

**Université de Lyon**  
**Université lumière Lyon 2**  
**Institut d'Études Politiques de Lyon**

**Malgré la défaite. *Dien Bien Phu,*  
*naissance d'un mythe.***

**Clerc Pierre-Yves**

**Mémoire de Séminaire**

*Formes contemporaines de la violence internationale*

Sous la direction de : Julien Fragnon

**(Soutenu le : 03 septembre 2013 )**

*Membres du jury: Julien Fragnon – François Guillemot*



# Table des matières

<b>Dédicace</b> . . .	4
<b>Introduction</b> . . .	5
<b>Dien Bien Phu, bataille démesurée à l'aube des Accords de Genève</b> . . .	13
<b><i>Pourquoi Dien Bien Phu ?</i></b> . . .	13
Le plan Navarre. . .	13
<b><i>Une bataille sans équivalent.</i></b> . . .	24
La tactique du hérisson. . .	24
Les préparatifs Viêt-Minh. . .	30
<b>« Les foudres du dragon ».</b> . . .	39
Le combat. . .	39
<b>Dans l'enfer des camps.</b> . . .	52
<b>« Les rescapés de l'enfer ».</b> . . .	52
L'écho international. . .	52
Une déshumanisation progressive. . .	62
<b><i>De la routine des camps de prisonniers.</i></b> . . .	64
Des conditions de vie précaires. . .	64
Absence de soins et anéantissement. . .	67
Les cours de rééducation . . .	70
<b>« Genève ou l'échec des combattants <sup>36</sup> ».</b> . . .	75
Un processus long et tardif. . .	75
Une libération sporadique. . .	78
L'accueil national. . .	81
<b>L'empreinte de Dien Bien Phu dans la mémoire collective française.</b> . . .	85
<b><i>Dien Bien Phu vécu en Métropole.</i></b> . . .	85
Un conflit trop long, trop loin et trop coûteux. . .	85
Résurgence du coup de poignard dans le dos et incompréhension nationale. . .	90
Gloire éphémère et délicat succès. . .	94
<b><i>Une douloureuse exorcisation.</i></b> . . .	98
Un souvenir entretenu dès la libération des camps. . .	98
La guerre des mémoires. . .	102
Le renouveau de Dien Bien Phu. . .	108
<b><i>Les oubliés de Dien Bien Phu.</i></b> . . .	110
Comme Cambronne à Waterloo ou comme Napoléon 3 à Sedan ? . . .	110
Apologie de Dien Bien Phu. . .	113
Malgré la défaite. . .	115
<b>Conclusion</b> . . .	118
<b>Bibliographie</b> . . .	120
<b><i>Ouvrages</i></b> . . .	120
<b>Annexes</b> . . .	123

## Dédicace

Je tiens à remercier M. Guillemot François, enseignant à l'École Normale Supérieure de Lyon, sans qui ce mémoire n'aurait jamais pu aboutir. M. Guillemot m'a soutenu du premier au dernier jour. Il m'a transmis toute sa passion du Vietnam et je l'en remercie.

Je tiens également à remercier l'ensemble des intervenants avec qui j'ai eu de longues, voire très longues, discussions. Ils ont tous supporté mes harassantes questions parfois pendant plusieurs heures, et sans jamais se plaindre : M. Antoine Grande de l'Office National des Anciens Combattants, M. Georges Sanlaville, ancien combattant en Indochine ou encore M. Julien Mary, doctorant à Montpellier. Je remercie tout particulièrement l'un d'entre eux, M. Amédée Thévenet, ancien combattant de Cao Bang qui a fait preuve de gentillesse et de compréhension pendant près de trois heures. A ce titre, je souhaite également remercier M. Thierry Servot que j'ai rencontré grâce à M. Amédée Thévenet et qui s'est démené pour m'obtenir le plus d'aides possibles. Son engouement suscite mon admiration.

Je souhaite également avoir une pensée pour tous les acteurs qui m'ont aidé, de près comme de loin, et que je n'ai malheureusement pas pu rencontrer. Il y aurait eu tellement à dire, et tous m'ont témoigné leur plus grand intérêt, je les en remercie vivement. M. Lucciani, ancien combattant à Dien Bien Phu qui a tenu à m'appeler pour m'apporter son aide. M. Dague, ancien combattant en Indochine. Et enfin M. Pierre Journoud qui, même en quelques lignes, réussit à en dire plus que je ne pourrai jamais le faire en plusieurs pages. Je le remercie vivement d'avoir pris le temps de me répondre et de m'avoir autant aidé, directement comme indirectement.

Ces remerciements ne seraient pas complets sans une pensée pour l'officier qui m'a ouvert les portes de l'Indochine. Il s'agit bien évidemment du général Michel Prugnat qui fut à l'origine de toutes mes fantastiques rencontres. Sa vie, son parcours, forcent le respect et je tiens à lui témoigner toute mon affection.

Pierre-Yves Clerc.

---

# Introduction

La guerre d'Indochine est un conflit qui s'étend de 1946 à 1954 et oppose le Viêt-Minh aux forces de l'Union Française. Il naît à la fin de la seconde guerre mondiale et s'inscrit dans le contexte des guerres indépendantistes menées dans plusieurs des colonies françaises. La guerre d'Indochine prend fin le 21 juillet 1954 par la signature des Accords de Genève qui officialisent la séparation du Vietnam en deux entités politiques indépendantes et la fin de la présence française sur l'ensemble du territoire vietnamien. Militairement, le conflit se termine le 7 mai 1954 lors de la reddition de la garnison française de Dien Bien Phu. Dès lors, la France ne sera plus en capacité de reprendre la main sur le terrain.

Dien Bien Phu apparaît dans le plan de guerre français dès novembre 1953. En accord avec les nouvelles directives de René Mayer<sup>1</sup>, le général Henri Navarre, Commandant en chef des forces de l'Union Française en Indochine, décide de faire de cette ville un camp retranché destiné à arrêter l'avancée des forces de l'Armée Populaire du Vietnam (APV) du général Giap. Dien Bien Phu est la plus grande plaine du Nord-Ouest du Vietnam (Vo Nguyen Giap, 1994). Peuplée de 3 000 habitants, elle s'étend sur 18 kilomètres de long pour environ 8 kilomètres de large, soit un peu moins de 144 kilomètres carrés. Si sa taille peut paraître dérisoire, son importance stratégique est grande. Cette plaine est en effet la seule vallée à des kilomètres à la ronde, dans un paysage façonné par les montagnes et se trouve au carrefour des frontières du Laos, de la Chine et du Tonkin.

Dès le 20 novembre 1953, un pont aérien est mis en place pour approvisionner en continu le camp militaire en hommes et en matériels. Si bien que le 13 mars 1954, les forces de l'Union Française<sup>2</sup> présentes à Dien Bien Phu comptabilisent un peu moins de 11 000 hommes. Il faut en outre y ajouter les 4 000 militaires parachutés en urgence durant la bataille, entre le 14 mars et le 7 mai 1954. Face à eux, 50 000 militaires de l'APV, soutenus par une logistique de 260 000 civils et encadrés par des officiers russes et chinois, assiègent le camp militaire français de Dien Bien Phu pendant 56 jours. Durant quasiment deux mois, les forces françaises vont donc se battre contre des adversaires cinq fois plus nombreux. Les troupes vietminh présentent une détermination sans faille, comme en témoignent les pièces d'artilleries de 105 mm, d'un poids avoisinant les deux tonnes et demi, transportées par la seule force des hommes de l'APV, à travers une jungle dense. L'armée française perd 4 500 hommes durant la bataille, 10 000 sont faits prisonniers. Les troupes du général Von Nguyen Giap connaissent quant à elles une véritable saignée. Les pertes sont estimées entre 20 000 et 30 000 morts, blessés et disparus sur les 50 000 militaires présents entre le 13 mars et le 7 mai 1954 à Dien Bien Phu (Laurent Cesari, 1995)<sup>3</sup>. A la suite de la bataille, 6 700 militaires français perdent la vie dans les camps de prisonniers vietnamiens (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2012).

<sup>1</sup> Président du Conseil français de janvier à juin 1953

<sup>2</sup> Créées par la constitution du 13 octobre 1946, les forces de l'Union Française étaient placées directement sous la tutelle du président de la République française et étaient composées de militaires venant de la France métropolitaine, de ses départements et territoires d'outre-mer ou encore des territoires et Etats associés, dont le Vietnam, le Laos et le Cambodge (appelés supplétifs). De plus, certaines unités de l'armée nationale vietnamienne, formée par les Français, se sont retrouvées à Dien Bien Phu.

<sup>3</sup> Pour une étude plus poussée des chiffres de la bataille, se reporter aux écrits de Jean Jacques Arzalier.

La bataille de Dien Bien Phu est l'aboutissement de la guerre d'Indochine qui a mobilisé un total de 420 000 militaires français (ils ne seront jamais plus de 177 000 présents sur le territoire) face au Viet-minh<sup>4</sup> qui a rassemblé au plus fort du conflit près de 500 000 hommes. Cette guerre s'inscrit dans un processus global de décolonisation commencé en 1946 en Indochine et qui n'a presque jamais été à l'avantage de la France. Face à un ennemi motivé par une idéologie et un sens du sacrifice dépassant toutes les théories militaires, la France a peu à peu perdu son emprise sur le territoire vietnamien. Davis Mike (2007, page 42) relate à ce propos la situation à Saigon, capitale du Vietnam-Sud et centre des opérations militaires françaises durant la guerre d'Indochine : « [...] *le Li An Minh* [ndla : l'armée de Thé] fit exploser deux automobiles Dodge devant la façade de l'Opéra de Saigon en janvier 1952. On dit que ces « bombes à retardement » étaient fabriquées à partir de matériel de l'armée de l'air française, des engins de cinquante kilos qui n'avaient pas explosé [...] ». Il semble donc que l'armée française n'ait jamais réussi à sécuriser l'ensemble du territoire vietnamien.

Dien Bien Phu devient pour l'état-major français d'une importance capitale. Il s'agit de concentrer les forces vietnamiennes et leur infliger une lourde défaite pour permettre un armistice favorable à la France. Pour le Viet-minh, la bataille de Dien Bien Phu est l'occasion de détruire pour de bon la force de frappe et de conviction de l'armée française. Pierre Journoud écrit à ce propos (2012, page 75) : « *En attirant six bataillons français dans la haute région, le général Giap venait de marquer un point : il obligeait le général Navarre à s'écarter [...] du plan stratégique que ce dernier avait élaboré pour permettre à son pays de sortir la tête haute de la guerre d'Indochine* ».

L'interprétation de cette bataille diffère selon le camp. La France a été brutalement mise à terre, rappelée à des rêves d'empire et de gloire plus modestes. Un adversaire jugé *a priori* inférieur avait réussi à infliger une lourde défaite à l'armée française, pourtant soutenue par l'impressionnante logistique américaine et approvisionnée en matériels conséquents par ces mêmes alliés (chars M-24, notamment). Du côté vietnamien, la victoire a été occultée très vite par les accords de Genève et la guerre du Vietnam menée par les Américains. Pour autant, Pierre Journoud et Hugues Tertrais n'hésitent pas à qualifier cette bataille de mythique. Son éloignement avec la métropole, son emplacement, sa violence et son intensité, ses figures emblématiques de combattants, sa formidable mais très brève médiatisation en ont fait une de ces grandes batailles du XX<sup>ème</sup> siècle qui ont « *fait l'histoire* » (Journoud, Tertrais, 2012).

De la bataille de Dien Bien Phu une abondante littérature va naître : Jules Roy en 1963, Bernard Fall en 1965, le colonel Pierre Rocolle en 1967 (*Pourquoi Dien Bien Phu ?*) sont autant d'historiens et de militaires qui, à peine dix ans après la bataille, ont tenté d'en faire le récit. Pour autant, un passage de la guerre d'Indochine – conséquence directe de la bataille de Dien Bien Phu – est toujours aujourd'hui difficile à traiter : le sort des 10 000 prisonniers français de Dien Bien Phu. Ce qu'ont vécu ces prisonniers reste, dans un premier temps, volontairement refoulé par les principaux témoins : les prisonniers eux-mêmes. Pour preuve, en 1978 Michel Bodin (auteur d'une thèse d'Etat : *Le Corps expéditionnaire français en Indochine, 1945-1954, le soldat des forces terrestres*) envoie un questionnaire aux anciens combattants. Il reçoit 700 réponses et aucune n'apporte autre chose que de vagues généralités sur la bataille. Le constat devient clair, les soldats français sont réticents à parler de faits pour lesquels la population française n'a eu que dédain et dégoût. En effet, lorsque les rapatriés d'Indochine rentrent en France, ils ne sont pas accueillis en

---

<sup>4</sup> Viet-minh est une traduction de *Viet Nam Doc Lap Dong Minh*, qui signifie « Ligue pour l'indépendance du Vietnam », créée en 1941 par Ho Chi Minh.

héros ou en soldats vaincus mais à l'honneur sauf, bien au contraire. La France souhaite la bienvenue à ces hommes en les ignorant, parfois en les bousculant, souvent en les insultant. Il faut comprendre qu'à ce moment là, le Parti Communiste Français est le premier parti politique de France et qu'il s'est toujours opposé à la poursuite de la guerre d'Indochine. Ce phénomène de rejet ne concerne pas uniquement le peuple, mais également les militaires restés en France. La sûreté militaire va procéder à des interrogatoires, blessants pour ces soldats ayant traversé l'enfer de la bataille et survécu ensuite à celui des camps vietminh.

Parler de Dien Bien Phu, c'est évoquer le destin tragique des 15 000 hommes du CEFEO<sup>5</sup>, mais c'est également comprendre les implications politiques et diplomatiques qui se cachent derrière Dien Bien Phu. C'est décrire le courage de ces combattants mais également leur peur, leur attentisme, leur frustration, quelle que soit leur origine. Parler de Dien Bien Phu, c'est aussi analyser en quoi cette bataille regorge au moins autant de faits héroïques que de pleuteries dont l'armée ne s'est jamais vantée. Pour reprendre Joseph Laniel (1957) : « *Dans l'histoire de chaque nation, il y a des événements qui décident. Les noms qui leur sont liés, les dates mêmes, se chargent alors d'une signification qui les dépasse. Clairs ou sombres, ils symbolisent aux yeux de tous, le bon ou le mauvais destin du pays. Dien-Bien-Phu est un de ces noms* ». Le but n'est pas de raconter Dien Bien Phu, ses mouvements de troupes, la taille des canons vietminh ...etc. Le but est de révéler – par des anecdotes et des épisodes choisis – avec la plus grande justesse, les aléas de la bataille depuis les débuts de l'opération Castor aux accords de Genève. Révéler le courage des uns et la peur des autres. Eclairer cette obscure page de l'histoire de France et comprendre pourquoi un mythe est né à Dien Bien Phu. Cette analyse, se fera à travers deux prismes, le militaire et le civil.

La bataille de Dien Bien Phu et son cortège de violences, de la réalité au mythe, comment les visions militaire et civile ont façonné l'image d'une défaite glorieuse de l'armée française ?

Traiter d'un tel sujet demande une analyse pointilleuse des motivations militaires mais également civiles. Etudier la part de vérité dans l'héroïsme affiché des combattants de Dien Bien Phu et analyser en quoi le calvaire des 10 000 prisonniers français a pesé lourd dans l'imaginaire collectif. Sans doute traumatisés par les expériences de la guerre, choqués par ce qu'ils ont vécu dans ces camps de prisonniers ou encore déçus par l'aboutissement du conflit et l'incompréhension totale de la population civile face à leur sacrifice, les hommes doivent faire le deuil de cette période. Malnutrition, paludisme, bérubéri, dysenterie, les conditions de vie des prisonniers sont douloureuses. Jean Carpentier échappe d'ailleurs de justesse à la mort : « *J'étais désormais atteint du bérubéri et du paludisme, avec une fièvre permanente. Je mourrais de faim et me sentais rongé de l'intérieur. Couché sur le dos, je devais constamment replier les jambes tant l'estomac était douloureux [...] Je me suis dit que je n'en aurais plus que pour trois semaines de vie* ».

L'image de ces soldats en métropole, image qu'ils découvrent plusieurs mois après la fin de la guerre, revêt également une importance capitale. Ce qui frappe le plus l'état-major français est la cruelle indifférence de leurs concitoyens à l'égard de la défaite militaire à Diên Biên Phu et de la captivité humiliante qui en résulte. « *Ces douleurs, ces humiliations, les survivants de Dien Bien Phu, condamnés au silence puis à d'autres « aventures » sur d'autres continents, les ont vite refoulées, par devoir autant que par nécessité [...]* » (Journoud, Tertrais, p. 13). En effet, si la guerre d'Indochine fait couler beaucoup d'encre, l'éloignement du conflit et ses enjeux mal cernés à l'époque en font une guerre presque oubliée par rapport à un autre conflit : l'Algérie. Le manque d'enthousiasme

<sup>5</sup> Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient, généralement abrégé en CEFEO ou CEF.

pour cette guerre est croissant et évident. L'opinion publique n'a jamais accepté son coût en argent et en hommes. Il en résulte immédiatement trois conséquences majeures : la population ne se mobilise pas pour la guerre, les volontaires sont peu nombreux et ni l'état-major ni le gouvernement ne peuvent engager le contingent comme en Algérie. Ces anciens prisonniers rentrent en France et découvrent que le combat qu'ils ont mené a bien été présenté par la presse mais de manière brève, ponctuelle. Pire encore, on les cache, ils sont les représentants de la défaite et, ayant tous perdu de nombreux kilos, les comparaisons fusent. Déjà, on voit ressurgir le spectre des camps de la Seconde Guerre Mondiale. Ils se sentent alors trahis par le pays qu'ils ont cherché à défendre et s'enferment dans un mutisme. Sauveur Verdaguer évoque l'évolution de son ressenti sur la guerre d'Indochine qu'il a vécu de l'intérieur : « *Mon regard sur la guerre d'Indochine, sur Dien Bien Phu, n'est plus le même qu'il y a cinquante ans. Dans le climat d'incompréhension qui prévalait à l'époque, j'avais la douloureuse impression [...] que le sacrifice de tous mes camarades avait été inutile* ». Mais ce mutisme est à relativiser. En réalité, malgré ce que certains auteurs sous-entendent (Michel Bodin par exemple) ces soldats français n'ont pas pris d'eux-mêmes la décision de ne pas parler. Au contraire, tous, et nous le constaterons à travers leurs témoignages, déplorent le manque d'intérêt pour la guerre d'Indochine. Ce mutisme est donc au moins autant de la responsabilité des Français que des anciens combattants.

La première visite officielle d'un président de la République française ne survient d'ailleurs qu'en 1993. François Mitterrand est en effet le premier président de la République à se rendre au Vietnam et notamment sur la plaine de Dien Bien Phu. Le général Maurice Schmitt accompagne François Mitterrand et décide de faire de ce voyage son « pèlerinage de retour ». Il décrit par ailleurs l'attitude du président de la République lors de la visite du site de la bataille : « *François Mitterrand se recueillit ensuite, visiblement ému, pendant quelques minutes. Il ne fit aucun commentaire.* ». Il a fallu donc attendre quarante ans pour que l'Etat français fasse son deuil de la lourde défaite en Indochine. L'armée a-t-elle seulement pardonné ? Car dans les déclarations des militaires à chaud comme avec le recul, la part de responsabilité du politique dans la défaite de Dien Bien Phu est grande. Le général Navarre a longtemps fustigé la décision de Laniel d'inviter l'Indochine à la table des négociations de Genève. En effet, Genève n'était censée que se concentrer que sur le problème coréen, pas sur l'Indochine. Mais en décidant ainsi, le président du conseil français a, selon le général Navarre, forcé le destin. En effet, la conférence de Genève s'ouvre avant la fin du mois de mai 1954. A ce moment là, Dien Bien Phu n'est pas encore tombée. Pier, pour l'état-major français, c'est précisément à cette période que le général Giap s'est posé la question d'un retrait de ses forces de la bataille. Mais en demandant à ce que soit résolue la problématique indochinoise à Genève, le président du conseil français, selon le général Navarre, n'a laissé d'autres choix que la victoire au Viêt-Minh. Et le politique tient encore lieu de responsable lorsque l'on traite de la question des prisonniers. Genève a été trop tôt commencée et surtout trop tardivement conclue. Des milliers de morts plus tard, les Accords furent signés. Et la relation des militaires aux politiques fortement dégradée. C'est aussi cela Dien Bien Phu. Une entrée dans la Guerre Froide, la fin de la colonisation, le début du divorce entre armée et pouvoir qui sera véritablement consommé lors du putsch des généraux à Alger. Il ne s'agit pas dans ce mémoire de revenir sur la capacité de Dien Bien Phu à s'octroyer la mémoire de la guerre d'Indochine. En effet, pour commémorer l'Indochine, bien souvent on célèbre Dien Bien Phu. Pour Amédée Thévenet, ancien combattant de Cao Bang, c'est mieux que rien. S'il n'y avait pas ça, qu'est-ce qu'on fêterait ? De même ce mémoire met l'accent sur trois épisodes fondamentaux dans la construction du mythe de Dien Bien Phu. Le caractère épique de la bataille. La disparition accélérée et effroyable des prisonniers français dans



---

les camps vietminh. Et enfin les « prouesses » de la presse française dans l'élaboration d'un mythe.

Pour guider notre recherche, deux hypothèses sont formulées. La première se concentre autour de la bataille. La violence des combats, l'éloignement avec la métropole, l'emprisonnement de quatre mois qui voit la mort de 70% des soldats faits prisonniers, sont vus comme des facteurs explicatifs de la mythification de Dien Bien Phu. Bien entendu, cette hypothèse suppose d'étudier en profondeur les aléas militaires et politiques qui entourent la bataille. Rappelons-le, l'étude est portée à travers deux prismes : le militaire et le civil. En second lieu, nous nous pencherons sur la part de vérité dans le mythe de la bataille et étudierons en quoi certaines zones d'ombre ont été entretenues pour ne pas altérer le caractère glorieux de la défaite. C'est une véritable quête de la vérité. Révéler et étudier les zones d'ombres qui subsistent encore autour de la bataille. Et enfin analyser la portée de ces points noirs. Ont-ils réellement permis la construction d'un faux mythe ? Ou à l'inverse, qu'ils soient révélés ou pas, ces omissions ne changent pas le caractère mythique de Dien Bien Phu.

Dans le but de travailler autour de ces deux hypothèses, le mémoire se découpera en trois chapitres. Le premier concerne évidemment la bataille de Dien Bien Phu. Etudier en quoi militaires, politiques, journalistes et civils ont façonné cette bataille. A travers leurs opinions, à travers des sondages, des titres de presse, des révélations fracassantes. Il ne s'agit pas de faire une étude poussée de la stratégie française et de la stratégie vietminh. Bien au contraire. Nous reviendrons sur des points tactiques généraux et nous concentrerons sur les faits héroïques de la bataille, leur part de vérité ou de leur mensonge. Pourquoi Dien Bien Phu ? Et pourquoi cette bataille est-elle considérée comme d'une violence extrême ? De plus, quel rôle joue cette bataille dans la place française sur l'échiquier mondial ? Autant de questions qui trouveront sans doute une réponse, au moins générale, dans ce chapitre. Car pour comprendre le mythe de Dien Bien Phu il faut analyser sa portée, ses répercussions, dans le monde, en France, sur le plan militaire et dans le domaine civil. Le second chapitre va se concentrer sur un aspect peu connu de la bataille de Dien Bien Phu : les camps de prisonniers. Plus de 70% des prisonniers français faits à Dien Bien Phu vont mourir dans les camps vietminh. Pourquoi le taux de mortalité a-t-il été aussi élevé ? Pourquoi ces soldats ont-ils été délaissés ? Surtout, ce chapitre se penche sur l'importance de ce passage dans les camps de prisonniers pour les anciens combattants. Si la population française, déjà peu informée et peu mobilisée autour de la guerre d'Indochine, ne s'est pas intéressée au calvaire des prisonniers français, celui-ci tient une place primordiale dans le groupe que l'on appellera bientôt « Ceux de Dien Bien Phu ». Enfin, le dernier chapitre se concentre sur la portée de la défaite tant dans la population civile que militaire. Que reste-t-il du mythe de Dien Bien Phu ? C'est la question principale de ce chapitre. Dans les grandes lignes, nous reviendrons sur la mémoire collective et son importance dans la sauvegarde d'un événement. Pour ce faire, deux « outils » : l'entretien avec Antoine Grande, historien à l'Office National des Anciens Combattants et le livre de Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson : *Les guerres de mémoires* (2010). L'échange avec Antoine Grande est enrichissant dans la mesure où il traite quasiment de manière exclusive de la persistance d'un événement dans la mémoire collective. De plus l'ouvrage *Les guerres de mémoire* (2010) permet d'appréhender la mémoire coloniale d'un point de vue scientifique. Notamment sur l'instrumentalisation de la mémoire. Aujourd'hui encore le débat à propos de la repentance n'est pas clos. L'Etat français est installé entre deux mémoires, celle d'une colonisation violente et celle, émergente, d'une colonisation bienfaitrice.

Dans ce travail, deux ouvrages font office de matrice théorique à notre étude. Le premier est celui de Pierre Journoud et d'Hugues Tertrais (*Paroles de Dien Bien Phu* ; 2012) et le second est le non moins célèbre ouvrage d'Alain Ruscio et de Serge Tignères (*Dien Bien Phu, mythes et réalités : cinquante ans de passions françaises, 1954-2004* ; 2005). Ces deux ouvrages fournissent une somme considérable d'informations sur Dien Bien Phu et surtout font preuve d'objectivité dans une recherche constante de la vérité, même si parfois, elle est dure à entendre. Cette vérité, beaucoup la délaissent, beaucoup ne la connaissent pas. Mais le mythe de Dien Bien Phu est lui bien réel et ces quatre auteurs réalisent la performance de nous expliquer comment il a pris forme. L'ouvrage de Pierre Journoud et d'Hugues Tertrais repose sur une accumulation de témoignages des acteurs de Dien Bien Phu. Expliquer Dien Bien Phu par ceux qui l'ont vécu. L'avantage de cet ouvrage est qu'il reste très axé dans une recherche d'objectivité. Pierre Journoud et Hugues Tertrais ne cachent pas l'héroïsme des soldats français tout comme ils n'omettent pas d'évoquer l'attentisme de certains soldats. Les deux auteurs reviennent profondément sur la construction du mythe de la bataille en se basant sur une relation complexe entre militaires et civils. Cependant, il convient pour notre étude d'aller plus loin que ce que l'ouvrage propose. En effet, l'un des reproches qui peut être fait aux deux auteurs est d'avoir donnés la part belle aux officiers français. Mais rappelons que la bataille de Dien Bien Phu fut vécue en grande partie par des soldats du rang, au courage émérite que l'on oublie bien souvent. De plus malgré la volonté de Pierre Journoud de rendre à la bataille son historicité, il n'y parvient pas complètement. En effet, Pierre Journoud témoigne d'un réel attachement à l'historicisation des événements historiques c'est-à-dire à rendre Dien Bien Phu dans son état le plus vrai, le plus proche de la réalité historique. Pour autant, les auteurs ne vont pas assez dans ce sens dans cet ouvrage. Il nous incombe alors à nous attacher à ce travail d'historicisation. Faire la part du vrai et du faux. Analyser également des discours de soldats du rang présents à Dien Bien Phu et plus tard dans les camps de prisonniers. Et enfin développer les analyses de Pierre Journoud et d'Hugues Tertrais à propos de l'historicisation d'un événement historique. Le second ouvrage, celui d'Alain Ruscio et de Serge Tignères marque un tournant dans l'étude du mythe de Dien Bien Phu. Les deux auteurs se sont en effet attelés à réaliser une étude historiographique de la bataille. En d'autres termes, raconter l'histoire de l'Histoire. Par une étude de presse aboutie et une véritable analyse des *Une françaises*, et dans une certaine mesure du monde, sur une très longue période (commençant avec le lancement de l'opération Castor et se terminant dans la décennie 1994-2004) les auteurs ont étudié la place de Dien Bien Phu dans la presse, son évolution et sa « disparition ». Là encore, il convient d'aller plus loin dans cette étude. Révéler comment, si la bataille a été oubliée, le mythe, lui, a subsisté. C'est en effet un constat que l'on peut faire à propos de la bataille de Dien Bien Phu, et que Marie-Anne Paveau dans son article intitulé *De Gravelotte à Bir Hakeim, le feuilleté mémoriel des noms de batailles*<sup>6</sup>, révèle. La mémoire collective française est à même de faire un parallèle entre un nom de bataille et une « émotion » même si les détails techniques de ladite bataille ne sont pas connus. Nul besoin de savoir que 45 000 bô dôï ont vaincu 15 000 soldats de l'Union Française pour savoir que Dien Bien Phu rime avec désastre. Un désastre, oui, mais inattendu, soudain, et glorieux. Les Américains sont les premiers surpris de constater que les Français sont les seuls à célébrer avec autant d'entrain une défaite. Dien Bien Phu aura d'ailleurs une saveur particulière outre-Atlantique, point que ne développent peut-être pas assez les deux livres cités au préalable. L'ouvrage de Howard Simpson en témoigne<sup>7</sup>, les Etats-Unis s'ils ont été passionnés par la bataille française pendant et dans l'immédiat-

<sup>6</sup> Se reporter à la bibliographie.

<sup>7</sup> Howard R. Simpson, *Dien Bien Phu, the epic battle America forgot*, Washington, Brassey's Inc, 1994.

---

après combat, s'en sont vite désintéressés. Pire, pour Howard Simpson, les Etats-Unis ont peu à peu fait évoluer le mythe de la bataille en un synonyme de défaite à éviter à tout prix quand eux-mêmes seront pris dans la guerre du Vietnam. Il aurait sûrement été sage d'analyser en profondeur comment et pourquoi les Français ont perdu malgré une défense que les experts américains avaient jugé imprenable. Ainsi nous nous attacherons à analyser les répercussions de Dien Bien Phu au-delà des frontières françaises et analyser en quoi ce retentissement mondial a participé à la création du mythe de Dien Bien Phu. Ces deux ouvrages dans leur ensemble utilisent la mémoire à la fois comme objet d'étude et explication. Nous adopterons le même raisonnement, en travaillant sur des événements qui ont eu lieu il y a soixante ans et en observant comment aujourd'hui ils sont admis, comment ils ont pu être modifiés. La mémoire, à l'inverse de l'histoire, n'est pas éternelle. Qui se souvient aujourd'hui des paroles de Cambronne à Waterloo ? Des exploits maritimes de Surcouf ? Il est alors également intéressant de regarder, par le biais des ouvrages de Marie-Anne Paveau ou d'Isabelle Veyrat-Masson, comment un événement s'inscrit dans le long terme et finit par disparaître. Car c'est bien ce à quoi est confronté le mythe de Dien Bien Phu, qu'il soit juste ou, comme l'enfer, pavé de bonnes intentions, une disparition totale et silencieuse de la dernière grande bataille française du 20<sup>ème</sup> siècle.

L'intérêt du sujet repose sur trois points. Dien Bien Phu représente la dernière grande défaite de l'histoire militaire française. D'abord, il est intéressant, à titre personnel, de comprendre comment ce mythe s'est construit et surtout pourquoi célèbre-t-on une défaite ? Ensuite, le sujet permet de se questionner sur les vérités de Dien Bien Phu. On a tout dit sur cette bataille et même si la plupart des auteurs s'accordent entre eux, il convient de revenir sur les points noirs de la bataille de Dien Bien Phu, établir la vérité. Enfin, un tel sujet permet également d'analyser le fossé qui existe à l'époque entre militaires et civils. Loin des *a priori*, écouter ceux qui clament que Dien Bien Phu a sombré dans l'oubli et expliquer la part de réalisme derrière ces affirmations.

Pour appuyer ce cadre théorique il faut appliquer une méthodologie qui se base sur plusieurs outils. Dans un premier temps les entretiens individuels ou collectifs sont indispensables. La première source historique reste les témoins de l'histoire. Il existe encore aujourd'hui des survivants des camps de prisonniers de Diên Biên Phu. Les entretiens sont ainsi un moyen de rassembler et d'analyser le matériau empirique. Néanmoins même avec plusieurs entretiens il y a des risques : des erreurs dans le témoignage, des omissions volontaires ou involontaires, et surtout une grande part de subjectivité. Le sort de ces 15 000 soldats puis prisonniers doit en effet être analysé avec la plus grande objectivité. En outre il faut ajouter à ces entretiens particuliers des sources extérieures : les archives militaires ou civiles, ou encore une littérature variée autour du sujet qui peut aller de l'ouvrage d'un ancien soldat à une publication officielle dans un journal. Enfin, le travail repose sur une analyse et une comparaison entre les ressentis autour des prisonniers à l'époque et aujourd'hui. Pour ce faire, il convient d'opérer une série de discussions auprès de métropolitains qui ont vécu cette défaite. Ces entretiens doivent être accompagnés d'une étude d'ouvrages spécialisés et exclusivement de l'époque qui doivent permettre une meilleure compréhension ainsi qu'une comparaison : comment l'opinion publique a réagi à l'annonce de la défaite ? Que s'est-il passé quand l'opinion publique a appris qu'une dizaine de milliers de Français étaient retenus prisonniers au Vietnam ? Le regard de ces gens sur la guerre d'Indochine a-t-il changé cinquante ans après ? Cette analyse peut être complétée par des sondages et des entrevues avec des Français n'ayant pas connu cette période, pour tenter de démontrer qu'un oubli collectif a bel et bien lieu. « *La République semble avoir eu toutes les peines à admettre la défaite, à reconnaître sa défaite, et à accorder aux anciens de Dien Bien Phu,*

*et de manière plus générale aux anciens d'Indochine, la reconnaissance qu'ils étaient en droit d'attendre après de tels sacrifices. La tentation de l'oubli est toujours forte<sup>8</sup>... ».*

En dernier lieu, quel est l'avantage de traiter d'un tel sujet dans un séminaire sur les formes contemporaines de la violence internationale ? L'oubli général dans lequel sombre la bataille de Dien Bien Phu et surtout le désintérêt des nouvelles générations pour le vécu d'anciens combattants encore en vie témoignent d'une forme de violence. Proche de la violence symbolique développée par Pierre Bourdieu, l'oubli général français sur son histoire témoigne d'un désengagement progressif de la société moderne pour les problématiques historiques. Idée fortement relayée lors de notre entretien avec George Sanlaville, ancien combattant en Indochine qui déplore le manque de volonté des plus jeunes de s'intéresser à leur propre histoire. Sans dénoncer, sans encourager, sans critiquer ce mouvement presque naturel (Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson, 2010) d'oubli général, nous ne pouvons que constater les ravages qu'il provoque. Pour ces anciens combattants, la nation se forge à travers une histoire commune. Qu'advient-il alors lorsque cette histoire est oubliée ?

---

<sup>8</sup> Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012).

# Dien Bien Phu, bataille démesurée à l'aube des Accords de Genève

Le 13 mars 1954 la plus grande bataille de la guerre d'Indochine est lancée. Cette bataille marquera la France et le Monde comme le point d'orgue à cette lutte de huit ans que se livre le Viêt-Minh et la France. Comprendre pourquoi Dien Bien Phu s'est transformé en mythe c'est analyser, à travers les témoignages des militaires, vietminh comme français, en quoi l'héroïsme, le courage et parfois la folie ont été le quotidien de ces milliers d'hommes. De ces caractères vont naître le socle d'un glorieux fait de l'armée française.

## *Pourquoi Dien Bien Phu ?*

### **Le plan Navarre.**

---

La nouvelle tombe le 8 mai 1953. Le général Salan, commandant en chef du Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient (CEFEO), est destitué après 18 mois à la tête des forces de l'Union Française<sup>9</sup>. Le général Salan, surnommé « le mandarin » (Paul Boury, 2004), était un des plus fins connaisseurs de l'Indochine. Il y avait servi comme jeune officier avant 1939. De retour en Indochine avec Leclerc en 1945, c'est un des hommes clefs des négociations de la première heure entre Ho Chi Minh et la France. Il assistera au défilé des troupes françaises et Viêt-Minh dans Hanoi en 1946. Il devient très vite le général en charge des opérations au Tonkin et le 18 décembre 1951 quand le général De Lattre quitte l'Indochine, ce-dernier lui confie alors les rênes du CEFEO. Il est l'homme de Na San (Tonkin), cette bataille qui a eu lieu en décembre 1952 et qui a vu la défaite du Viêt-Minh. C'est aussi lui qui le premier évoquera l'aide chinoise dont bénéficient les forces vietminh, argument qui sera largement repris après la défaite à Dien Bien Phu (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005). Le 28 mai 1953, le général Salan ainsi que soixante autres officiers de son état-major quittent définitivement l'Indochine et repartent pour la France. Pendant ce temps, René Mayer – président du conseil entre le 8 janvier et le 28 juin 1953 – décide de mettre à la tête du CEFEO le général Navarre. Au « mandarin », fin spécialiste de l'Indochine, succède un homme au talent indéniable mais qui ne connaît pas cette colonie française. Le général Navarre est en effet spécialiste du renseignement et des affaires européennes. Avant sa nomination pour l'Indochine, il est chef d'état-major du général Juin, commandant des forces de Centre-europe, dans le cadre de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (Paul Boury, 2004). Le remplacement de René Mayer par Joseph Laniel en juin 1953 ne porte pas préjudice au commandement de Navarre qui dès son arrivée en Indochine souhaite rassurer des militaires inquiets. Le général Navarre est en effet très conscient du fait que les combats qui l'attendent seront éprouvants. Le Viêt-Minh, depuis sa dernière défaite de Na San, a reconstitué ses forces. A l'inverse, les troupes de l'Union Française doivent de

<sup>9</sup> Définition union française.

plus en plus faire face à des restrictions importantes. Dans le journal *Caravelle* du 22 juin 1953, le général ne mâche pas ses mots : « *La victoire est une femme qui se donne à ceux qui savent la prendre* ».

Arrivé le 17 mai 1953 à Saigon, le général Navarre rencontre le général Cogy à Na San qui lui parle dès ce moment de Dien Bien Phu. Suivant la même stratégie appliquée à Hoa Binh et Na San, le général Cogy souhaite mettre en place un camp retranché à Dien Bien Phu et infliger une nouvelle défaite au Viêt-Minh. Dans les dix jours qui suivent, le général Navarre rédige alors un mémorandum d'une vingtaine de pages qui deviendra « le plan Navarre » (Philippe Franchini, 2011). Le 4 juillet 1953, le général s'envole pour Paris dans le but de rencontrer le nouveau président du conseil Joseph Laniel et lui soumettre son point de vue. Cette visite, inopportune après seulement quelques semaines passées en Indochine selon Laniel, s'explique pour deux raisons. D'une part, le général Navarre avoue un an après la défaite de Dien Bien Phu qu'aucune directive ne lui avait été confiée avant son départ pour l'Indochine (Paul Boury, 2004). D'autre part, nommé par René Mayer, le général Navarre veut s'assurer qu'il a bien l'aval du nouveau président du conseil.

Le plan Navarre est un projet des opérations à mener en Indochine pour les deux prochaines années et qui doivent permettre une sortie honorable de la France du territoire indochinois. Le général Giap interprète ce plan comme une volonté « *d'arracher des succès importants pour trouver une solution dans l'honneur* » (Vo Nguyen Giap, 1994). Le plan Navarre est divisé en deux temps. Dans un premier temps (1953-1954), le général propose de contenir l'adversaire. Dans un second temps (1954-1955), l'offensive pourrait reprendre à partir de zones sécurisées. Alain Ruscio et Serge Tignères reprennent ainsi dans *Dien Bien Phu, mythes et réalités* (2005) :

***Dans un premier temps (campagne 1953-1954), il se proposait de contenir l'adversaire. Une politique de rigueur dans la disposition des troupes devait permettre de mettre fin à l'émiettement : regroupement du Corps expéditionnaire dans des zones jugées stratégiques, les autres étant confiées à l'armée Bao Dai, cette dernière devant être impérativement renforcée, devenir capable de tenir des secteurs entiers du front anti-Viet Minh. Lors de la campagne de l'année suivante (1954-1955), Navarre pensait pouvoir reprendre l'offensive en partant de ces zones pacifiées, désormais sûres. Alors, la France pourrait envisager de négocier en position de force.***

Cependant, pour mettre à exécution son plan, le général Navarre dispose de six groupements mobiles et huit bataillons parachutistes dans l'objectif d'attaquer les bases Viêt-Minh. A l'inverse, le Viêt-Minh dispose lui de huit à neuf divisions. Ainsi le général Navarre demande un renforcement du corps expéditionnaire. L'une des plus grandes peurs du général est que le Viêt-Minh s'empare du Laos. Il situe cette probabilité début 1954, une fois que Giap aura totalement reconstitué ses forces. Paul Boury (2004) explique ainsi :

***L'idée maîtresse du plan d'opérations, s'inspirant largement des idées du général Salan, portait sur la volonté d'éviter la bataille générale pendant la campagne 1953 – 54 et de la rechercher à partir du printemps 1954.***

Le général Navarre n'obtient pas les renforts souhaités. Sur les douze bataillons demandés, il n'en reçoit que huit. De même, concernant les B-26, de nouvelles tractations sont engagées avec les Etats-Unis déjà largement financiers de la guerre française en Indochine. Cependant, malgré ces semi-échecs, peu d'observateurs semblent émettre des réserves sur le plan Navarre. Dans la revue *Combat* du 2 octobre 1953, sous le titre ironique « *Le maître a parlé* » Jean Fabiani proteste tout de même :

**Lorsqu'un gouvernement, devant la réaction nationale, s'engage à rechercher la paix, et qu'en même temps, sur une injonction de l'étranger, il s'engage à faire tous ses efforts pour disloquer et détruire les forces de l'ennemi en Indochine, il donne un frappant exemple de l'état de déliquescence où sont tombées les institutions et du mépris dans le quel nos dirigeants tiennent les désirs du pays. Pour nous la situation est claire. Le gouvernement a obéi aux ordres de Washington et veut continuer la lutte.**

Ce point de vue n'est pas anodin. Si les Etats-Unis finançaient 26% des dépenses militaires françaises en Indochine au début de la guerre, quand le général Navarre prend ses fonctions, la part des financements américains est comprise, selon les sources, entre 40% (Hugues Tertrais, 2002) et 70% (Philippe Franchini, 2011). Aussi, de plus en plus de voix discordantes en France attribuent aux Américains un sentiment belliciste (la presse communiste, essentiellement) et un contrôle des opérations françaises menées en Indochine. Déjà à ce moment là, certains voient dans la politique américaine une envie de supplanter le corps expéditionnaire français en Indochine par les GI américains.

Cependant, le général Navarre réussit tout de même à rassurer les dirigeants français, opinion partagée par la presse de l'époque. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005), écrivent :

**Un vent d'optimisme semble alors de nouveau souffler sur les sphères dirigeantes françaises. La victoire, que l'on n'espérait plus au printemps 1953, semble redevenue une éventualité plausible à l'été. La presse cède à ses vieux démons et multiplie les analyses optimistes. Navarre lui-même devient moins prudent, commence à laisser supposer que, finalement, il est encore possible de casser le corps de bataille adverse [...].**

Le général déclare lors d'une conférence de presse : « A partir de l'automne, le Viet Minh peut attaquer à volonté », citation reprise dans *Combat* le 17 juillet 1953. Dans *L'année politique* datée du 28 juillet 1953, Maurice Dejean, tout nouvellement nommé commissaire général de France à Saïgon renchérit : « la lutte du Viet Minh est sans espoir [parce que] nous sommes les plus forts ». Seuls les communistes à l'époque semblent douter de la capacité de l'armée française de l'emporter, en témoigne les articles de Pierre Courtade, éditorialiste de politique étrangère dans *L'Humanité*.

Le général Navarre, de retour en Indochine, décide le 20 novembre 1953 de lancer l'opération Castor. Yves Gras (1992, p. 528) déclare à ce propos :

**Il est dans l'histoire et la vie des hommes, des moments où l'avenir se présente comme une cire molle qu'on peut modeler à son gré. Tout est possible. Mais, passé cet instant fugitif, la cire durcit et ne se laisse plus pétrir, le choix qu'on a fait est définitif et l'avenir a pris forme. Le mois de « novembre » 1953 a été pour le général Navarre et la guerre d'Indochine l'un de ces moments cruciaux. Le drame de Dien Bien Phu s'est joué pendant ces quelques jours.**

Il est à noter que le général Navarre s'il n'avait pas remporté de succès décisifs pendant les premiers mois suivant sa nomination, avait tout de même réussi quelques prouesses. D'une part il « dérouta » le Viêt-Minh à Lang Son. En août 1953, il déclenche une opération en Centre-Annam qui lui permet d'évacuer Na San en toute discrétion. Fin septembre, l'opération Brochet menée dans le delta tonkinois remporte quelques succès. Enfin, l'opération mouette du général Gilles inflige des pertes à la division 320 Viêt-Minh. Le général Navarre souhaite déplacer le conflit au Nord-Ouest du Vietnam et éloigner la menace qui pèse sur le delta du Tonkin. On ne peut lui attribuer seul l'idée d'occuper la

cuvette de Dien Bien Phu. Le général Salan avait lui-même évoqué l'idée d'occuper Dien Bien Phu. De plus, il convient de citer certaines influences, celles du général Cogy, du colonel Berteil et du colonel Crèveœur (Paul Boury, 2004). Cette décision est presque « avalisée » par le général Giap dans une interview qu'il a donnée à des communistes français et italiens, il affirme que « *Dien Bien Phu est un point stratégique très important pour couvrir le Laos et réoccuper le Nord-Ouest du Vietnam.* »

L'opération Castor est donc lancée dans la matinée du 20 novembre 1953. Deux bataillons de parachutistes, menés par des baroudeurs de légende, Bigeard et Bréchnignac, sont largués, en reconnaissance, de part et d'autre de la rivière Nam Youn, dans la cuvette de Dien Bien Phu. Immédiatement ont lieu des opérations de nettoyage du terrain : toute végétation est détruite ; on creuse des tranchées, on édifie des blockhaus ; on entoure la place forte de rangées de protection. Des compagnies du Génie s'affairent à édifier un système puissant, d'une ampleur sans précédent depuis la fin de la seconde guerre mondiale (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2004). Cette opération est largement relayée dans la presse métropolitaine qui en fait les gros titres. Ainsi, *France-soir* daté du 22 novembre 1953 écrit en une : « *INDOCHINE : RUEE DE PARACHUTISTES SUR DIEN BIEN PHU.* » Le journal parle d'une « *puissante opération franco-vietnamienne au pays Thaï* ». *L'Aurore* du 23 novembre évoque également sur sa première page l'évènement : « *Nouveau coup de boudoir de Navarre contre les Viets : des milliers de parachutistes s'emparent de Dien Bien Phu, en pays Thaï, à 290 km d'Hanoi. L'ARMÉE FRANÇAISE CONFIRME EN INDOCHINE LA VALEUR DE SES TROUPES ET L'AUTORITE DE SES CHEFS* ». *Le Figaro* du 23 novembre parle lui « *d'une opération à longue échéance* ». *L'Aurore* conclut son article par : « *Cette fois-ci, le terrain sera défendu.* » Ces articles de presse révèlent plusieurs informations sur l'état d'esprit de l'époque. D'une part, il y a une forte sous-estimation, voire discrimination, à l'égard de l'adversaire. En témoigne l'utilisation récurrente du terme « Viet » pour caractériser le Viêt-Minh qui sera jugée des années plus tard comme dégradante. D'autre part, ces gros titres interviennent dans un contexte largement défavorable à la poursuite de la guerre. Nous y reviendrons.

Deux arguments circulent alors pour expliquer l'occupation de la cuvette de Dien Bien Phu. Ces arguments sont largement repris dans la presse de l'époque : « *Casser du Viet* » et « *Barrer la route du Laos* ». Alain Ruscio et Serge Tignères écrivent :

***C'est à ce moment-là que l'état-major français en Indochine a dit, ou laissé dire, qu'il était possible d'aboutir enfin au choc frontal tant espéré, que le CEF allait briser la colonne vertébrale de l'adversaire.***

Concernant l'argument laotien, il n'apparaît en tant que tel que dans les jours suivants le début de l'opération Castor. On peut ainsi lire dans *L'Aurore* du 24 novembre 1953 « *l'effet le plus important de l'opération Castor a été de verrouiller à la division Viet 316 la route du Laos* ».

Deux journaux se refusent à adhérer à l'optimisme général. *L'Humanité* remet en doute très tôt la viabilité du camp retranché : « *La grande opération stratégique du général Navarre se réduit donc aujourd'hui à l'établissement d'un nouveau et inutile camp retranché où plusieurs milliers d'hommes sont bloqués avec le seul espoir d'une évacuation prochaine qui ne pourra se faire que par transport aérien* ». Finalement, pour *L'Humanité*, « *la position des milliers d'hommes enfermés à Dien Bien Phu était critique dès le premier jour* ». Le 18 février 1954, Robert Paret, journaliste à *L'Observateur*, se fait violence et critique ouvertement le plan de Navarre : « *Le Corps expéditionnaire s'éparpille, s'épuise à la poursuite d'un adversaire insaisissable, se retranche dans des forteresses imprenables, que nul n'attaque, mais dont il lui est interdit de sortir* ».



Un journal, *Le Monde*, joue cependant la neutralité et l'objectivité. Dans un article du 5 février 1954, Robert Guillain déclare :

***A l'origine, Dien Bien Phu devait être un point d'amarrage pour des opérations souples en haute région. Mais les choses ont évolué autrement. Par gonflement, par alourdissements progressifs, Dien Bien Phu est devenu un abcès militaire. Il fixe des effectifs considérables, plus importants chez l'ennemi que chez nous, mais n'en laisse pas moins une marge de manœuvre suffisante à l'adversaire pour lui permettre de traverser le Laos dans l'espoir d'enlever sa capitale.***

Le journaliste soulève là un point essentiel de la mission Castor. Préparer un camp retranché à Dien Bien Phu d'où pourront décoller des avions censés pilonner les positions Viêt-Minh et empêcher tout envahissement du Laos par l'adversaire qui depuis plusieurs mois lorgne sur Luang Prabang (*Les hommes de Dien Bien Phu*, Roger Bruge, 2011). En effet, au mois de juillet 1952, un plan trouvé sur un officier du bataillon 426 révèle à l'état major français que Le Vietminh souhaite envahir le Laos par deux voies : une vers le plateau de Tran Ninh, l'autre vers la capitale de l'époque, Luang Prabang (*Les guerres d'Indochine, de 1949 à la chute de Saïgon*, Philippe Franchini, 2011).

Finalement, il ressort de ces préparatifs à la future bataille une certaine suffisance de l'état-major français. En témoigne la déclaration du Général Cogy dans *Le Figaro* du 13 janvier 1954 : « *Le commandement français est sûr d'infliger une sévère défaite au Viet Minh à Dien Bien Phu. Nous nous attendons à des combats durs et longs. Nous gagnerons.* »

La directive Giap.

Il est intéressant d'étudier à présent ce qui se passe au moment du déclenchement de l'opération Castor chez le Viêt-Minh. La guerre révolutionnaire voulue par le Viêt-Minh a très mal commencé. Le 19 décembre 1946, la tentative de prise d'Hanoi échoue et ce malgré les nombreuses mises en garde du général Vo Nguyen Giap. Dès lors, le Viêt-Minh entre dans la clandestinité et commence une guerre de guérilla. Les premiers revers français arrivent en 1950. Cette date n'est pas anodine. En 1949, la Chine de Mao Zedong s'éveille. Dès lors, le Viêt-Minh dispose d'une assistance technique et matérielle chinoise. Le général Vo Nguyen Giap, commandant des forces Viêt-Minh reprend dès lors les idées de Mao Zedong sur la guerre révolutionnaire. Selon ce dernier, celle-ci se décompose en trois phases : une défense stratégique dans un premier temps, puis un équilibre des forces et enfin une offensive stratégique (Philippe Franchini, 2011). Le général Giap voit dans l'envoi du CEF à Dien Bien Phu une occasion d'entrer dans la troisième phase. Certes, pour les Français, le Viêt-Minh court à sa perte en attaquant Dien Bien Phu car la base fortifiée reprend les mêmes principes que les camps de Hoa Binh et Na San sur lesquels les forces du général Giap se sont brisées les dents. Cependant, il faut savoir qu'après chaque victoire comme après chaque défaite, le Viêt-Minh se réunit en conseil et fait son autocritique. Cette autocritique fut voulue par Ho Chi Minh dès le début de la guerre révolutionnaire. Selon ce dernier, il faut tirer avantage de chaque bataille, perdue ou gagnée. Fort de ces enseignements, le Viêt-Minh est, selon le général Giap, prêt à entrer dans cette troisième phase de la guerre révolutionnaire : une bataille rangée « classique » que les Français attendent mais dont la force et la précision seront sans précédent (Roger Bruge, 2011).

Dès le 23 novembre 1953, le général Vo Nguyen Giap réunit son état-major pour une réunion exceptionnelle concernant le déclenchement de l'opération Castor. Il souhaite dans un premier temps éclaircir les directives pour l'année à venir. Dans son livre *Dien Bien Phu* (Vo Nguyen Giap, 1994), il déclare :

***Wei Guoqing et moi étions d'accord pour lancer une offensive contre les fronts névralgiques où l'ennemi se montrait faible, ou relativement faible, mais qu'il ne pouvait pas abandonner [...] Nous étions aussi d'accord sur le choix de Lai Châu, le Moyen et le Bas Laos comme directions principales de notre prochaine offensive.***

Cela confirme d'une part les prévisions françaises selon lesquelles le général Vo Nguyen Giap devait lancer une offensive sur le Laos et d'autre part la présence de conseillers chinois sur le front indochinois, Wei Guoqing étant un envoyé de Beijing. Cette aide chinoise sera un des arguments le plus repris dans la presse française de l'époque pour expliquer la défaite de Dien Bien Phu (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2004), nous en reparlerons. Le général affirme par ailleurs :

***A l'automne 1953, le commandement français avait calculé que le Viêt-minh se trouvait trop loin de Dien Bien Phu et ne pourrait y envoyer que deux divisions au maximum. Cela signifiait que les Vietnamiens ne livreraient que des batailles sporadiques et de petite envergure.***

Pour le général Giap, le commandement français fait deux erreurs : penser que le Viet-minh n'est pas à même de reprendre une position stratégique et voir dans Dien Bien Phu un rempart à l'invasion du Laos. Or, d'après le général, le CEF se trompe sur les deux points. Dans ses mémoires, il écrit :

***Lorsque l'ennemi occupe une de nos positions stratégiques d'importance, nous ne voyons pas cela comme un sujet d'inquiétude mais comme une bonne occasion de le détruire. [...] Après le parachutage à Dien Bien Phu, le Nord-Ouest est véritablement devenu la direction principale, comme prévu dans notre plan opérationnel.***

Ainsi, le Viêt-Minh voit dans Dien Bien Phu la possibilité d'infliger une sévère défaite au corps expéditionnaire français et en même temps de concentrer ses troupes près de la frontière laotienne, prochaine étape de la guerre. Vers la fin décembre 1953, le général Giap rencontre Ho Chi Minh et lui fait part de l'état des lieux de la guerre en cours. L'Oncle Ho, comme il le surnomme lui-même, décide la destruction du camp retranché selon la devise : attaque éclair, victoire rapide. Cette même devise est très vite reprise par les conseillers chinois qui encadrent l'armée Viêt-Minh. Après sa nomination à la tête des forces qui attaqueront Dien Bien Phu, le général Giap rend une dernière visite à Ho Chi Minh. Celui-ci déclare alors :

***Vous voilà Commandant en chef sur le champ de bataille. Je vous donne les pleins pouvoirs. Cette bataille est d'une grande importance et il nous faut vaincre à tout prix. Attaquez quand vous êtes sûr de la victoire. Dans le cas contraire, abstenez-vous.***

Cette déclaration marque fortement le général Giap (Vo Nguyen Giap, 1994, p. 13). Il comprend la responsabilité qui est la sienne, la bataille de Dien Bien Phu sera décisive et une défaite n'est pas acceptable ou du moins plus acceptable après les débâcles de Hoa Binh et de Na San. Dès le 5 janvier 1954, le commandement de première ligne quitte le Haut Commandement et se rend au plus près de Dien Bien Phu. Commence alors une spectaculaire préparation Viêt-Minh. Des routes entières sont reconstruites, quelques vingt mille bicyclettes sont consolidées et servent désormais à transporter nourriture et équipement, des ponts sont construits en un temps record, près de soixante-quinze mille

personnes s'affairent à préparer la future bataille. Le général est subjugué par cette véritable fourmilière en ébullition (Vo Nguyen Giap, 1994, p. 15) :

***Jusque là, plongées dans les ténèbres, les forêts du Nord-ouest deviennent tout d'un coup pleines de vie, la nuit vient avec une suite ininterrompue de chars d'artillerie, de camions, et des files d'hommes interminables allant d'un pas rapide, à la queue leu leu. [...] Les groupes de transport par bicyclette offrent l'aspect des troupes de jeunes éléphants. [...] On trouve même un membre du service de logistique conduisant tout un groupe de cochons... Tout convergent vers une même direction.***

En janvier 1954, le général Giap rejoint les abords de Dien Bien Phu. Il constate alors ce qu'il craignait presque : le camp retranché de Dien Bien Phu a exactement les mêmes caractéristiques que celui de Hoa Binh, Na San ou de la Plaine des Jarres. Pour lui ces camps sont dangereux mais ont l'avantage de fixer les unités d'élite du CEF. Le général prend en compte toutes les données qui pourront lui être favorables au moment de lancer l'assaut. Dien Bien Phu se situe dans une région montagneuse et boisée, terrain où le Viêt-Minh se déplace mieux que les forces de l'Union Française. Situé à plusieurs centaines de kilomètres de Hanoï, base française la plus proche, le camp retranché est entièrement dépendant de l'aviation (ce qui réduit fortement les possibilités de contre-attaque). Néanmoins le général Giap ne se méprend pas, la position de Dien Bien Phu rend toute invasion du Laos compliquée et le Viêt-Minh semble de plus en plus croire à une intervention américaine, qui potentiellement placerait Dien Bien Phu comme un aéroport militaire de choix. La décision est donc prise de lancer le maximum de forces dans la bataille. Tout ce qui pourra être utilisé le sera. Le 6 décembre 1953, un ordre de mobilisation est proclamé (Philippe Franchini, 2011). Une véritable fourmilière se met en place pour préparer la première et seule bataille rangée de la guerre d'Indochine.

L'attaque est initialement prévue pour le 25 janvier 1954. Les conseillers chinois se sont entendus avec l'état major vietminh et ensemble ils décident de lancer l'assaut à cette date. Cependant, le général Giap se ravise. Cette décision de ne pas attaquer à la date prévue est largement expliquée dans ses mémoires (Vo Nguyen Giap, 2004). Il explique qu'à la date du 25 janvier plusieurs éléments ont joué en la défaveur du Viêt-Minh. D'une part les canons de 105 mm tant attendus pour commencer l'assaut et dont l'importance était jugée capitale ne sont pour la plupart pas en place autour de la cuvette. D'autre part les écoutes vietminh ont intercepté un message des forces françaises où elles évoquent être parfaitement au courant de la volonté du Viêt-Minh d'attaquer à cette date. Cela suffit pour que le général Giap se ravise. Il doit néanmoins convaincre les conseillers chinois qui l'écoutent et comprennent sa décision. L'heure n'est plus à « *Attaque éclair, victoire rapide* » mais à « *attaque sûre, progression sûre* » (*Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dôï*, 2010). Il parlera de cette décision comme « *la plus dure de toute [sa] vie* » (Vo Nguyen Giap, 2004). Si cette décision peut paraître surprenante, il faut se remémorer l'entrevue entre le général et Ho Chi Minh juste avant le départ pour Dien Bien Phu. L'Oncle Ho avait déclaré au général Giap « *Attaquez quand vous êtes sûr de la victoire* », or pour le général les conditions d'une victoire certaine ne sont pas réunies et il ne veut pas risquer une défaite à Dien Bien Phu. Aussi, quand le général Giap a connaissance que les Français l'attendent de pied ferme et que les équipements les plus décisifs lors de la prochaine confrontation ne sont pas en place. Il préfère reporter l'attaque. D'abord sur le court terme avec l'espoir de pouvoir lancer l'offensive le 26 janvier, puis finalement il fait retirer plus longuement ses troupes et reporte l'attaque à mars. Selon lui, ce retrait va permettre de mobiliser entièrement l'ensemble de l'équipement disponible et d'améliorer la véritable chaîne humaine en place entre Dien Bien

Phu et l'arrière vietminh et primordiale pour l'acheminement des munitions et des vivres (Vo Nguyen Giap, 1994). Finalement, il apparaît dès le début des préparatifs vietminh que le général Giap semble n'avoir jamais cru à un règlement rapide de la bataille comme espéré par les conseillers chinois. A ce propos, il écrit dans son ouvrage *Dien Bien Phu* (1994) :

***Dans un rapport du Comité central du Parti dans l'Armée et le plan opérationnel de Dien Bien Phu adressé au Bureau Politique de 6 décembre 1953, nous avons estimé à « environ 45 jours, la durée de la bataille de Dien Bien Phu » sans compter le temps du rassemblement des troupes et des préparatifs. La bataille pourrait commencer vers la mi-février 1954. Ce serait, jugions nous, la plus grande bataille de position jamais vues jusque là [...] J'avais toujours pensé que sur le plan opérationnel et au vu de l'équipement d'alors, nous ne pouvions détruire les positions fortes qu'en les éliminant une à une.***

Il faut cependant remettre en doute ce témoignage par le biais des informations données précédemment. Plusieurs sources, vietminh comme françaises (*Dien Bien Phu vu d'en face*, les ouvrages de Philippe Franchini, de Roger Bruge, de Jules Roy ou encore de Pierre Journoud et Hugues Tertrais) attestent comme véridique la tentation de Giap de suivre les conseils de son état major et d'attaquer le 25 janvier avec la garantie d'une bataille courte et d'une victoire rapide.

Une sortie honorable, pourquoi ?

De nombreux témoignages de militaires viennent alimenter l'idée que Dien Bien Phu a été une défaite provoquée par le pouvoir politique (les ouvrages de Roger Bruge, de Bernard Fall ou encore de Philippe Franchini y reviennent). Ces militaires évoquent le fait qu'avant même que ne soit prise la décision de livrer bataille à Dien Bien Phu, la politique du gouvernement français en Indochine a été orientée vers la paix et l'idée d'une sortie honorable. De là, naissent deux hypothèses sur lesquelles il convient de revenir : la supposée opposition constante entre militaires et politiques à propos de l'Indochine et la question de savoir quand et d'où est venue l'idée de créer les conditions les plus favorables à une sortie honorable de l'Indochine pour la France.

Dien Bien Phu soulève les inévitables questions sous-jacentes à une défaite militaire. Tout comme les procès de Riom<sup>10</sup> du début de l'année 1942, on a cherché des responsables à la défaite de Dien Bien Phu. Ce qui peut bouleverser dans cette « affaire Dien Bien Phu » est le fait qu'avant son déclenchement initial, le gouvernement français semblait décidé à conclure sur un armistice avec le Viêt-Minh. En témoigne la déclaration d'investiture de Joseph Laniel, président du conseil entre le 27 juin 1953 et le 12 juin 1954 :

***Cette guerre sanglante, qui donc oserait dire à cette tribune qu'il n'appliquerait pas toute son énergie à y mettre fin si la possibilité s'en offrait ? Cette possibilité, mon gouvernement s'emploiera inlassablement à la rechercher, que ce soit au cours des négociations qui suivraient la signature d'un armistice en Corée, ou par toute autre négociation menée en accord avec les gouvernements des Etats associés.***

Ainsi l'idée qui prédomine est de penser qu'avant même Dien Bien Phu, le pouvoir politique français avait décidé d'entamer les négociations de paix avec le Viêt-Minh. La question ici est de savoir si Dien Bien Phu entrait dans le calcul politique de Joseph Laniel. Sans dénoncer le travail du général Navarre, Joseph Laniel lui assure tout son soutien. Il en parle

<sup>10</sup> Procès voulus par la France de Vichy et plus particulièrement Pétain. Ils se sont tenus entre le 19 février et le 15 avril 1942 et avaient pour objectif de démontrer la responsabilité des hommes de gauche de la Troisième République dans la défaite de mai 1940.

longuement dans son ouvrage *Le drame indochinois, de Dien Bien Phu au pari de Genève* (1957) à la page 14 : « *Si la nomination de cet officier général au poste de commandant en chef en Indochine a été décidée avant mon arrivée au pouvoir, par le président René Mayer, je n'en ai pas moins maintenu et confirmé cette décision* ». Il est donc admis que Joseph Laniel soutenait le général Navarre en dépit des accusations dont il a pu faire l'objet par la suite (Roger Bruge, 2011).

Néanmoins la politique de paix souhaitée par le gouvernement Laniel s'oppose fortement à la décision du général Navarre d'aller provoquer une bataille dans la Haute-Région, bataille dont le caractère déterminant se trouvera très vite grandi, au moins en raison du nombre de bataillons de l'Union Française impliqués dans l'opération Castor. En d'autres termes, les prérogatives des pouvoirs politiques français se sont-ils opposés aux ordres donnés sur le terrain ? Il serait trop manichéen de déclarer qui a trahi qui, il convient plutôt d'étudier les réactions des politiques aux décisions militaires.

Dans son ouvrage, Joseph Laniel, président du conseil au moment de la chute du camp retranché, met en exergue le sentiment qui prédomine en 1954. Il explique (Joseph Laniel, 1957, p.5) :

***A la lecture de ces pages, on verra comment la chute d'un camp fortifié, due à une décision stratégique malheureuse et à des fautes tactiques flagrantes, du commandement militaire, provoqua un échec qui n'était nullement inévitable. Puis, comment la précipitation, l'affolement et certaines arrière-pensées de quelques hommes politiques transformèrent en catastrophe cet échec qui n'était nullement irréparable. Les premiers présumèrent de nos forces, les seconds de notre faiblesse. Les premiers compromirent une situation favorable. Les seconds désespérèrent d'une situation compromise. L'optimisme des uns, le pessimisme des autres ruinèrent dix mois d'efforts pour obtenir une solution honorable à un conflit dont la nature était de ne pouvoir comporter ni victoire absolue ni défaite totale. La conjonction de ces deux erreurs, auxquelles notre caractère français n'est que trop porté, nous a été fatale alors.***

Le mot « honorable » est lâché. Il prend tout son sens. A la lecture de cet ouvrage, il semble que Joseph Laniel, à la tête du pouvoir politique en France rappelons le, a imaginé Dien Bien Phu comme la possibilité, en cas de victoire, d'entamer des négociations de paix en position de force. La France aurait pu prétendre conserver une présence militaire sur le territoire indochinois, de même peut-être aurait-elle pu aspirer à garder la région du delta Nord (c'est pour dégager ce même delta et protéger le Laos que le général Navarre avait décidé de s'installer à Dien Bien Phu). Cependant, Joseph Laniel, au moins dans son ouvrage, agit en grand fédérateur. Il n'est pas sans savoir que l'Indochine a concrétisé la fin du « mariage » entre politiques et militaires français, fortement entamé depuis la défaite expéditive de 1940 (concernant ce point, on peut se référer aux déclarations de M. Thévenet, ancien combattant en Indochine<sup>11</sup>). Comme image de cette relation consommée, l'arrivée du général de Lattre de Tassigny en Indochine le 17 décembre 1950. Il prend les fonctions de haut-commissaire en Indochine et dès lors va cumuler des fonctions militaires et politiques. Paris va mettre entre les mains du général l'ensemble des pouvoirs, civil et militaire, dans sa gestion de l'Indochine. Cette démonstration de confiance dans les capacités du général de Lattre de Tassigny met en avant l'incapacité des pouvoirs civils métropolitains de se saisir de l'affaire indochinoise. Pourtant, il est des hommes politiques qui vont faire preuve d'empathie et de compréhension à l'égard des troupes du CEF. René Pleven, malgré toutes les critiques

---

<sup>11</sup> Entretien complet en annexe.

dont il a pu faire l'objet à la suite de la défaite (il fut pris à parti sur la place de l'étoile le soir du 4 mai 1954 par des manifestants opposés à la politique menée en Indochine), a longuement insisté pour visiter Dien Bien Phu. De même, alors que la bataille fait rage un ministre français<sup>12</sup> se propose de sauter dans la cuvette dans l'espoir de remotiver les troupes françaises (cette demande ne trouvera pas suite, Joseph Laniel estimant que si la bataille devait être perdue, le Viêt-Minh ne saurait que trop bien tirer profit d'un ministre prisonnier). On ne peut donc pas affirmer que Joseph Laniel était opposé à l'idée de livrer bataille alors même que la conférence de Genève était programmée. Nul doute qu'il a lui aussi épousé le point de vue de l'état-major : Dien Bien Phu n'est qu'une étape dans le plan du général Navarre (en témoigne la volonté de poursuivre l'opération Atlante au début de l'année 1954) et considérer qu'une victoire à Dien Bien Phu permettrait à la France de faire autorité dans les négociations de Genève. En bref, Dien Bien Phu, si l'ampleur de la bataille semble ne pas avoir été anticipée par les pouvoirs civils, a trouvé sa place au sein de la politique étrangère Laniel.

Cependant, Joseph Laniel ne cache pas les divergences profondes et explicites entre les politiques et les militaires sur la question indochinoise. L'ouvrage du président du conseil français est publié trois ans après la paix de Genève. Il souhaite non pas se destituer de ses éventuelles responsabilités dans la chute de Dien Bien Phu mais revenir sur cette période, décrire ce qu'il s'est passé de son point de vue, expliquer en quoi militaires et gouvernants ont été diamétralement opposés au moment de la bataille décisive de la guerre d'Indochine. Il est intéressant de constater que Joseph Laniel sait que la chute de Dien Bien Phu ne signifie pas la fin du corps expéditionnaire français. Point de vue largement acquis aujourd'hui, il semble que la presse de l'époque ait tellement caractérisé la bataille comme décisive qu'une défaite signifiait forcément et simplement la « reddition » (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2004). C'est justement en sa qualité de président du conseil que Joseph Laniel rédige cet ouvrage en ayant à l'esprit toutes les prérogatives de l'époque : celles des militaires en Indochine, mais également celles des politiques trop souvent opposées selon lui et il souhaite rétablir la vérité (Joseph Laniel, 1957, p. 7) :

***On essaie de séparer l'Union française de la Métropole, les Français de leur armée, l'armée du gouvernement. Puissent ces pages, relatant les efforts incessants déployés pour leur venir en aide, montrer à nos soldats qu'ils ont été la préoccupation constante du gouvernement. Puissent-elles montrer à l'opinion que, si des fautes ont été commises, le patriotisme ne s'est jamais démenti.***

Cette déclaration démontre l'attachement de Joseph Laniel à rétablir une relation de confiance entre le politique et le militaire. Et ce malgré des preuves évidentes d'un divorce. A la page 35 de son ouvrage, il écrit ainsi :

***Mais le 20 novembre, sans que le gouvernement ait été averti au préalable, un fait nouveau se produisit. Une opération fut décidée à cette date, d'une ampleur plutôt tactique que stratégique et dont rien ne laissait prévoir qu'elle allait faire entrer dans l'Histoire le nom de la localité qu'elle concernait directement.***

Il semble donc que le pouvoir politique n'ait même pas été mis au courant de l'opération Castor. Alors que le gouvernement Laniel souhaite ouvrir une ère de négociations avec le Viêt-Minh, l'Etat-major décide de lancer une opération de grande envergure. Pourtant, le moins que l'on puisse dire est que le gouvernement français savait qu'une opération de ce genre allait arriver. Rappelons-le, le général Navarre avait effectué un voyage à Paris

---

<sup>12</sup> Le ministre d'Etat Corniglion-Molinier (ancien commandant des forces aériennes de la France libre au Moyen-Orient et en Grande-Bretagne).

pour présenter « son » plan au gouvernement, il avait alors été approuvé. Il faut reconnaître que le président du conseil s'est très vite accommodé de la situation, du moins le laisse-t-il croire dans son ouvrage. Cela colle à l'image qu'il donne, celle d'un homme voulant à tout prix démontrer une totale confiance dans les instances militaires françaises. Qu'importe les choix du général Navarre, le pouvoir politique s'y confortera. La volonté de Joseph Laniel de toujours croire en un possible retournement de situation sur le terrain, même après Dien Bien Phu, en est la preuve (Joseph Laniel, 1957, p. 116) :

***Je persiste aujourd'hui à penser que la seule voie ouverte à la France était celle que nous avons suivie : ne pas préjuger de l'accord à intervenir et continuer à refaire nos forces en Indochine, pour que la paix, quand elle interviendrait, nous fût le plus favorable possible. Tel était le sens de la demande que nous avons formulée envers les Etats-Unis, et celui des directives militaires données au commandement. En aucun cas, il ne devait être donné à penser à l'ennemi que l'initiative du gouvernement français procédât d'une volonté de paix à tout prix. Plutôt que de commettre cette faute, j'avais préféré sacrifier l'existence de mon gouvernement.***

Le pouvoir politique a suivi et a même approuvé les choix tactiques du général Navarre. Avait-il le choix ? C'est une autre question. Force est de constater que les points de vue divergent fortement concernant le rôle et l'implication des politiques dans la bataille de Dien Bien Phu. Bien qu'il semble que le pouvoir politique ait été mis très tard au courant de l'opération qui se préparait, il faut avouer que cette bataille avait parfaitement sa place dans la volonté de paix du gouvernement Laniel. On sait également que les pouvoirs militaire et politique en place ont tenté de faire front uni au moment de l'annonce de la défaite de Dien Bien Phu. Les premiers tentant de minimiser l'impact de la défaite, les seconds témoignant de toute leur confiance dans les forces de l'Union Française.

La question désormais est celle de la « sortie honorable ». Il apparaît que bien avant la décision de combattre à Dien Bien Phu, le général Navarre avait déjà pour entreprise de préparer une telle sortie. Dans *Memoirs of War, Dien Bien Phu – history, impressions, memoirs*, (recueil de plusieurs morceaux d'ouvrages, 2004, p. 48), voilà ce que l'on peut lire: « *As a result [ndla: des dernières défaites], the French Government deemed it necessary to restructure the command apparatus of the army in Indochina and to formulate a new policy in order to find for France an « honorable way out » of this war, a categorical imperative for the French* ». Au moment de son « investiture » le général Navarre est « mis au parfum » par René Mayer. Le président du conseil ne cache pas la situation réelle sur le terrain au général français. Celle-ci est « très mauvaise » lui dit-il, « le rôle du nouveau promu sera de chercher une sortie honorable » (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2004 et cité au préalable par le général Navarre lui-même dans ses mémoires, *Agonie de l'Indochine 1953-1954*, 1956).

Du côté Viêt-Minh, le général Giap révèle dans ses mémoires qu'il était au courant de la volonté du gouvernement français de quitter l'Indochine de la manière la plus honorable et que pour ce faire, une victoire à Dien Bien Phu aurait fortement handicapé le Viêt-Minh et à l'inverse favorisé le CEF. Peut-être la décision du Viêt-Minh d'annuler l'attaque du 25 janvier 1954 a été motivée par l'ouverture le 20 janvier de la conférence de Berlin qui allait devoir régler le problème de la guerre dans la péninsule coréenne (en réalité, la conférence a programmé un nouveau rendez-vous, à Genève, pour discuter et définir très exactement les règles du partage du territoire coréen entre les deux principaux belligérants). Cette supposition n'est pas évoquée par le général Giap, sa décision de reporter l'attaque a été uniquement motivée par des considérations militaires selon lui.

En conclusion de cette partie, il convient de revenir sur les déclarations de Joseph Laniel. Si comme il l'affirme le lien entre l'armée et le gouvernement n'a jamais été rompu, comment expliquer le silence radio de Paris à la veille du déclenchement de la bataille de Dien Bien Phu (Philippe Franchini, 2004) ? Comment expliquer que le général Navarre se voit dans l'obligation de dépêcher l'un de ses subordonnés vers la métropole pour obtenir des réponses à ses interrogations ? Comment expliquer également que Dien Bien Phu, bien avant son déclenchement, ait été considérée non pas comme la dernière possibilité de reprendre militairement la main en Indochine mais plutôt d'obtenir une paix favorable à la France ? En d'autres termes Dien Bien Phu, encore dans ses cartons, semble avoir été considérée comme la dernière pièce de l'échiquier. La bataille à peine imaginée n'avait alors que deux issues : la goutte de trop ou le verre bien rempli. On peut également se poser la question du patriotisme dont Joseph Laniel parle. Sans minorer le courage souvent exemplaire dont ont fait preuve les militaires français, comment également expliquer les quelques 1 100 désertions des soldats de l'Union Française à Dien Bien Phu (que le lieutenant-colonel Marcel Bigeard a appelé affectueusement « les rats de la Nam Youn ») ? A plus forte raison, comment expliquer les quelques 30 000 déserteurs des forces de l'Union Française en Indochine sur les huit années de guerre<sup>13</sup> ? Autant de questions souvent réduites au silence. Ce silence a profité à l'épanouissement de nombreuses théories, souvent peu construites, autour de la désertion plus globale du pouvoir politique en Indochine.

## ***Une bataille sans équivalent.***

### **La tactique du hérisson.**

---

A partir du moment où l'opération Castor était lancée, l'état-major français semble se préparer à une bataille sans précédent dans la guerre d'Indochine. Celle-ci a été confirmée dès le mois de décembre avec les mouvements Viêt-Minh qui font tous route vers la plus grande plaine du Nord-Ouest du Tonkin. Quel était l'état du camp retranché à la veille du 13 mars 1954, date à laquelle se déclenche l'offensive vietminh ?

Au niveau du nombre, Dien Bien Phu est une petite ville. Dix sept bataillons de fantassins, un pont aérien continu entre Hanoi et Dien Bien Phu (l'isolement de la garnison empêche tout ravitaillement par transport terrestre), une artillerie conséquente, des blindés, en tout ce sont dix mille hommes répartis en trois différents secteurs : Nord, Centre et Sud, ont besoin. Tran Do, bô dôï dans l'armée vietminh est l'un des rares anciens combattants à avoir écrit un ouvrage sur la campagne militaire de Dien Bien Phu (*Récits sur Dien Bien Phu*, 1962), il nous décrit ainsi l'effectif français à Dien Bien Phu à la page 24 de son livre :

***Au nord, le poste de Him Lam, la colline de Doc Lap (hauteur isolée sur la route de Lai Chau) et le poste de Ban Keo étaient occupés chacun par un bataillon. Au centre, près de Muong Thanh [ndla : nom vietnamien de Dien Bien Phu], deux sous-secteurs. A l'est du Nam Rom se tenait une compagnie à l'Ouest se regroupait autour du P.C. et de son camp d'aviation, une trentaine de points fortifiés. A cinq kilomètres de là, au Sud de Muong Thanh, le secteur de Hong Cum, comptait lui aussi, plus de vingt points fortifiés pouvant au besoin se prêter***

<sup>13</sup> Voir à ce propos l'ouvrage de Jacques Doyon.



***main-forte et soutenus encore par un autre camp d'aviation. L'ennemi avait installé son artillerie lourde de 105, 155, ses mortiers de 120 à Hong Cum pour soutenir le centre, à Muong Thanh pour appuyer le Nord et sur la colline Doc Lap, pour contrôler la route 41 et la piste conduisant à Lai Chau. Le Commandement français et ses conseillers américains estimaient Dien Bien Phu « imprenable pour le Viet Minh ».***

Plusieurs points sont à noter après cette description méthodique de l'état des forces à Dien Bien Phu. D'une part, les troupes françaises disposent véritablement d'un arsenal au moins aussi efficace que celui vietminh. Les canons de 105 mm dont le Viêt-Minh dispose et auxquels on a longtemps attribué la responsabilité de la défaite française sont présents des deux côtés. Le général Navarre les considérait comme d'encombrantes pièces de métal encastrées à l'arrière et inutilisables à cause de la topographie indochinoise (Philippe Franchini, 2011). Il est ironique de constater que ces mêmes pièces d'artillerie jugées désuètes du côté français aient été à ce point impliquées dans le siège de Dien Bien Phu côté vietminh. Le récit de Tran Do nous révèle que des experts américains ont visité la place forte de Dien Bien Phu et l'ont jugé imprenable, en réalité ces-mêmes experts ont participé directement à l'élaboration des défenses de Dien Bien Phu (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005). Cette forteresse française s'appuie sur un quadruple axiome :

- Les défenses françaises sont les plus modernes possibles, donc imprenables.
- L'artillerie vietminh est insuffisante et ne pourra jamais atteindre les hauteurs.
- La logistique vietminh est défailante, elle ne permet pas un ravitaillement efficace de 50 000 hommes car pour atteindre la garnison, les troupes n'ont d'autres choix que d'acheminer les équipements à travers une jungle dense.
- La maîtrise des airs rend toute communication entre les différentes divisions vietminh impossible.

Même si avec le recul, ces axiomes peuvent paraître hors de propos, il faut avoir en tête le climat dans lequel ces conclusions ont été établies. Dien Bien Phu est construit comme un hérisson<sup>14</sup> tout comme l'étaient les camps de Na San ou de la plaine des Jarres, où à chaque fois le vietminh a été tenu en échec. Il n'est donc pas surprenant que l'état-major français considère que la forteresse est imprenable. Concernant l'artillerie, rien ne laissait présager des capacités humaines des Vietnamiens qui ont hissé des pièces d'artillerie d'un poids de 2,2 tonnes (essentiellement des obusiers de 105 mm M2 ou M101 subtilisés à l'armée française ou en provenance de Chine) sur plusieurs centaines de kilomètres, parfois à travers une jungle dense, souvent en pleine montée à la seule force des bras. Il est vrai que l'adage saint-cyrien « Qui tient les hauts, tient les bas » a été particulièrement vrai dans le cas de Dien Bien Phu. Le Viêt-Minh a « déposé » son artillerie au sommet des collines non occupées (notamment les Mont Chauve et Mont Fictif) et a pratiqué un travail de pilonnage, nous y reviendrons. La logistique vietminh, il est vrai, a toujours démontré des failles notamment dans l'incapacité de fournir en continu des vivres et des munitions aux premières lignes (comme ce fut le cas à Na San). Une des raisons qui a poussé le général Giap à reporter son attaque prévue le 25 janvier a été en grande partie motivée par le fait que la logistique n'avait pas eu le temps de suffisamment s'organiser et que de nombreux soldats manquaient encore de nourriture, d'eau et de munitions. Il a corrigé le tir en renonçant à attaquer en janvier et en améliorant drastiquement la logistique de son armée. Si bien qu'à la veille du 13 mars 1954 des grottes de ravitaillement avaient été installées tout autour de Dien Bien Phu pour stocker les vivres. Enfin, le dernier point concerne bien évidemment

---

<sup>14</sup> L'origine de l'expression est attribuée – à juste ou à mauvais titre – au général Giap qui l'emploie dans ses mémoires.

la maîtrise des airs car la plus grande surprise pour l'armée française a été de ne jamais pouvoir s'en emparer. Non seulement le Viêt-Minh avait dépêché une artillerie massive capable de rivaliser avec l'artillerie française mais il avait également pris soin d'apporter des batteries antiaériennes (DCA). A la lumière des derniers écrits en la matière (le livre de Roger Bruge mais également de Paul Boury) il apparaît que la DCA a été fournie par la Chine. A ce propos, le poids de la Chine dans la victoire vietminh a été le fruit de nombreux écrits et d'autant d'hypothèses. Longtemps décrits comme le vrai vainqueur de Dien Bien Phu (*Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dois*, 2010), l'aide chinoise au Viêt-Minh dans le cadre de la bataille de Dien Bien Phu a été déterminante. En proposant au Viêt-Minh d'utiliser son territoire comme une immense base arrière où les troupes d'Ho Chi Minh pourraient s'entraîner et se consolider et en fournissant, avec la coopération de l'Union Soviétique, du matériel de guerre moderne, la Chine a contribué à la victoire vietminh.

Robert Guillain, envoyé spécial du journal *Le Monde* en Indochine est l'un des premiers journalistes à se rendre à Dien Bien Phu. De retour de ce voyage, il rédige un article intitulé « *Un week-end à Dien Bien Phu* » qui sort le 15 février 1954 en métropole. On peut y lire :

***Le visiteur qui tombe là-dedans du haut du ciel est assailli au premier moment par un désordre d'impressions qui lui coupent le souffle. L'impression d'être encerclé, encagé, cerné ; celle encore d'être vu de partout, que chacun de ses mouvements doit être perçu par l'ennemi, qui plonge ses regards d'en haut, tandis que lui-même, derrière le rideau des forêts, ne nous est visible nulle part. [...] Mais bientôt naît un sentiment rassurant : celui de pénétrer dans un système, formidable. C'est une espèce de piège gigantesque et compliqué, hérissé de pointes, boursoufflé d'ouvrages, miné, creusé, compartimenté, labouré sur des kilomètres carrés, et plus habité qu'une fourmilière.***

Etienne Anthérieu (auteur de *L'armée rouge à nos portes*, 1968 ou encore de *Le drame de l'armée d'armistice*, 1946) est correspondant du journal *Le Figaro* en Indochine. Il se rend à Dien Bien Phu les 23 et 24 janvier 1954 et propose le tableau le plus complet de la situation militaire, dans un article synthèse au titre « *fort révélateur d'un certain optimisme qui régnait alors dans les milieux modérés français* » (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2004) : « *La troisième semaine de janvier marque un tournant dans la guerre d'Indochine* ». Il expose alors trois arguments :

- Tout d'abord, Vo Nguyen Giap a d'énormes difficultés pour assurer le ravitaillement de ses troupes : « *cinq à sept mois de préparation sont indispensables pour la moindre de ses opérations ... Mais nos parachutistes et nos commandos surgissent en une nuit à Dien Bien Phu comme à Thuy Hoa, là où on ne les attendait pas* ».
- Le général Navarre ne cesse de harceler les arrières Viet Minh. En adoptant un plan offensif, le Commandement français perturbe l'ennemi : « *l'ascendant a changé de côté. Au tour du Viet Minh de ne plus savoir d'où lui viendra le prochain coup* ».
- Les succès du Corps expéditionnaire vont accroître le moral de l'armée vietnamienne nationale de Bao Dai et, en contrecoup, mettre en difficulté l'adversaire ; car « *dans l'ombre des réguliers Viet Minh, endoctrinés et fanatiques, combien d'indécis, d'attentistes ?* ».

Le moins que l'on puisse dire est qu'Etienne Anthérieu fait preuve d'un optimisme à toute épreuve. Penser que les groupements commandos déroutent l'adversaire est faux. Il est vrai que ces commandos, créés par le général de Lattre de Tassigny à son arrivée en Indochine, ont soulagé l'armée française et ont, pendant une courte période, mis sur la défensive les troupes vietminh. Cependant, il s'est avéré très vite que ces petits groupes

d'assaut n'étaient pas assez nombreux et donc que leur effet s'en trouvait limité. De plus, dès le mois de décembre, les opérations de reconnaissance françaises autour de Dien Bien Phu connaissent des échecs successifs. Le second point soulevé par Etienne Anthérieu est tout aussi faux. Dien Bien Phu est effectivement voué à harceler les arrières vietminh mais entre novembre 1953 et mars 1954, la garnison militaire est essentiellement restée sur la défensive, préparant ses *blockhaus* en attendant le début de l'attaque. Enfin le dernier point est certainement le plus litigieux : rien en effet ne peut laisser transparaître de cette soi-disant efficacité de l'armée nationale. Certes, le général de Lattre de Tassigny avait décidé d'enclencher la vitesse supérieure avec l'armée de l'empereur Bao Dai mais même en 1954 elle n'est pas prête à affronter de vis-à-vis le Viêt-Minh. Certaines unités combattent aux côtés des Français durant la bataille de Dien Bien Phu mais la majorité de cette armée souffre de deux maux principaux : le manque d'encadrement militaire et un fort taux de désertion. Néanmoins, il faut constater qu'une rapide revue de presse de cette fin d'année 1953 et des débuts de l'année 1954 ne laisse transparaître une quelconque croyance en la défaite française. Seul *L'humanité* semble douter de la prochaine victoire estimant qu'à leur entrée dans la cuvette de Dien Bien Phu, les soldats de l'Union Française étaient déjà condamnés.

Le général Giap dans son ouvrage *Dien Bien Phu* (1994) revient sur les effectifs français présents à la bataille. Le constat est simple, Dien Bien Phu est de très loin la garnison la plus peuplée et la mieux équipée depuis le commencement de la guerre d'Indochine :

***Les effectifs ennemis à Dien Bien Phu qui s'étaient élevés au début à environ 6 bataillons, ont été renforcés progressivement afin de parer à notre offensive. Au moment de notre attaque, la garnison comprend 12 bataillons et 7 compagnies d'infanterie ; au cours de la campagne, l'ennemi a continué à envoyer 4 bataillons et 2 compagnies de parachutistes, ce qui a porté le total à 17 bataillons d'infanterie, en majorité des unités d'élite formées d'Européens, d'Africains et de parachutistes. Le camp dispose en outre de 3 groupes d'artillerie, d'un bataillon du génie, d'une compagnie de blindés, d'une unité du train d'environ 200 camions et d'une escadrille permanente de 14 avions. Au total 16 200 hommes.***

Pour le général Navarre, l'opération Castor ne devait pas forcément déboucher sur une occupation de longue durée de la cuvette, ni-même sur la première bataille rangée de la guerre d'Indochine. Cependant, devant l'évidence de l'afflux massif des divisions vietminh autour de la garnison, le général n'avait plus le choix. Il avait attiré l'attention du général Giap et sa décision était prise dès le mois de décembre 1953 : l'armée française combattrait et vaincrait le Viêt-Minh dans la morne plaine de Dien Bien Phu, comme le rappelle l'ouvrage *Memoirs of war, Dien Bien Phu – history, impressions, memoirs* (2004) à la page 47 :

***As is widely known, in the master plan to solve the Indochina War worked out by General Navarre and adopted on 24 July 1953 by the French Council of National Defence under the direct charimanship of President Vincent Auriol himself, Dien Bien Phu was not initially considered to be an important strategic position, from a political as well as military viewpoint. Yet only four months later, on 3 December 1953, General Navarre in person declared he would accept battle in Nothwest Viêt Nam with Dien Bien Phu as center.***

A la veille de la bataille, l'assurance d'une victoire française était certaine. Pourtant, avec le recul, beaucoup de points paraissent avoir été omis par l'état-major français. Dien Bien Phu au 13 mars 1954 est totalement isolée et cela résulte de plusieurs facteurs dont le premier

est une opposition au sommet de l'état-major français entre le général Cogny et le général Navarre ; ce dernier voulait en effet faire de Dien Bien Phu une base offensive alors que le général Cogny désirait un nouveau Na San (André Galabru, 2004). Le second facteur qui explique l'isolement de Dien Bien Phu est la retraite des troupes de l'Union Française des bases de Na San et Lai Chau. En se privant de ces points d'appuis qui ont plusieurs fois démontré leur efficacité, le général Navarre permet aux troupes vietminh de concentrer leur force sur une seule base et non trois. Pourquoi avoir refusé de garder les deux autres garnisons ? Il semble que le général Navarre ait refusé l'idée d'employer sur le terrain des troupes locales, peu fiables si l'on en juge par les taux de désertion (de nouveau, le livre de Jacques Doyon, *Les soldats blancs de Ho Chi Minh*, 1986, fait référence à ce propos). Néanmoins, conserver trois points d'appuis avec l'aide de supplétifs locaux et des meilleures unités de l'armée de Bao Dai aurait certainement interdit tout isolement de la garnison de Dien Bien Phu. Au lieu de cela, la forteresse française se retrouve à plus de 300 kilomètres du delta et est donc dépendante de l'aviation qui elle-même est dépendante des conditions météorologiques (bien souvent défavorables). La querelle entre le général Navarre et le général Cogny ne s'est pas limitée à l'option offensive ou défensive de Dien Bien Phu, bien au contraire. Pour Jules Roy (*La bataille de Dien Bien Phu*, 1963) le général Cogny est responsable de nombreuses erreurs avant et durant la bataille à commencer par le choix de l'officier en charge de la garnison. D'abord pressenti, le général Gilles décline l'offre car il doit d'urgence retourner en France pour se faire soigner. Le général Cogny reporte alors son choix sur le colonel de Castries (nommé général au cours de la bataille) : « *Il nous faut quelqu'un qui bouge et bouscule le Viet* » et quoi de mieux, selon le général Cogny, qu'un ancien champion du monde d'équitation ? Le général Cogny est l'officier en charge des Forces Terrestres du Nord-Vietnam (FTVN), s'autoproclamant « l'homme du delta », il a fait pourtant preuve de peu de compréhension à l'égard de la situation de la garnison française avant le déclenchement de la bataille. Toujours selon Jules Roy « *Si l'opération réussit, Cogny pourra en tirer la gloire, et si elle échoue, les réserves qu'il aura exprimées le protégeront* ». Cette attitude, qui n'est pas sans rappeler les déclarations du maréchal Foch à propos de la bataille de la Marne (« *Je ne sais pas qui a gagné la bataille de la Marne, mais je sais qui l'aurait perdue* »), est fustigée à demi-mots par Joseph Laniel qui évoque la « politique du parapluie ». Sans le nommer, il dira ainsi du général Cogny :

***Je veux dire « se couvrir », non pas contre l'ennemi mais contre les responsabilités personnelles. Ce souci, les (certains officiers) conduit à un usage excessif des notes, des rapports et à refuser de prendre la moindre initiative sans un ordre écrit. Elle les conduit aussi à demander des moyens très supérieurs à ce qu'on peut leur procurer de façon à avoir, en cas d'échec, l'excuse de n'avoir pas été écoutés.***

Et c'est, d'après Jules Roy, ce que fera le général Cogny à la suite de la bataille (André Galabru, 2004) : « *Chez le Normand Cogny qui pèse et repèse ses arguments et ses mots, l'adversaire est moins le Viet que le commandant en chef* ». Toutefois, ce « combat des chefs » ne doit pas cacher la responsabilité du commandant de la garnison dans sa préparation plus que légère des défenses de Dien Bien Phu. Le colonel de Castries a en effet bien plus de responsabilités dans la défaite française que ce que les premiers écrits qui font suite à la bataille veulent bien faire croire. L'officier sort en effet auréolé de la bataille (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2004). Deux autres personnalités connaîtront le même destin : le colonel Pierre Langlais et la non moins célèbre Geneviève de Galard<sup>15</sup>. Sans minimiser le

<sup>15</sup> Surnommée « l'ange de Dien Bien Phu » elle fera l'objet de nombreux ouvrages et participera elle-même à l'écriture de plusieurs livres avant d'écrire: *Une femme à Dien Bien Phu*, J'ai lu Récit, 2004. Elle sera accueillie en héroïne à Washington et deviendra la

courage et l'abnégation dont a fait preuve le colonel de Castries, il faut relever que sa vision d'un combat offensif à Dien Bien Phu a sans doute une grande part de responsabilité dans la défaite française. La volonté de faire de Dien Bien Phu une base offensive a fortement réduit les options défensives de la garnison. Les bataillons ont été mal positionnés, l'aéroport (dont on rappelle le rôle crucial dans la bataille qui allait se jouer) insuffisamment protégé et les blockhaus très loin d'être préparés à une bataille d'artillerie. Cette confusion, Jules Roy la révèle très bien. Il rapporte une anecdote (reprise dans *La victoire avortée*, d'André Galabru, 2004) :

***Invité le 5 janvier 1954 à la table de Castries dans son bunker de Diên Biên Phu, l'écrivain Graham Greene entend le colonel Piroth évoquer son expérience de Nasan. Agacé, Castries l'interrompt en frappant la table du poing, avec ce que l'écrivain américain appellera une « frénésie Shakespearienne » : « Taisez-vous ! Je ne veux pas entendre prononcer ici le mot « Nasan », qui était un camp retranché. Nous sommes sur une base offensive ». Plus tard, G. Greene visitant les points d'appui demandera à l'officier qui le guide : « Que voulait dire le colonel par base offensive ? » Et l'officier de répondre : « Pour que nous soyons capable d'offensive, ce n'est pas un escadron de chars qu'il nous faudrait mais un millier de mulets ».***

Pourtant, les signaux d'alertes n'ont pas manqué. Le colonel de Castries en a bien informé son état-major mais la politique engagée n'a pas été changée d'un pouce. En effet, les nombreuses « petites » offensives lancées depuis Dien Bien Phu qui étaient en réalité des missions d'éclairage autour du camp retranché se sont toutes soldées par des échecs. Bernard Fall (*Dien Bien Phu, un coin d'enfer*, 1968) avance les chiffres de 636 blessés ou accidentés évacués pour la période du 20 novembre au 20 décembre 1953. Enfin, Joseph Laniel (*Le drame indochinois, de Dien Bien Phu au pari de Genève*, 1957) écrit ainsi à la page 53 de son ouvrage :

***[...] le site ainsi accepté, sinon choisi, pour combattre nous faisait perdre en bloc tous les avantages que nous donnait notre immense supériorité en artillerie, en engins blindés, en aviation. Le Vietminh en effet ne possédait en Indochine que cent cinquante canons modernes de 105 et de 150 : nous en avons onze cents. Il ne disposait d'aucun engin blindé et d'aucune aviation, alors que les franco-vietnamiens possédaient trois cents tanks et plus de six cent cinquante avions au moment de l'armistice.***

Ainsi, de nombreux points négatifs sont à noter dans cette préparation à la bataille de Dien Bien Phu. L'isolement géographique, les querelles entre officiers de l'état-major, la sous-estimation des moyens vietminh et surtout la faiblesse des défenses françaises qui se sont retrouvées dans l'incapacité d'encaisser les bombardements massifs qui allaient suivre à partir du 13 mars.

Néanmoins il convient également de relever les points positifs. Un seul et il est édifiant. La garnison de Dien Bien Phu représente 5% du total du Corps Expéditionnaire Français en Extrême Orient alors que dans le même temps elle a permis de fixer pendant près de trois mois (si ce n'est plus si on se fie à l'ouvrage d'Erwan Bergot, *Les 170 jours de Dien Bien Phu*, Presses de la cité, 1992) 60% des forces vietminh (Bernard Fall, 1968). Ainsi Dien Bien Phu a offert la possibilité à l'état-major français de dégager le delta et de reprendre position dans le Tonkin. Encore eut-il fallu, pour rentabiliser cette position, gagner la prochaine bataille qui

quatrième personnalité non américaine à être reçue par le Congrès. De plus, elle recevra la *Medal of freedom* des mains du président Eisenhower à la Maison-Blanche.

devait avoir lieu au printemps. A la veille de son déclenchement, plus que jamais, Dien Bien Phu apparaît comme le point d'orgue de la guerre d'Indochine.

## Les préparatifs Viêt-Minh.

---

Si la décision du général Giap de lancer l'offensive sur Dien Bien Phu a été prise en quelques jours au début du mois de décembre, la préparation de la bataille a mis énormément plus de temps. Certes la position du Viêt-Minh s'était fortement améliorée depuis le début de la guerre. Le Tonkin, après les évacuations de Na San et de Lai Chau, était quasiment entièrement aux mains des troupes du général Giap. Dien Bien Phu représentait alors un « abcès » qu'il fallait à tout prix détruire.

La campagne de préparation à la bataille a mobilisé 260 000 civils, recrutés dans les campagnes et « enhardis » par la réforme agraire mise en place au IV<sup>ème</sup> congrès du Viêt-Minh qui a eu lieu au mois de décembre. Une véritable machine de guerre humaine s'est mise en route. 60 000 b<sup>o</sup> dois allaient être regroupés à Dien Bien Phu, ils ont besoin d'eau, de nourriture, de munitions, de canons d'artillerie et de DCA. Le général Giap a également conscience que le combat peut durer plusieurs semaines. Selon ses propres estimations, il estime que le siège durera trois mois (Vo Nguyen Giap, 1994). Aussi, il faut assurer une logistique parfaite, un flux constant de travailleurs entre les bases arrières et le front, en prenant compte des bombardements aériens ennemis. Jusqu'en janvier, les b<sup>o</sup> dois sont approvisionnés à flux tendus, impossible de faire des stocks. Il faut donc améliorer au maximum cette chaîne d'approvisionnement, constituer des réserves, faire en sorte que jamais le siège n'arrête faute de moyens. On a longtemps évoqué les 21 000 bicyclettes employées par le Viêt-Minh pour transporter nombre de ses denrées. *Mémoires of War, Dien Bien Phu – history, impressions, memoirs*, (2004, p. 53):

***By the end of 1953, the market town of Thanh Hoa, like many others, sent a huge contingent of pack-bicycles to carry food supplies to the Dien Bien Phu battlefield. With an average load of 250 kg, but up to as much as 300 kg per bicycle, they traversed the long and arduous journey to serve the Dien Bien Phu campaign in time.***

La préparation de la campagne a été laborieuse, et nul doute que le Viêt-Minh a mobilisé plus que du courage pour apporter chaque pièce d'artillerie, chaque fusil et chaque boule de riz de l'*hinterland* au front. Tran Do (*Récits sur Dien Bien Phu*, 1962) rapporte ainsi à la page 27 :

***Dien Bien Phu était la première campagne où nous engageons des batteries de 105 mm et la D.C.A. Les amener sur le terrain ne fut pas chose facile. Chaque pièce pesait plus de deux tonnes. Sur route, on les remorquait derrière des camions. Mais dans la montagne où il n'y avait que des pistes, elles grimpaient à la force des bras.***

L'une des plus grandes prouesses du Viêt-Minh est d'avoir transporté à la force des bras les pièces d'artillerie à travers la jungle, à travers les cols. Tran Do (1962) raconte :

***Un chemin juste assez large pour l'écart des roues fut creusé à flanc de montagne. Sur douze kilomètres, il franchit trois cols abrupts puis fut prolongée encore sur dix kilomètres. Dans la montée, le moindre faux pas aurait précipité les canons au fond du précipice.***

C'est au total quelques quatre cents kilomètres qui ont été traversés pour acheminer les canons de 105 mm à Dien Bien Phu. Les hommes ne se déplaçaient que de nuit de peur des bombardements aériens, ils devaient – la journée – camoufler au maximum les pièces d'artillerie. Ils sont passés maître dans l'art d'allumer des feux sans fumée, ainsi, la journée les soldats bénéficiaient d'un repas chaud. La nuit, il était évidemment hors de question d'allumer la moindre torche. A la page 10 de son ouvrage, Tran Do (1962) explique :

***Notre marche devait durer quinze nuits : plus de quatre cents kilomètres. Durant notre parcours, rien ne fut laissé au hasard. Nous devons nous assurer une nourriture saine et suffisante, des lieux de repos sûrs, des conditions de marche supportables et être certains qu'à l'arrivée, hommes et armements seraient au complet.***

On peut douter des capacités vietminh au combat, les différentes batailles sont là pour le démontrer. Dans la plupart des cas (hormis sans doute à Cao Bang) le Viêt-Minh a essuyé des pertes plus importantes que les forces de l'Union Française. Néanmoins, il ne faut pas sous-estimer la force et le caractère de cette armée. La préparation à la bataille de Dien Bien Phu est là pour le prouver. La motivation de ces troupes dépasse l'entendement. On comprend mieux les témoignages des combattants de Dien Bien Phu, expliquant que peu importe le nombre de morts dans leur camp, les vagues d'assauts ne s'arrêtaient jamais. Il faut vaincre. Vaincre à tout prix (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2004). Cette détermination s'est également constatée lors de la préparation à la bataille. Tran Do (1962) écrit à la page 28 de son ouvrage :

***Sur ces douze kilomètres de pentes raides, les bras qui avaient halé ces tonnes d'acier les descendaient maintenant. Ce fut encore plus pénible. L'aviation patrouillait, l'artillerie crachait de temps à autre. La forêt nous menaçait avec son humidité malsaine et ses bêtes aux piqûres venimeuses. Nous n'avions que du riz à manger que l'on nous servait soit calciné soit presque cru. Pendant plus de vingt jours nous ne pûmes dormir. Lutte stoïque et muette.***

Ou encore à la page 12 :

***Une jeune porteuse plaquée à terre par le souffle d'une bombe avait eu le cran de récupérer aussitôt sa charge de paddy et de reprendre sa route sans perdre de temps. Partout on retrouvait ce même courage, cette même résolution de combattre et de vaincre.***

Rappelons-le, peu d'ouvrages côté vietnamien parlant de la bataille de Dien Bien Phu ont été traduits en français. Parmi ces ouvrages, *Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dô* (2010) est un recueil de témoignages et écrit par plusieurs journalistes vietnamiens (Dao Thanh Huyen, Dang Duc Tue, Nguyen Xuan Mai, Pham Hoai Thanh, Pham Hoang Nam et Pham Thuy Huong). Pendant plusieurs années, ces journalistes sont allés à la rencontre des anciens combattants vietminh de Dien Bien Phu. Ils ont composé un ouvrage presque édifiant dans le sens où celui-ci va à l'encontre de plusieurs récits officiels sur la bataille de Dien Bien Phu. On y découvre le combat vu d'en face et il en ressort une certaine exorcisation des troupes vietminh. Ces soldats n'étaient pas dénués de sentiment, ils croyaient fermement à leur lutte et étaient animés d'une réelle envie de vivre. Ils sont bien loin des hordes communistes fanatiques, lâches et fourbes que la presse française, au lendemain de la bataille de Dien Bien Phu, voulait bien présenter (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005). Concernant la préparation à la bataille, les anciens soldats ne sont pas avares de détails, à la page 35 (*Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dô*, 2010) on peut lire :

**Fin 1953, l'arrière concentrait ses forces humaines et matérielles. Presque toutes les réserves de huit années de résistance (depuis 1946) furent mises au service de la campagne au nord-ouest du pays. 27 000 tonnes de matériel et de denrées (riz, sel, sucre, viande, aliments séchés, équipements militaires ...) furent transférées vers l'avant.**

Si l'on se fie aux chiffres cités, le Viêt-Minh a acheminé en quelques mois 27 000 tonnes de matériel et de denrées, un chiffre impressionnant mais tout de même à relativiser. Le général Vo Nguyen Giap lui-même estime que les forces vietminh en présence à Dien Bien Phu s'élèvent à 40 000 hommes en première ligne et 15 000 en renforts (Vo Nguyen Giap, 2004). On peut ainsi comprendre que ces 55 000 soldats avaient besoin d'équipement, de nourriture. Sans compter toute la chaîne de logistique qu'il fallait également équiper et nourrir car entre le mois de décembre et le mois de mai le lien entre le front et l'arrière n'a pour ainsi dire jamais été coupé. Bien entendu, le transport de matériel, souvent lourd, n'est pas sans risque. Tran Do (*Récits sur Dien Bien Phu*, 1962, p. 30) évoque les péripéties pendant le transport d'un canon de 105 mm :

**Une fois, les amarres rompirent. Le canon dévala la pente avant qu'on eût le temps de poser les cales. To Vinh Dien, dans un geste sublime, se jeta sous les roues. Son corps bloqua la pièce. Il était mort pour tous.**

Sans aller jusqu'à encenser l'esprit de sacrifice des bô dôï, force est de constater que leur détermination à protéger « leurs précieux canons » démontre un certain courage souvent bien trop assimilé à de la folie ou encore à cette « fanatisation » dont les soldats français parleront à la suite de la bataille (Edmond Cheval, 2004). Ces soldats se battent depuis près de huit années. Harassés par une guerre de guérilla, des bivouacs dans la jungle, des randonnées de nuit, de l'absence de soins, de matériel de mauvaise qualité et bien souvent défectueux, il faut reconnaître que même après tout cela, ces bô dôï sont prêts à tous les sacrifices dans l'unique but de protéger un « simple » canon. Cette bataille qui se dessinait, l'armée populaire du Vietnam l'a vécue du début à la fin. De l'opération Castor à la reddition du camp retranché. Jamais une campagne n'avait duré si longtemps. Ils ne le savaient pas encore, mais ce qu'ils vivaient alors était le paroxysme de la guerre. Dans *Dien Bien Phu vu d'en face*, à la page 51 (2010), ce ressenti frappe :

**Dans la mémoire des soldats de l'Armée populaire du Viêt Nam, la bataille dura 170 jours et nuits, dans la lointaine région du Nord-ouest. Leur campagne à eux débuta le 20 novembre 1953, quand les Français parachutèrent leurs hommes sur Dien Bien Phu, et elle se termina le 7 mai 1954, lorsque le commandement du camp retranché fut capturé.**

A propos de l'ouvrage *Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dôï* (2010), plusieurs témoignages surprenants d'anciens soldats vietminh y sont répertoriés comme celui de Nguyen Xuan Mai, né en 1935 et agent de liaison dans la division 316 : « *Les bo doi plutôt robustes doivent porter chacun de 30 à 40 kg. Je suis petit, mon poids ne dépasse pas les 45 kg, je prends quand même de 20 à 25 kg.* » Ou encore celui de Do Sam, né en 1931 artilleur dans le régiment 45, division 351 : « *En 1952, je suis allé en Chine pour apprendre les techniques de l'artillerie. J'ai été affecté ensuite à la première unité d'artillerie lourde de l'Armée populaire du Viêt Nam. Début 1953, nous avons la mission d'acheminer des canons depuis la Chine vers notre pays.* » Ce témoignage est intéressant dans le sens où l'on a la confirmation du rôle joué par la Chine. En plus d'envoyer des généraux chinois auprès du général Giap, la Chine a encadré l'entraînement de bataillons vietminh sur son territoire. Cette formation en tout cas semble la plus complète possible. La preuve est le témoignage



de Dang Quan Thuy né en 1928 qui est cadre du Département des opérations de l'état-major, il déclare : « [...] *il faut plusieurs attaques complémentaires pour détruire la défense en chaîne de l'ennemi. Autrement dit, il faudra appliquer simultanément trois procédés d'attaque : écorcher de l'extérieur à l'intérieur, percer en profondeur et contre-attaquer à plusieurs reprises tout en maîtrisant l'artillerie ennemie. Quand une offensive contre un point d'appui ennemi sera lancée, il faudra empêcher les renforts des positions avoisinantes* ». Le fait que Dang Quan Thuy décrive en profondeur et avec exactitude la stratégie vietminh témoigne également que l'armée populaire du Vietnam s'est professionnalisée. Les leçons d'autocritique à la suite des batailles, gagnées ou perdues, ont certainement joué un rôle prépondérant dans cette professionnalisation.

La préparation au combat continue avec évidemment des aléas de tout genre. Une anecdote intéressante est révélée par Hoang Ming Phuong, interprète en chinois du général Giap. Elle concerne le retrait Viêt-Minh ordonné le 26 janvier 1954 par le général qui considère qu'à cette date son armée n'est pas prête : « [...] *Lorsque l'ordre de retirer les forces et de reporter l'attaque parvient aux divisions présentes dans la vallée, de nombreux combattants n'en saisissent pas la signification. Certains protestent : « Pourquoi décamper ? Méfions-nous de l'intox des Viêt gian [ndla : traîtres vietnamiens] ! Qui est ce quidam qui a ordonné le repli ?* » Ils ne savent pas que celui-là est leur commandant général. » Cette décision de repousser l'attaque du 25 janvier, puis du 26 pour enfin la déclencher un mois et demi plus tard n'a pas fait l'unanimité parmi les bô dôï dans un premier temps. Néanmoins, avec le temps et le recul ils admettent aujourd'hui la clairvoyance de leur état-major à l'image de Luu Trong Lan (né en 1930, il est cadre d'état-major de l'artillerie antiaérienne dans la division 351) : « *Plus je repense à cette époque, plus je trouve que la décision de changer de tactique était clairvoyante. Si nous avions maintenu l'attaque ce 26 janvier, nous aurions essuyé une défaite totale* ». Dans le même registre, le témoignage de Pham Sinh, né en 1928, commissaire politique du régiment 98, division 316 : « *Toute ma vie, je n'oublierai jamais la signification et la valeur de ce changement tactique. Il joua un rôle crucial dans l'évolution du front de Dien Bien Phu et dans la guerre d'Indochine. Grâce à cette volte-face, nous avons gagné la bataille, nous avons pu plus tard repartir combattre les Américains, les Khmers rouges, les expansionnistes chinois et finalement retrouver notre famille pour nos derniers jours* ». Cette décision, tous en parlent aujourd'hui avec presque un effroi. Que se serait-il passé si l'attaque avait bien eu lieu le 25 ou le 26 janvier ? Sans partir dans des suppositions inexactes il faut s'en remettre aux paroles du général Giap, dans *Dien Bien Phu* (1994, p. 31) il s'explique à ce propos :

***Pour respecter scrupuleusement le principe d'une attaque suivie d'une victoire certaine, il faut modifier notre devise : attaque éclair, victoire rapide en attaque sûre, avance sûre. Aussi devons-nous retarder l'offensive. Nos troupes sur tous les fronts doivent regagner leurs zones de regroupement et retirer leurs pièces d'artillerie. Le travail politique se doit d'observer rigoureusement l'ordre de repli, à l'égard de l'ordre de combat. Le service logistique fera des préparatifs suivant les directives nouvelles.***

L'artillerie n'était pas en place, la logistique exerçait à flux tendus, les Français préparés à une attaque à cette date. Telles ont été les principales raisons évoquées par le général Giap pour expliquer ce retrait soudain. Pour autant, il n'abandonne pas la décision d'attaquer, mais il le fait ailleurs, et pas n'importe où puisqu'il décide de lancer la division 308 à pleine vitesse sur Luang Prabang (Vo Nguyen Giap, 1994, page 34) :

***Le 26 janvier 1954, quelques heures après la décision de changer de tactique, le commandement général du front ordonna à la division 308 de se mettre en***

***marche hâtivement en direction de Luang Prabang, ancienne capitale du royaume du Laos. Il s'agissait d'une diversion viêt-minh, visant à désorienter l'ennemi et à faciliter le retrait des forces de Dien Bien Phu.***

Cette opération n'est pas sans rappeler le retrait français de Na San qui avait été permis par une diversion plus au nord. Il est légitime de penser que le Viêt-Minh a tiré profit de cet enseignement et a décidé de l'appliquer à Dien Bien Phu : « *L'offensive contre le Haut Laos se produisait simultanément avec la libération de Kontum, suite aux attaques libérant la province de Tha Khet et le plateau de Bolovens ; et la concentration par Navarre des troupes françaises à Dien Bien Phu, avait fini par perturber les forces mobiles ennemies* ». Les connaissances du général Giap concernant le camp retranché sont loin d'être anodines. Il a déjà eu à traiter au cours de la guerre d'Indochine avec ce type de fortification, et grand amateur d'Histoire (il n'est pas militaire de carrière) il n'ignore pas que ce genre de défense a été utilisé durant la seconde guerre mondiale :

***Cette formule du camp retranché n'est pas une initiative propre aux agresseurs colonialistes français. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les fascistes allemands l'ont utilisée, installant des « hérissons », avec l'espoir d'arrêter les offensives de l'Armée Rouge qui déferlaient vers Berlin. Les officiers français et américains ont cherché à utiliser l'expérience des nazis sur le théâtre d'opérations en Indochine, pensant entraver les progrès de notre armée.***

Ainsi, le général Giap apparaît très informé de la situation et il fait preuve d'une grande prudence, en témoigne sa décision unilatérale de repousser l'attaque du 25 janvier. Cette prudence et cet acharnement à rechercher la victoire sont sans doute des qualités de ces bô dô. A l'image de l'aventure du soldat Thiem en territoire ennemi. Etape obligatoire de la préparation à la bataille, la reconnaissance du territoire ennemi prend à Dien Bien Phu une importance capitale. Le Viêt-Minh dépêche des soldats pour tenter de reconnaître chaque *blockhaus*, chaque tranchée et chaque barbelé de la garnison française. Lors d'une mission d'infiltration pour reconnaître l'aéroport de Dien Bien Phu, le soldat Thiem est mal en point, toute sa section a été décimée et il se retrouve seul face à une patrouille française. Tran Do raconte (1962, p. 42) :

***L'étau se refermait sur Thiem. Un soldat l'attaqua au poignard. Il l'esquiva et l'abattit d'une rafale de mitrailleuse, lança encore deux grenades sur les servants d'un fusil mitrailleur qu'il réduisit au silence, puis s'élança dans cette direction et réussit à sortir de la tenaille. L'aube le surprit alors qu'il venait de franchir les barbelés dans l'autre sens. Il était impossible de rentrer à la base sans se faire prendre. [...] Il attendit toute la journée, sans boire ni manger. La nuit venue, il pensa d'abord à remplir sa mission, il passa les barbelés encore une fois et rampa jusqu'à l'aérodrome. Ce n'est qu'après avoir recueilli tous les renseignements nécessaires qu'il rejoignit nos lignes. Son unité ne l'attendait plus et envisageait déjà d'aller chercher son corps.***

L'écho international.

Dien Bien Phu a été la plus grande bataille de l'armée française post seconde guerre mondiale (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2004). Elle n'a pas seulement marqué la guerre d'Indochine, elle a également « subtilisé » la mémoire du conflit au profit de son seul évènement. En effet, Dien Bien Phu est bien souvent considéré comme l'unique référence des huit années de guerre opposant les forces de l'Union Française aux troupes vietminh (en témoigne les manuels d'histoire géographie distribués dans les lycées français). Alors

que le conflit a connu de nombreux rebondissements, de nombreuses batailles, la mémoire semble avoir retenue uniquement la bataille de Dien Bien Phu. Le caractère international de cette bataille a grandement favorisé cette interprétation de l'histoire. Aux Etats-Unis, en Angleterre et en Union Soviétique, les journaux, les radios et les premières télévisions ont au moins une fois fait leur actualité sur la bataille. Cette dimension internationale s'est jouée à plusieurs niveaux et elle est avant tout représentative des relations franco-américaines de l'époque.

Alors que les Etats-Unis sortent du conflit coréen, ils financent toujours, et de plus en plus, l'effort de guerre français en Indochine. Le tournant de 1949 fut déterminant dans le cadre de l'aide américaine. Avec la Chine comme allié, le Viêt-Minh est désormais en mesure de se procurer un équipement moderne et une formation adéquate. En même temps que l'armée vietminh, la nature du conflit a également changé. Les Américains n'ont aucune envie de voir se réaliser cette théorie des dominos (dont le président Eisenhower est le tributaire comme écrit plus bas) et le risque de voir le Vietnam « sombrer » dans l'idéologie communiste est pour eux trop grand. Déjà le Viêt-Minh souhaite attaquer le pouvoir en place au Laos – pro-français – en aidant les partisans du Pathet Lao, ce qui inquiète fortement les états-majors, américain comme français. Les Etats-Unis suivent donc très attentivement le conflit en cours en Indochine. Aux crédits envoyés à la France s'ajoutent du matériel : des tanks mais également des avions (les fameux Dakota entre autres). Cette implication des Etats-Unis ne passe pas inaperçue. La population américaine est tout à fait au courant des investissements américains en Indochine, ce qui peut expliquer la « passion » avec laquelle ils suivront le déroulement de la bataille (et la même passion avec laquelle ils accueilleront Geneviève de Galard). De plus, la France peut compter sur des soutiens de premier ordre, à commencer par John Foster Dulles, le secrétaire d'Etat américain. Le 24 mars 1954, l'*Aurore* reprend – en gros titres – une déclaration de Dulles : « *Les héroïques défenseurs de Dien Bien Phu écrivent un magnifique chapitre de l'histoire militaire française* ». De manière plus générale, on retrouve le même genre de titres dans la presse française (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005).

Les Etats-Unis ont-ils seulement le choix d'aider les Français ? Ils se voient presque dans l'obligation de les soutenir au vu des crédits apportés mais également en raison du fait que des experts américains envoyés sur le site de Dien Bien Phu avant le déclenchement de la bataille ont assuré que la forteresse était imprenable. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) écrivent ainsi :

***Les officiels américains, militaires et civils, avaient fait preuve d'un optimisme égal à celui des Français avant les premiers combats importants de Dien Bien Phu. Aussi la surprise et le désappointement sont-ils aussi forts à Washington qu'à Paris lorsque, à la mi-mars, les premiers points d'appui français sont enlevés.***

Ce qui inquiète encore plus les Etats-Unis c'est le rôle important que semble jouer la République Populaire de Chine. Ils craignent que s'ils interviennent d'avantage dans le conflit indochinois, la Chine – avec comme alliée l'Union Soviétique – décide de directement s'impliquer en envoyant des troupes (notamment aériennes) au Tonkin<sup>16</sup>. L'internationalisation du conflit est la plus grande peur de Washington. Le 11 mars 1954, *L'humanité* reprend les paroles du sénateur Stennis :

---

<sup>16</sup> Selon Roger Bruge, cette implication aurait réellement pu se produire. Le fait que la Chine soit allée prêter main forte à son voisin nord-coréen durant la guerre de Corée est la preuve qu'elle aurait très bien pu envoyer des troupes en Indochine.

***Pas à pas, avait dit en mars le sénateur américain Stennis, nous approchons du moment où nous participerons directement aux combats [en Indochine] ... Les premières balles de la troisième guerre mondiale pourraient être tirées là-bas.***

En France, l'aide chinoise au Viêt-Minh est loin de faire l'unanimité et pas seulement dans les milieux communistes. Charles Favrel, correspondant du journal *Le Monde* en Indochine écrit le 22 avril 1954 :

***Que les cadres Viet Minh soient formés en Chine, d'accord. Que le ravitaillement vienne de Chine, c'est certain. Qu'un matériel russe ou tchécoslovaque ait été acheminé, c'est prouvé. Mais ni les interrogatoires de prisonniers ni les indications fournies par nos agents n'ont fait état de la présence d'un seul Chinois dans les armées Viet Minh.***

Les Etats-Unis, à la veille de Dien Bien Phu, sont quant à eux divisés entre s'impliquer encore plus et faire confiance aux Français pour gérer seuls la situation<sup>17</sup>. Aux premiers rangs des favorables à l'intervention américaine : John Foster Dulles que l'on a déjà cité mais également le vice-président Richard Nixon. Cette position est presque surprenante puisque Eisenhower est beaucoup plus réticent à une intervention comme le rapporte Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) :

***Si le vice-président Richard Nixon apparaissait comme le chef de file des bellicistes, le Président Eisenhower, lui, était plus réservé. Elu, un an auparavant, pour faire la paix en Corée (ce qu'il avait réussi), il se voyait mal entreprendre une nouvelle croisade asiatique.***

Le président Eisenhower s'exprime plusieurs fois sur l'engagement français en Indochine. C'est lors d'une conférence de presse qu'il va « symboliser l'idée-force de la stratégie américaine dans les années à venir [...] » évoquée précédemment (Philippe Franchini, 2011) :

***Vous avez dressé un alignement de dominos ; vous renverserez le premier. Que va-t-il arriver au dernier ? La certitude que lui aussi basculera très vite...***

L'expression est restée dans l'histoire tout comme ce qui allait suivre. Les Etats-Unis et surtout l'amiral Radford (chef de l'état-major interarmes) ont proposé une aide américaine directe aux Français en envoyant des B-29 depuis les Philippines. Cette idée est fortement soutenue par Dulles qui voit d'un très mauvais œil une expansion communiste dans le Sud-est asiatique. Cependant, les généraux français doutent dans un premier temps de la viabilité d'une telle opération (appelée Opération Vautour). Ils estiment en effet que l'envoi de B-29 justifierait une intervention aérienne chinoise à laquelle les Français ne pourraient pas s'opposer. Néanmoins, le général Navarre ne peut se soustraire à cette idée. En effet, une intervention aérienne américaine soulagerait fortement ses propres appareils en plus de réduire la logistique vietminh. Cependant, l'opération Vautour n'eut jamais lieu. Pourtant, sur le plan technique, tous les éléments étaient réunis. Le 8 avril, l'amiral Hopwood (chef d'état-major de la flotte du Pacifique) entre en contact avec l'état-major français. Le 10

---

<sup>17</sup> S'il s'était avéré que la Chine était impliquée activement dans le conflit indochinois, cela aurait pu justifier d'une certaine manière l'implication américaine car il aurait été évident, dès lors, que la guerre d'Indochine n'était plus seulement une guerre de décolonisation mais bel et bien un conflit de la guerre froide – ce qui est un motif suffisant pour les Etats-Unis. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) écrivent ainsi : « Le 5 avril, John Foster Dulles, le secrétaire d'Etat américain, prononce un discours devant la Commission des Affaires étrangères de la Chambre. Il y évoque longuement l'Indochine et insiste particulièrement sur la participation chinoise aux combats de Dien Bien Phu qui, indique-t-il, « ressemble terriblement » à une participation directe. A l'appui de ses dires, il cite plusieurs faits, dont la présence, au Q.G. de Giap, d'officiers chinois. Il cite même le nom d'un général, Ly Chen Hou. »

avril, les porte-avions *Boxer* et *Essex* sont envoyés dans le golfe du Tonkin. Le 20 avril, le général Caldera précise les modalités de l'opération : une centaine de B-29 en provenance des Philippines et d'Okinawa, ils seraient protégés par plus de quatre cents chasseurs dans le but de dissuader les Chinois<sup>18</sup>. Alors que l'opération se met en place, le Congrès américain s'oppose fermement à l'intervention. Républicains comme démocrates jugent que la décision d'une telle aventure ne revient pas uniquement au président. Le risque de voir s'internationaliser le conflit est bien trop grand. Trois conditions préalables sont évoquées par le Congrès (Philippe Franchini, 2011, p. 238) :

***[...] l'assurance donnée par la France d'un réel abandon de ses liens coloniaux avec les États associés afin que l'assistance américaine ne puisse être considérée comme un soutien au colonialisme français, l'engagement aussi qu'elle ne retirera pas ses troupes d'Indochine si les États-Unis venaient à y jeter leurs forces. Mais il faudrait surtout que l'action américaine soit opérée au nom d'une coalition des pays libres du Pacifique.***

Bien évidemment, former une coalition de la sorte prendrait plusieurs mois, si ce n'est plus. Il est donc hors de question de s'attendre à une intervention militaire américaine dans les prochains jours et ce alors que la garnison de Dien Bien Phu, le 20 avril, est au bord de l'agonie. De plus, les Américains attendent également un soutien anglais jugé inconditionnel, or ils sont visiblement peu enclins à répondre par l'affirmative. Selon Eden, secrétaire au Foreign Office, les preuves d'une intervention chinoise en faveur du Viêt-Minh, même si elles étaient avérées (à ce moment là, les généraux américains doutent encore de l'aide chinoise), ne justifient pas une intervention des Alliés. De plus, des généraux américains (Philippe Franchini évoque le général Ridgway) ont émis l'hypothèse qu'un bombardement aérien, même massif, serait totalement inefficace et que seul un engagement terrestre pourrait entraver la marche à la victoire vietminh. Pourtant, la commission d'enquête présidée par le général Catroux, qui se réunit un an après Dien Bien Phu pour tenter d'expliquer les raisons de la défaite française, sera catégorique sur l'opération Vautour :

***Le sort de la bataille était stratégiquement scellé car seule, en définitive, l'intervention d'une aviation très puissante, martelant jour après jour les positions ennemies, eût pu sauver cette base aventureuse. Mais cette aviation, le commandant en chef ne l'avait pas.***

Cependant, tout comme le général Ridgway, beaucoup d'officiers de l'armée française, à commencer par le général Dechaux, ont douté de la viabilité d'un tel projet. D'une part parce que les B-29 fonctionnent par radio guidage et que les Français ne disposent pas de la technologie nécessaire pour ce système. D'autre part parce qu'entre Manille et Dien Bien Phu, il faut sept heures aux B-29 pour faire le trajet. Or en sept heures, les conditions météorologiques peuvent changer du tout au tout, le front peut également lui aussi fortement être modifié. Autant de raisons qui rendent une intervention américaine difficile et à l'efficacité limitée. Finalement, l'opération Vautour est abandonnée. Les Américains décideront tout de même de fournir des bombes *Hail* aux Français<sup>19</sup>.

<sup>18</sup> Concernant l'arrivée du général Caldera en Indochine, les dates varient souvent d'un ouvrage à l'autre, ce qui n'est pas pour simplifier la lecture des événements. Philippe Franchini parle du 20 avril 1954, Roger Bruge évoque quant à lui le 22 avril.

<sup>19</sup> Ces bombes ne contenaient pas d'explosifs mais quelques 11 000 fléchettes. Elles arrivaient au sol à la vitesse du son voire la dépassait. Les Américains avaient été tentés de l'utiliser en Corée, mais aux dires du général Dechaux ils avaient du renoncer devant la crainte de voir des accusations d'utilisation d'armes de destruction massive. Si les Français utilisaient les bombes *Hail* en Indochine, eux seuls seraient mis en cause.

Ainsi le bombardement américain n'a jamais eu lieu à Dien Bien Phu. Contrairement à une idée reçue (évoquée notamment lors des entretiens), ce bombardement n'a jamais été garanti. Ni avant la bataille, ni pendant. Et c'est encore les politiques qui seront tenus pour responsables de cet « échec ». Reste une idée sur laquelle les versions des auteurs s'affrontent encore aujourd'hui : le bombardement nucléaire de Dien Bien Phu. Si pour Philippe Franchini le bombardement a bel et bien été évoqué, pour Roger Bruge, jamais il n'en a été question. Du moins, selon le général Dechaux. En effet, lorsque la commission d'enquête Catroux lui demande s'il a été question d'un bombardement nucléaire, le général Dechaux répond qu'il n'en a jamais entendu parler. Même s'il juge la proposition « irréaliste », Philippe Franchini ne nie pas que l'idée a bel et bien été évoquée. Il écrit dans *Les guerres d'Indochine, de 1949 à la chute de Saigon* (2011, p. 239) :

***C'est alors que Georges Bidault presse le secrétaire d'Etat américain de prendre une décision, le camp retranché étant sur le point de subir un assaut décisif. « Et si l'on vous donnait deux bombes atomiques ? » suggère alors Dulles.***

L'idée du bombardement nucléaire de Dien Bien Phu n'a pas échappé à la presse française. Cela a l'avantage de révéler le climat anti américain qui règne dans les différentes sphères politiques françaises<sup>20</sup>. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) écrivent à ce propos :

***Fait significatif, on trouve des adversaires de l'intervention américaine en Indochine dans la quasi-totalité des périodiques, dans toutes les familles politiques. D'autant que des détails sur l'opération sont peu à peu rendus publics. Le Monde du 12 mai, par exemple, citant les très bien informés frères Alsop, signale que des bombardements atomiques avaient bien été évoqués, voire envisagés, en particulier par l'amiral Radford, durant la bataille.***

De plus, avec cette idée omniprésente d'intervention américaine, les milieux communistes français s'en donnent à cœur joie. Ils opposent fortement les « impérialistes » américains et leurs alliés au fameux « camp de la paix » communiste. Utilisant tous les arguments en vogue à l'époque pour disqualifier les Américains aux yeux de l'opinion française.

***Le 24 mars 1954, alors que le général Ely est en mission à Washington, L'Humanité titre : « Eisenhower, Dulles, Radford examinent avec le général Ely comment continuer à tout prix la guerre d'Indochine ». Le 7 avril, Pierre Courtade interroge : « La guerre atomique pour Buu Loc ? » (nom du premier ministre du régime de Bao Dai). [...] Si le peuple de France laisse faire, le peu d'indépendance nationale de notre pays va totalement disparaître, et le conflit extrême-oriental risque de prendre des proportions catastrophiques, affirme l'hebdomadaire du PCF.***

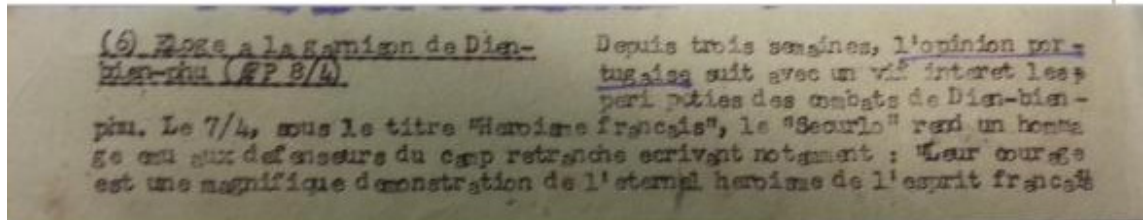
Dans le reste du monde, Dien Bien Phu a été également très suivi. D'une part en occident (comme en témoigne les déclarations d'hommage de Winston Churchill aux combattants français de Dien Bien Phu<sup>21</sup>) mais également plus à l'est, jusqu'à Moscou. C'est ce que révèlent Alain Ruscio et Serge Tignères (*Dien Bien Phu, mythes et réalités*, 2005) :

<sup>20</sup> Cet « anti américanisme » s'explique sans doute pour plusieurs raisons dont la gestion des affaires européennes par les Américains, gestion quelque peu litigieuse. De plus, de nombreux Français voient d'un mauvais œil l'ultra financement de la guerre d'Indochine par les Américains craignant encore plus une ingérence des Etats-Unis dans cette guerre.

<sup>21</sup> Winston Churchill s'est plusieurs fois illustré dans des déclarations « fracassantes » concernant la guerre d'Indochine, en prenant bien souvent le parti pris des Français.

**[...] Dien Bien Phu est, observation reprise plus tard par les anciens combattants eux-mêmes, un « fait d'armes ». « L'héroïsme des Français », affirme Michel Descamps, début avril, « a frappé d'admiration nos amis comme nos ennemis. La radio de Moscou elle-même a cessé d'insulter les combattants d'Indochine ».**

L'étude du « Fond Boudarel » de l'Ecole Normale Supérieure de Lyon révèle également que les Portugais suivent l'actualité à Dien Bien Phu :



Les Etats-Unis, par une allocution du président Eisenhower participent également aux remerciements :

***Exprimant la pensée de millions de mes compatriotes, je rends hommage à la bravoure et à l'endurance du commandant et des troupes qui défendent Dien Bien Phu. Nous éprouvons la plus profonde admiration pour le combat important et résolu que livrent à cet endroit des troupes françaises, vietnamiennes et appartenant à d'autres parties de l'Union Française [...] Fidèles à leurs grandes traditions, ces soldats défendent la cause de la liberté humaine et révèlent dans leur forme la plus véritable les vertus dont la survie du monde libre dépend.***

L'AFP à Londres rapporte que les journaux de la capitale anglaise font régulièrement leur Une sur Dien Bien Phu. La presse anglaise estime que « *De la bataille en cours dépend le sort de l'Indochine et de tout le Sud Est asiatique* ». Comme un écho, l'Autriche publie également dans sa presse de larges articles concernant la bataille de Dien Bien Phu<sup>22</sup>. Plus que jamais, les presses françaises et internationales participent déjà à la construction d'un mythe de l'histoire militaire française.

## **« Les foudres du dragon ».**

Raconter simplement Dien Bien Phu avec ses mouvements de troupes, ses contre-attaques et ses aléas n'est pas le but. Il convient « simplement » de rappeler les grandes phases de la bataille. Révéler le courage et la détermination des uns mais également la peur et la tristesse des autres. En d'autres termes, il s'agit de comprendre pourquoi ce combat a suscité l'admiration en France comme à l'étranger.

### **Le combat.**

Le 13 mars 1954 aux alentours de 17h00 le Viêt-Minh décide de lancer l'attaque générale sur la garnison de Dien Bien Phu. Pendant 56 jours les assauts seront quasiment incessants. Jour et nuit l'artillerie vietminh pilonne le camp retranché. Les Français ont la bataille qu'ils espéraient. Le Viêt-Minh est venu. L'offensive est divisée en trois phases. La prise des trois

<sup>22</sup> Source : « Fond Boudarel » de l'Ecole Normale Supérieure de Lyon.

collines du Nord : Béatrice, Gabrielle et Anne-Marie. Puis une attaque sur l'est (la bataille des cinq collines). Et enfin l'encercllement du poste de commandement (PC) de la garnison.

Les Français sont sûrs de gagner même si juste avant le début de la bataille, le général Navarre lors d'une correspondance avec Joseph Laniel émet certains doutes. Il est toujours certain de gagner mais exprime le risque de voir des pertes plus lourdes que prévues. Cet optimisme général est également de mise dans le camp retranché, il vole pourtant en éclats dès les premiers jours de la bataille.

Du côté vietnamien, l'expression très en vogue est : « Herbe verte ou poitrine rouge » c'est-à-dire que la bataille peut connaître deux issues, la mort (herbe verte) ou la victoire et les décorations qui l'accompagnent (poitrine rouge).

Les trois collines du Nord sont attaquées le 13 mars. Après un pilonnage intensif de préparation, les bataillons vietminh se lancent à l'assaut des *blockhaus* français. Le premier jour, Béatrice tombe. Gabrielle est submergée le 15 mars. Anne-Marie se retrouve alors encerclée et tombe le 17. En l'espace de trois jours, les bô dôï se sont emparés des trois points considérés comme les plus solides du camp retranché. Les bô dôï racontent (*Dien Bien Phu vu d'en face*, 2010) :

***Béatrice, Gabrielle, Anne-Marie : ces trois centres de résistance défendent le nord du quartier central du camp retranché à Muong Thanh. Les Français les considèrent comme des portails solides et inexpugnables. Béatrice tombe dès le premier jour de la bataille, le 13 mars. Gabrielle est aux mains du Viêt-minh le matin du 15 mars. Anne-Marie est encerclée après la prise de Béatrice et de Gabrielle. Une partie de la garnison fuit, l'autre va se rendre dans la matinée du 17 mars.***

Nous ne reviendrons pas sur le suicide de l'officier Piroth qui déclare, quelques temps avant de passer à l'acte le 15 mars 1954, « *C'est foutu, il faut tout arrêter. Nous allons à un massacre* ». Un point reste cependant à éclaircir en ce début de bataille : la querelle des officiers. Déjà évoquée à propos des relations entre les généraux Cogny et Navarre, cette querelle semble s'être propagée au camp retranché et plus spécialement entre les colonels Langlais et de Castries. En effet, très vite une rumeur circule dans le camp expliquant que le colonel Langlais qui impressionne par son optimisme et sa dureté aurait pris le commandement du camp retranché. Il faut que le général Navarre, depuis Hanoi, fasse taire lui-même les rumeurs pour qu'elles cessent. En réalité, le colonel de Castries a donné au colonel Langlais le commandement de la position centrale mais absolument pas du camp retranché. Cependant, les rivalités entre les deux hommes sont réelles. Lorsque la commission Catroux lui demande si cette prise de commandement est venue de sa propre initiative ou s'il l'a suggéré au colonel de Castries, le colonel Langlais répond :

***En me nommant à la place de Gaucher, le colonel Castries m'a dit : « Tu vas prendre le commandement de l'ensemble ! » C'est une décision du moment qui a été confirmée par la suite. Oui, mon général. Par conséquent, à partir de ce moment-là, il y avait deux commandants de secteur : il y avait vous et Lallande à « Isabelle ». Quel était le rôle du colonel de Castries dans cette articulation ? Il transmettait les télégrammes à Hanoi.***

Bien évidemment, les critiques fusent dans les deux sens. Le colonel de Castries se permettant également des piques : « *Si Langlais avait pris le commandement, la bataille n'aurait pas duré cinquante-six jours* ». Cette querelle paraît dérisoire par rapport aux événements qui ont lieu. En pleine bataille, le moins que l'on puisse dire est que les troupes



françaises n'avaient pas besoin de cela. Du côté vietnamien, la marche implacable continue. Le Viêt-Minh a réussi à prendre trois collines jugées imprenables mais il sait que désormais les Français vont se méfier, des renforts sont d'ailleurs largués sur Dien Bien Phu. La seconde phase du plan vietminh se met en place. Il faut endiguer les mouvements des troupes françaises et les possibilités de contre-attaque. Les bô dôï racontent :

***Après avoir pris le sous-secteur nord du camp retranché, le commandement vietnamien décide d'encercler les centres de résistance Muong Thanh et Isabelle. Les bô dôï creusent un réseau de grandes tranchées principales entourant ces positions. De multiples branches sont aménagées partout dans la vallée. Elles empiètent sur les points d'appui français et les étouffent progressivement.***

Ce qui gêne également les Vietnamiens c'est l'aéroport français. Le mettre hors circuit rend définitivement les évacuations de blessés impossible. Lors de la seconde phase l'accent est alors mis sur deux objectifs principaux : la prise des collines de l'est et la destruction de l'aéroport. Si le Viêt-Minh n'arrivera jamais à complètement détruire la piste d'atterrissage, il la rendra néanmoins inutilisable. Les troupes du général Giap entrent alors dans le mois d'avril, qu'ils considèrent comme la partie la plus difficile de la campagne. Les engagements sont totaux des deux côtés, ni les Français, ni le Viêt-Minh ne veut reculer. Les soldats de l'armée populaire vietnamienne disent à ce sujet :

***Les objectifs des Vietnamiens lors de la deuxième phase : s'emparer des collines de l'est et des points d'appui à l'ouest de l'aéroport de Muong Thanh, resserrer l'encercllement, et créer les conditions pour l'assaut final. Le sous-secteur central français contient encore quatre centres de résistance englobant plus de trente points d'appui étroitement liés. Pour le Viêt-minh, avril est le mois le plus dur et le plus âpre de la campagne. Les affrontements couvrent tout le champ de bataille et l'espace aérien. Les violents combats au corps à corps alternent avec les fusillades à travers les tranchées. Les lourdes pertes en vies humaines affectent le moral des combattants viêt-minh.***

Ce témoignage est intéressant en cela qu'il évoque le moral des troupes vietminh. Il semble en effet que les pertes se chiffrent déjà en plusieurs milliers de tués et de blessés côté vietminh et malgré tout l'acharnement dont ils font preuve, les bô dôï n'arrivent que difficilement et au prix de terribles pertes à faire tomber les points d'appui français. Cette détermination et ce courage dont font preuve les soldats français se propagent hors de la cuvette. En France, les journaux rapportent la bravoure des soldats de la République. L'image même de ce courage est sans aucun doute la bataille pour Eliane 2. Durant 107 heures, du 30 mars au 4 avril, les troupes vietminh vont tenter d'arracher ce point d'appui aux Français. Les pertes sont considérables des deux côtés. Malgré l'artillerie qui travaille sans cesse, malgré l'absence de relève côté français, l'état-major vietminh ne peut que constater l'échec de ses meilleures divisions. Les bô dôï témoignent (*Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dôï, 2010*) :

***Une bataille infernale va faire rage 107 heures sur la colline Eliane 2. De l'après-midi du 30 mars au matin du 4 avril, deux régiments vietnamiens multiplient les offensives contre ce point d'appui. Il s'agit des régiments 174 de la division 316 et 102 de la division 308. Ils échouent. Ce sont pourtant les unités les plus aguerries du Viêt-minh dans l'attaque des positions fortifiées. Les pertes sont si lourdes que le commandement vietnamien doit suspendre les combats et retirer les troupes engagées pour les reconstituer. Les Français gardent le contrôle des***

**deux tiers de la colline. Une unité du régiment 174 reste sur place pour défendre la partie occupée par l'APV.**

Malgré cet échec, les troupes vietminh progressent à l'ouest, « *Mi avril, la piste principale de l'aéroport de Muong Thanh est coupée et mise hors service* ». Se prépare alors la troisième phase de l'offensive vietminh, s'emparer définitivement des Eliane, et couper le camp retranché en deux en joignant le front de l'ouest à celui de l'est. Le début du mois de mai est marqué par cette offensive générale que le Viêt-Minh espère être la dernière :

**La troisième offensive vise initialement à s'emparer des hauteurs d'Eliane, à occuper certains points d'appui à l'ouest et à l'est du fleuve Nam Youn et à préparer l'offensive générale contre le camp retranché. Le 6 mai, l'explosion de près d'une tonne de dynamite dans la sape sur la colline Eliane 2 donne le signal des attaques dans toute la vallée. Les points français s'effondrent les uns après les autres. Sur la lancée de ses victoires, le commandement vietnamien décide de lancer l'assaut final vers midi, le 7 mai. A 17h30, le camp retranché tombe.**

Les offensives successives vietminh sont toutes caractérisées par une extrême violence. Le taux de victimes (blessés et morts) est élevé des deux côtés. Les Français, bien qu'acculés dans leur *bunker*, entassés les uns sur les autres avec des blessés agonisants et des soldats moribonds, ont toujours l'avantage de la technique. Ils sont mieux équipés et mieux préparés que l'armée adverse. Ils infligent alors de lourdes pertes aux troupes du général Giap. Pha Thanh Tung, né en 1933 est cadre des opérations de l'état-major du régiment 174 (division 316), raconte son expérience sur Eliane 2 (*Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dôï*, 2010) : « *Avant les combats, mon bataillon, composé de trois compagnies, comptait 300 hommes. Au retour, il ne reste que 17 valides* ». Il faut cependant rappeler l'acharnement des ces soldats. Ce même acharnement avec lequel ils ont tiré les pièces d'artilleries sur plusieurs kilomètres à la force des bras est également palpable durant la bataille. A ce propos, Bui Minh Duc, né en 1935, soldat dans la compagnie 229 (division 308) raconte une anecdote qui témoigne de cet acharnement (*Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dôï*, 2010) :

**Je suis sonné pendant quelques secondes, puis je tâte mon corps, je n'ai pas d'autres blessures mais le sang chaud coule sur mes joues. Je sais que mes yeux sont touchés, j'appelle Phuong : « Viens, c'est urgent ! » [...] « J'ai encore mes bras, je vais tirer, tu as encore tes yeux, tu me guides. » [...] Je ne vois rien mais j'imagine que là-bas des corps s'écroulent. [...] C'est mon baptême du feu et c'est aussi mon dernier combat dans ces années de résistance contre les Français.**

Du côté des Français, le moral est au plus bas malgré les échanges officiels et ce qu'on peut lire dans les journaux de l'époque qui fournissent l'image d'un corps expéditionnaire encore certain de sa victoire jusque dans les derniers jours. Edmond Cheval<sup>23</sup> dans son ouvrage *La boue, le sang, la mort* (2003, p. 15), nous fournit un bref aperçu de la bataille :

**On est dans la fournaise, il y a des Viets qui s'infiltrèrent entre les nôtres, on se fait tirer à tout bout de champ. Qui est l'ennemi, qui est l'ami, on ne sait plus. Nous aussi on tire sur tout ce qui bouge. On plonge dans une tranchée à moitié éboulée, des cadavres, des nôtres, des Viets, qu'importe, on commence à avoir l'habitude, il y en a partout.**

---

<sup>23</sup> Edmond Cheval fut volontaire pour être parachuté sur Dien Bien Phu dans les derniers jours de la bataille.

Il poursuit sa « description » et évoque notamment une anecdote assez intéressante, celle d'une contre-attaque française sur Eliane 1. Il fait nuit, l'artillerie des deux camps s'en donne à cœur joie et les hommes du 2<sup>ème</sup> B.E.P. (Brigade Etrangère Parachutiste) ne trouvent autre chose que de chanter *La Marseillaise* pour se donner du courage :

***Ils lancent assaut sur assaut mais nous tenons toujours, on entasse les cadavres pour en faire un parapet, les balles les font tressauter, ils sont tués un nombre incalculable de fois. Ils finissent par se désagréger ; à la nuit, la bagarre continue toujours, et puis d'un coup, voilà des renforts, des paras ! Encore ces gars-là qui ont payé un lourd tribut à cette reprise [ndla : de Eliane 1]. Aussitôt arrivée, l'artillerie viet se déchaîne à nouveau, et on se terre où on peut, ça éclate de partout. C'est à nouveau la fureur. Et tout à coup, ça s'arrête, je lève la tête, je crois rêver, j'entends chanter, ma parole je rêve, mais non ce sont les renforts, la légion, qui monte en chantant, c'est bien d'eux ça [...].***

Une défaite inéluctable.

Dans les derniers jours de la bataille plus d'espoir n'est permis aux combattants français. Ils savent la défaite approchant, ce n'est qu'une question de jours peut-être même d'heures. Pourtant, des parachutistes envoyés en renfort sur la base du volontariat continuent à sauter dans la cuvette. Ces derniers savent très bien que la bataille est perdue, mais ils n'hésitent pas à se jeter corps et âme dans ce brasier. Le mythe est en marche. Dans les prochaines lignes, il sera expliqué les points fondamentaux qui ont constitué les pierres angulaires de la mythification de Dien Bien Phu à travers notamment une revue de presse de l'époque. Les derniers jours du camp retranché ont sans doute étaient les plus importants dans cette construction.

L'optimisme français vole en éclats dès les premiers jours de la bataille. Pour autant, jamais le corps expéditionnaire n'abdiquera. Les ordres du général Cogny, relayés par le général de Castries (promu général au cours de la bataille pour rappel) sont clairs : pas de drapeau blanc. On a longtemps évoqué le courage indéniable de ces hommes face à l'adversaire, leur honneur et leur foi inébranlable dans leurs officiers. Cependant, au fur et à mesure que les langues se délient, que l'histoire révèle ses secrets, il est fait écho d'actes moins « glorieux » dans l'armée française. Des querelles entre officiers, des replis rapides et désordonnés, des contre-attaques manquées en raison de confusions entre l'artillerie, l'aviation et l'infanterie et surtout des désertions. Les déserteurs – « les rats de la Nam Youn » – ont été nombreux. Il y eu 1 100 désertions entre le 20 novembre 1953 et le 7 mai 1954 si l'on en croit les conclusions de la commission Catroux. Ces déserteurs ne sont pas seulement des locaux, mais également des Français métropolitains, las de la guerre. Erwan Bergot dans son ouvrage *Convoi 42* (1987) décrit de façon presque pathétique la vie de ces soldats du rang ayant décidé d'arrêter de se battre. Malgré ce fait indiscutable, combien de Français ont continué le combat alors que tout semblait perdu ? Combien ont décidé, comme le rappelle l'ouvrage *Les rescapés de l'enfer* (Lucien Bornert, 1954), de retourner se battre un bras en moins, une jambe manquante ou un œil arraché ? Rien d'autre que le mot « courage » ne peut exprimer les actions du 6<sup>ème</sup> Bataillon de Parachutistes Coloniaux (BPC) du lieutenant-colonel Bigeard qui se lance à l'assaut de deux collines successives alors que l'officier sait sans doute que le CEF n'a pas les hommes nécessaires pour tenir les collines une fois celles-ci reprises. Pour reprendre Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2004) :

***C'est dire que, pour les anciens combattants aussi, dont la mémoire s'est apaisée, le temps de l'histoire est venu. Il ne s'agit plus de refouler sa mémoire individuelle au bénéfice d'une mémoire collective sacralisée, mais de regarder le passé en face, avec lucidité, en analysant ses engagements personnels au prisme de la connaissance historique. C'est à ce prix, sans doute, que l'on entre, selon l'expression de Paul Mus, dans la « sérénité de l'histoire ».***

Nous ne reviendrons pas sur les détails techniques de la bataille mais plutôt sur le parcours de ses hommes face à la défaite approchante. Ces 56 jours de combat ont eu leur lot de courage comme d'attentisme. Comprendre le mythe de Dien Bien Phu c'est comprendre les événements exceptionnels qui ont ponctué la bataille. Le Viêt-Minh qui a compris que sa défaite de Na San était en partie due à une mauvaise préparation d'artillerie mais également à un trop faible nombre d'hommes<sup>24</sup>, il n'est pas prêt à commettre la même erreur à Dien Bien Phu. Qu'importe les pertes, l'armée populaire doit gagner. Ainsi, à peine après deux jours de combat, les pertes étaient estimées à plus de 500 tués côté français et déjà plus de 2 000 pour le Viêt-Minh (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2004). A la fin de la bataille, les pertes (morts et blessés) vietminh se chiffrent en plusieurs dizaines de milliers de victimes. L'armée française, malgré sa lente agonie a infligé un coup énorme à son adversaire. Cela a certes été une victoire pour le général Giap mais payé au prix du sang. Ce constat, longtemps rapporté par les journalistes français, a favorisé la vision d'une armée vietminh fanatisée qui meurt sans broncher alors que les forces de l'Union Française sortent auréolées de la bataille. Il faut bien l'admettre, à cinq contre un, les Français ont résisté pendant près de deux mois, c'est chose admirable.

En métropole, durant les 56 jours de combat, nombreux sont les journaux qui pensent encore à une possible victoire, jusque dans les derniers jours. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) rapportent que Robert Guillain, correspondant du journal *Le Monde* fustige cette attitude déplorable :

***Le spectre d'une défaite majeure se profile. Robert Guillain, dans Le Monde du 30 mars, tempère l'optimisme de certains de ses confrères. Une sortie en force du camp retranché est exclue, affirme-t-il. Comment des soldats non préparés à une telle épreuve, harcelés par un ennemi à la puissance de feu croissante, pourraient-ils franchir de longues distances dans une jungle inconnue ? Le journaliste demande d'autre part aux lecteurs du quotidien de la rue des Italiens de ne point trop s'illusionner sur la colonne Crève-cœur ; en aucun cas, estime-t-il, celle-ci ne pourra percer les lignes Viet Minh bien supérieures en nombre et en puissance de feu.***

La presse française a eu un grand rôle dans la mythification de Dien Bien Phu. Les Français, peu au fait de la guerre qui se jouait à l'autre bout de l'Empire, se sont passionnés pour le conflit alors qu'il vivait ses dernières heures. Un journal a fait écho à cette passion. Il s'agit de *Paris Match* qui du 20 mars au 15 mai, soit neuf semaines, consacre cinq *Une* à Dien bien Phu. L'hebdomadaire publie 144 photos du camp retranché. La couverture<sup>25</sup> du 1<sup>er</sup> mai est sans doute la plus connue, sa légende également :

***Dans l'enfer de Dien Bien Phu, le dernier carré des défenseurs vit sous terre. Des salles d'hôpital ont été aménagées dans les abris pour les blessés. Ce lieutenant,***

<sup>24</sup> En quelques jours, le Viêt-minh perdra 3 000 hommes à Na San pour moins d'une centaine de combattants de l'Union Française tués.

<sup>25</sup> L'ensemble des couvertures de *Paris Match* pour ladite période se trouve dans les Annexes.

***blessé lui-même, qui émerge d'un boyau encadré de sacs de terre, est l'un des héros du général de Castries, dont le monde libre a suivi, bouleversé, pendant un mois et demi, l'épopée dramatique.***

Il ne faut pas discréditer trop vite ces commentaires. Certes les articles de journaux, du *Figaro* à *Paris Match* en passant par *L'Aurore* sont très romancés. Ils présentent une situation désespérée où les combattants s'obstinent pour arracher la victoire. Bien que cela puisse paraître exagéré, ce n'est pas dénué de fondement. Essentiellement parce que les pertes humaines à Dien Bien Phu sont considérables. A ce propos une parenthèse mérite d'être ouverte. Beaucoup d'ouvrages de références se « battent » concernant les chiffres officiels des pertes. Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2004) font état de cinq versions différentes à propos des pertes vietminh. Selon eux, Currey fait état de 20 000 pertes côté vietminh. Labrousse et Langlais de 22 000 pertes (7 000 tués et 15 000 blessés). Rocolle de 20 à 25 000 pertes (dont 10 000 tués). Fall, Gras, MacDonald, Roy et Simpson donnent quant à eux les chiffres les plus réalistes : 19 900 à 26 000 pertes pour 7 900 à 8 000 tués et 12 à 18 000 blessés. Accoce enfin fait état de 8 000 tués pour 18 000 blessés soit un total de 26 000 pertes. Sans prendre parti pour l'une ou l'autre des versions, le seul constat qui peut être fait est que les pertes vietminh ne descendent jamais en-dessous des 20 000, le nombre de tués évoluant entre 7 000 et 10 000. Le point de vue des journalistes français de l'époque n'est donc pas entièrement infondé. Dire que le corps expéditionnaire français s'est bien battu est une réalité. Concernant les pertes françaises, les chiffres sont moins aléatoires mais tout aussi différentes d'un auteur à l'autre. Entre le 12 mars et le 7 mai 1954, le GONO a disposé de 15 104 hommes (10 813 hommes présents le 12 mars auxquels il faut ajouter 4 291 renforts – source : Bernard Fall). Le service historique des armées table sur 4 000 tués, le général Navarre parle de 1 500 tués. Si on se fie aux chiffres du Viêt-Minh, sur les 15 104 hommes, il y eut 10 300 prisonniers. On aboutit au chiffre de 4 804 pertes. Chiffre auquel il faut retirer les 858 prisonniers français jugés intransportables et 126 évadés. On trouve donc 3 820 tués. Pierre Journoud et Hugue Tertrais (2012) quand à eux, et ce sera la version retenue, aboutisse au résultat de 4 034 tués et disparus en y incluant les déserteurs. En dernier lieu, les chiffres du GONO font état de 2 546 tués et disparus et 1 661 déserteurs. Ce qu'il en faut en dire est que Dien Bien Phu est véritablement la bataille de la guerre d'Indochine qui a vu le plus de tués côté français, si l'on compte les prisonniers qui meurent par la suite dans les camps. Ainsi sans légitimer l'emphase des journaux français à propos du sacrifice de ces hommes, les chiffres parlent d'eux-mêmes. Au niveau des pertes, Dien Bien Phu est la plus grande saignée de la guerre d'Indochine dans le camp vietminh comme dans le camp français.

Pour mettre en exergue l'efficacité redoutable de cette armée française jusque dans les derniers instants de la bataille, le travail le plus objectif est encore de donner la parole aux soldats vietminh. Ils ne mâchent pas leurs mots à propos des pertes essuyées et ce malgré les versions officielles qui font état – selon l'institut d'histoire militaire du Viêt Nam – de 4020 morts, 792 disparus et 9 118 blessés. Nguyen Kim Lung (né en 1934) est chef de groupe des dynamiteurs de la section 8 (division 318). Il nous livre son témoignage de la bataille (*Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dôï*, 2010) :

***Nous ne réussissons à occuper C2 [ndla : Eliane 4] que vers 8 h du matin le 7 mai. La compagnie 35 a été sérieusement décimée, l'effectif presque entièrement anéanti. Ma compagnie 38 a essuyé également de lourdes pertes. La 34 qui progressait derrière nous a subi le même sort. J'ai dû enjamber les corps de compagnons disparus pour progresser.***

Il est intéressant de constater que cette aventure survient le 7 mai, soit le jour de la reddition du camp retranché. Il est donc admis que jusqu'au bout, alors que les tranchées vietminh sont à une cinquantaine de mètres du poste de commandement français, le CEF continue de se battre. Les témoignages côté français font état de combats sauvages, d'une âpreté sans précédent. Edmond Cheval (2004, p. 17) parle justement de ces assauts :

***Après plusieurs heures, les Viets se lancent à l'assaut, les barbelés n'existent plus, ils arrivent aux premiers retranchements, les dépassent. Des corps à corps furieux se déroulent partout, on s'étripe à qui mieux mieux, pas de quartiers, pas le temps de faire des prisonniers.***

Son récit est édifiant mais le vocabulaire employé fait mouche. Le lecteur est à même de ressentir ces moments de tension qui accompagnent la chute prochaine du camp retranché. Il poursuit (page 18, 19 et 26) :

***Ils y mettent le paquet, mais malgré cela, on ne cède pas. Cela leur coûte cher. La résistance est dure, on ne se bat plus pour la victoire, c'est trop tard, mais pour retarder l'échéance de la reddition, cela ne fait plus aucun doute. Nous ne sommes plus qu'une poignée, malgré cela nous ne voulons pas plier. On se battra tant qu'on pourra. Il n'y a plus qu'une alternative : Tenir ou Mourir, je crois que nous sommes devenus fous.***

Voilà basta, c'est fini, les Viets ont gagné. Quelle gifle. J'aurais bien voulu voir la gueule des officiers de l'état major, eux qui ont dit que Dien Bien Phu était imprenable.

Si l'on a beaucoup parlé de l'acharnement des troupes vietminh, ces déclarations d'Edmond Cheval prouvent que les troupes de l'Union Française également ont démontré une capacité de résistance hors norme. Les combats sur les Eliane, les contre-attaques désespérées, les assauts sous *La Marseillaise*, autant d'épisodes qui ont forgé la réputation de Dien Bien Phu. Celle d'une bataille désespérée où chacun des deux partis a jeté dans la mêlée toutes ses forces. Enfin arrive le temps de la reddition. Les dernières paroles du général Cogny au général de Castries resteront sans doute célèbres comme témoins qu'à la toute fin de la bataille il n'y avait plus de querelles qui tiennent, c'est l'ensemble de l'armée française qui allait accueillir l'annonce de cette défaite comme un deuil.

L'heure de la défaite sonne comme un glas salvateur pour l'armée vietminh. Concernant cet épisode, de nombreux témoignages de bô dô viennent éclairer les dernières heures de la bataille. Nguyen Le a 23 ans le jour où Dien Bien Phu tombe. Responsable du journal *Anh Dung* (division 312) il raconte :

***[...] on arrive à constituer deux groupes, mais l'offensive n'a même pas commencé que nous voyons, partout sur le champ de bataille, les drapeaux blancs des soldats français.***

Ou encore ce témoignage de Nguyen Duc Bao, né en 1928, adjoint au commissaire politique du bataillon 564 (division 312).

***Toute la campagne durant, seul cet instant me procure du bonheur : regarder les drapeaux blancs portés par des groupes ennemis qui se rendent. Quelques heures après la reddition française, notre unité reçoit l'ordre d'escorter des prisonniers à l'arrière. Dès la soirée du 7 mai donc, nous accueillons des prisonniers rassemblés à l'extérieur de la cuvette. Nous leur donnons à manger, on se repose la nuit puis dès l'aube nous nous mettons en marche. Nous***

***empruntons le même chemin qu'à l'aller, en sens inverse, avec une différence : nous marchons en plein jour.***

Dans les ultimes heures de la garnison française, un groupe de combattants tente de s'échapper depuis Isabelle vers le Laos. C'est le reste de l'opération Albatros que le général Navarre voulait mettre en place quand il a senti que la bataille lui échappait. Cette tentative se solde par un échec cuisant, le bataillon tentant la percée étant arrêté le 8 mai 1954 vers 01h00 du matin. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) font alors le point sur la situation française en Indochine le 7 mai 1954 :

***[...] le Viet Minh a marqué un point psychologiquement décisif. Il vient de prouver que, même dans une bataille rangée avec les meilleurs combattants français, il était capable de l'emporter. Le tableau de la situation, en ces deux mois qui séparent la fin de la bataille de Dien Bien Phu de la paix de Genève, n'est pas réjouissant pour les couleurs françaises.***

Mais c'est finalement Edmond Cheval (2004, p. 26) qui de sa plume abrupte et dure trouve la formule la plus juste pour caractériser cette fin de bataille :

***Ah ! Nous sommes beaux, nous les combattants professionnels battus par des gamins, c'est maintenant qu'il aurait fallu avoir nos grands stratèges d'Hanoi et le colonel Sauvagnac qui ne voulait pas parachuter les volontaires qui n'étaient pas brevetés officiellement, peut-être s'il avait laissé faire en aurait-il été autrement, car nous y avons cru jusqu'à la fin. Belle leçon de réalisme que leur a donné Giap.***

Dans la douleur, la fin du rêve colonial français.

Pour mesurer la portée d'un événement historique il convient presque de « simplement » constater les répercussions de cet événement dans l'Histoire. Dien Bien Phu, pour reprendre l'expression de Jean Pouget, fut « le 14 juillet de la décolonisation ». Ce n'est pas une bataille, c'est un symbole. Un symbole des luttes anticoloniales, un symbole de la guerre froide, mais également un symbole de la détermination de combattants qui sont morts ni pour le Vietnam, ni pour gagner mais bien pour l'honneur du drapeau français (Ivan Cadeau, 2013). Ce sont ces sacrifices qui ont fait naître le mythe de Dien Bien Phu. Ce mythe n'est pour autant pas dénué de mauvais côtés. Les désertions nombreuses du côté français pendant la bataille, la très mauvaise préparation des défenses, le trouble perpétuel dont semble être atteint le commandement français, l'incapacité des politiques de se saisir pleinement de l'affaire, Dien Bien Phu recèle énormément de points noirs. Cette bataille représente avant tout la fin du rêve colonial français. Lorsque l'on parle de Dien Bien Phu, on ne peut pas omettre le lien qui existe entre le 7 mai 1954 et le 1<sup>er</sup> novembre 1954, date à laquelle le Secrétariat du Front de Libération Nationale diffuse son appel au peuple algérien pour l'indépendance de l'Algérie. Cet appel marque le début des hostilités entre la métropole et le Front de Libération Nationale. Dien Bien Phu sollicite donc des mémoires différentes : celle du peuple de France, du peuple vietnamien et celle de tous ces peuples qui se retrouvent dans le combat du Viêt-Minh pour son indépendance. Comme dans tout travail de mythification, la population civile est également très impliquée. Le désaveu des Français pour la guerre d'Indochine est grand. A la veille de Dien Bien Phu, un sondage démontre que 28% seulement des Français sont capables de citer une colonie française (Alain Ruscio, Serge Tignères, 2005). Ce constat édifiant ne doit pas cacher le rapport aux colonies des Français. Ils sont en effet plus de deux tiers à considérer que les territoires français en outre-mer favorisent le rayonnement de la France. Cependant, le mal est fait. Les Français très peu au fait de cette guerre d'Indochine découvrent au début de l'année 1954 qu'une bataille

déjà considérée comme importante à ce moment va se jouer au Tonkin. Nulle surprise qu'à l'annonce de la défaite, alors qu'on leur avait promis la victoire, les Français se disent en grande majorité en faveur de la paix en Indochine. Mais qu'en pensent les soldats, ces quelques 450 000 hommes de l'Union Française qui se sont battus pendant huit années ? Pourquoi d'ailleurs ? Eux-mêmes semblent ignorer la réponse (Philippe Franchini, 2011). Pour le général Navarre, la plus grande défaite ne vient pas du Viêt-Minh mais bel et bien du cabinet de Joseph Laniel. En décidant d'ouvrir la conférence de Genève avant la fin de la bataille, le président du conseil français a forcé la main au Viêt-Minh et à la Chine. Il était alors évident, d'après le général Navarre, que l'état-major vietminh aurait préféré sacrifier toutes ses troupes pendant la bataille que de se retirer et de laisser la victoire aux mains des Français (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005). En d'autres termes, parler de Dien Bien Phu, parler du mythe de Dien Bien Phu, demande à analyser son caractère politique. Quelle influence particulière a eu Dien Bien Phu dans les rangs de l'Assemblée Nationale ?

Au lendemain de la défaite de Dien Bien Phu on assiste presque à une scène « classique » de la vie politique française du 20<sup>ème</sup> siècle : la recherche de bouc émissaire. De l'affaire Dreyfus aux procès de Riom, la République recherche les coupables parfaits aux crises qu'elle traverse. Les militaires, pour leur part, lavent leur linge sale en famille. À la commission Catroux de déterminer quels sont les coupables, sur le plan militaire, du désastre. En revanche sur le plan politique, les responsabilités de « l'affaire » Dien Bien Phu s'échangent de main en main comme un brûlot. La population se mêle à cette recherche des coupables au premier rang desquels on retrouve Joseph Laniel (président du conseil) et René Pleven (ministre de la Défense). Le général Michel Prugnat révèle une anecdote<sup>26</sup> intéressante à ce propos : au soir du 8 mai 1954 quand l'annonce de la défaite se fait officielle, Laniel et Pleven se rendent sur la place de l'étoile où ils sont bousculés par des manifestants venus protester contre la politique menée en Indochine. Un ami de Michel Prugnat se présente alors devant le ministre de la Défense et lui assène une claque. Constat amer, s'il en est, de la défaite politique que représente Dien Bien Phu.

La famille politique française doit donc trouver ses coupables, et la presse, sans surprise, se délecte. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) écrivent à ce propos :

***Au premier rang des accusés : le Mouvement Républicain Populaire, parti d'inspiration démocrate-chrétienne, installé au Quai d'Orsay et à divers postes de responsabilités, concernant l'Indochine, presque sans discontinuer depuis 1947. Claude Bourdet<sup>27</sup> pose une question cruelle : « Le MRP est-il le parti du crime ? »***

Chacun y va alors de sa graine. A l'image de Jacques Soustelle, alors député du Rhône, qui déclare à l'Assemblée Nationale le 9 juin 1954 : « *Lorsqu'un régime a connu sa guerre du Mexique, il n'est peut-être pas loin de Sedan* ». L'allusion est fortuite. L'aventure mexicaine voulue par Napoléon 3 fut un échec cuisant de l'armée française<sup>28</sup>, la défaite de 1870 qui suivra et la capture de Napoléon 3 à Sedan par les Prussiens marquera la fin du Second Empire. La remarque de Jacques Soustelle prédit donc un effondrement de la quatrième

<sup>26</sup> Pour la retranscription entière des entretiens, se reporter aux Annexes.

<sup>27</sup> ***Un des fondateurs de L'Observateur (1950) qui deviendra Le Nouvel Observateur en 1964.***

<sup>28</sup> La comparaison est encore plus avérée lorsque l'on sait que c'est durant cette expédition que la légion étrangère, alors vieille d'à peine trente ans, connaîtra son fait d'armes le plus célèbre : la bataille de Camerone qui eut lieu le 30 avril 1863 et où 62 fantassins résistèrent pendant 24 heures à 2 000 cavaliers Mexicains. Cette date est désormais l'anniversaire officiel de la Légion. Jacques Soustelle n'est pas sans savoir que cet anniversaire a été fêté par les légionnaires à Dien Bien Phu le 30 avril 1954.



république provoqué par Dien Bien Phu. On ne peut s'empêcher de penser que le Sedan de la quatrième république sera la guerre d'Algérie.

Comme vu précédemment il règne également un fort scepticisme à l'égard des Etats-Unis, presque un sentiment de sous-estimation permanent à l'égard des Américains. Or, la guerre d'Indochine symbolisait la possibilité pour la France de prétendre de nouveau à une place sur le podium des grandes nations du monde post Seconde Guerre Mondiale (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005) :

***La France coloniale, celle qui rayonnait au quatre coins du monde, a signé son arrêt de mort dans la cuvette du pays thaï, un arrêt de mort déjà en germe dans la défaite de 1940 et les affres de la collaboration avec le régime nazi.***

En effet, après l'humiliante défaite de 1940, la collaboration du régime de Pétain avec l'Allemagne nazie, et la reconstruction qui s'annonce difficile dans un climat d'instabilité politique permanente, la France sort bien mal en point du second conflit mondial. L'Indochine offre à la France la possibilité de démontrer ses capacités militaires mais également ses capacités de gestion politique des crises avec notamment la création de l'Union Française – ancêtre de la francophonie – qui a pour but de fédérer les colonies, avec un statut particulier à la clef (similaire au protectorat), autour de la Métropole. Dans les deux cas c'est un échec pour la France. Militairement elle est quasiment battue en Indochine (les forces de l'Union Française ne tiennent plus « que » le delta du Nord, une partie de l'Annam et une grande partie de la Cochinchine mais le Tonkin et le Laos sont perdus, le Cambodge étant gravement menacé à courte échéance). Et politiquement, jamais les Etats associés (Laos, Cambodge et Vietnam) n'adhéreront pleinement au concept d'Union Française. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) résumant ainsi la situation :

***La France, en ce printemps 1954, est au bord du gouffre en Indochine. Elle ne peut plus, seule, espérer vaincre. Si, à Genève, la paix ne l'emporte pas, il faudra faire appel à une intervention directe des Etats-Unis. Et à quel prix politique ? Car ce ne sera plus la France qui sera alors tirée d'affaire, mais l'Occident, du moins à moyen terme. Et, dans ce cas, à quel titre la France pourrait-elle encore prétendre au leadership occidental dans cette région du monde ?***

C'est dans ce contexte que s'ouvre la conférence de Genève le 26 avril 1954. D'abord censée traiter définitivement le cas de la partition de la Corée, l'Indochine s'invite aux débats. Ce n'est que dans la nuit du 20 au 21 juillet 1954 que seront ratifiés les accords de Genève. Ces débats sont à l'image de l'instabilité politique de la Quatrième République. Joseph Laniel envoie tout d'abord Georges Bidault, un colonialiste convaincu, pour traiter avec le Viêt-Minh et surtout la Chine (qui jouera un rôle majeur dans ses accords, c'est sans doute d'ailleurs le pays qui en bénéficia le plus, s'octroyant une place de choix parmi les différents intervenants de la zone Asie du Sud Est). « *Georges Bidault mène, à Genève, un combat qui lui tient doublement à cœur : pour la préservation de l'outre-mer français groupé autour de la mère-patrie et contre le communisme.* » écrivent Alain Ruscio et Serge Tignères (2005). Ils poursuivent : « *Pour lui [ndla : Georges Bidault], le maintien de la grandeur française est indissociable de sa présence en Asie et en Afrique. S'il a accepté la notion d'Union française, il reste un homme qui se veut fidèle à la grande tradition coloniale* ». Au final, c'est Pierre Mendès France qui réglera le conflit, nous y reviendrons.

La conférence de Genève est l'affrontement de deux visions de la France. Celle des années trente au rayonnement international et à l'Empire gigantesque affronte celle qu'elle est devenue, une Nation meurtrie, tiraillée aux quatre coins du Monde par des revendications indépendantistes, et qui doit affronter avec difficulté la marche implacable

des peuples et de l'Histoire. Dien Bien Phu est un point d'orgue de ce passage de témoin, entre la France coloniale et la France moderne. En cela, la bataille et ses combattants en ressortiront grandis. Les uns parce qu'ils ont lutté jusqu'au bout pour leur indépendance, forçant l'admiration des autres qui se sont battus pour une cause perdue en ajoutant un peu plus de panache à leur histoire. Le film de Pierre Schoendœffer<sup>29</sup>, *Diên Biên Phu* (1992), est équivoque concernant ce sacrifice inutile. Dans son film, un soldat, qui s'apprête à sauter sur Dien Bien Phu, échange avec le journaliste américain Howard Simpson, personnage principal du film :

***Je vais te dire, un soldat accepte de se faire tuer pour remplir sa mission. C'est dans son contrat. C'est notre solde. C'est notre honneur. Seulement un soldat a horreur qu'on l'envoie à la mort pour rien, par connerie, par incompetence, par veulerie. Ça nous dégoûte ! Réaction de professionnels, on n'aime pas être gaspillés [...] Regarde, tous ces gars là vont être gaspillés. Du pain pour les canards. Et ils le savent tous. Tous ! Et pourtant ils sont volontaires pour aller se faire gaspiller une dernière fois.***

Ces soldats meurent pour le drapeau français (Ivan Cadeau, 2013), mais ont la sensation d'être incompris, d'avoir combattu pour rien, d'être morts pour une lutte perdue d'avance (on se rappelle les déclarations du général Navarre). Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) :

***On a le droit, si l'on est attaché à une certaine idée de la France, grande par son Empire, noble par son histoire outre-mer, d'assimiler cette attitude à un lâche soulagement. Mais les chiffres et les témoignages sont là. On peut les déplorer, non les ignorer.***

A propos de ces chiffres, les auteurs veulent bien entendu parler des sondages de l'époque qui révèlent que la société française se désintéresse du conflit indochinois et de son Empire en général. Cela rejoint donc la vision de ces soldats que l'on envoie à la mort pour des raisons obscures, souvent liées à des décisions très contestables. Combien d'hommes politiques ont par la suite déclaré que nous aurions dû accepter la demande du général Leclerc de traiter directement avec le Viêt-Minh dès 1945 (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2004) ? Combien ont fustigé la manière dont fut traité Ho Chi Minh lors de son voyage en France en 1946 ? Combien de fois, enfin, les décideurs ont-ils reproduit les mêmes erreurs d'Indochine en Algérie ? Joseph Laniel dans son ouvrage (1957) semblait croire que la France pouvait se sortir du conflit algérien en évitant les écueils de la guerre d'Indochine, il n'en fut rien. Pour paraphraser le cours de M. Bruno Benoît enseignant l'Histoire à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon : « *les Français ont ce don de ne jamais apprendre de leurs échecs et de sans cesse reproduire les mêmes erreurs* ». Déjà, l'idée d'immense gâchis fait son chemin.

Enfin pour beaucoup, Dien Bien Phu n'a pas été une bataille de la guerre froide bien qu'elle en ait certaines caractéristiques. Elle s'inscrit pleinement dans le mouvement de décolonisation post Seconde Guerre Mondiale. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) écrivent :

<sup>29</sup> Pierre Schoendœffer : né en 1928 et mort en 2012, il s'engage après la Seconde Guerre Mondiale dans le service cinématographique de l'armée. Il rejoint l'Indochine et le 19 mars 1954, caméra en tête, il saute sur Dien Bien Phu. Toutes ses pellicules sont effacées à la suite de la bataille et il gardera un souvenir douloureux de son passage dans les camps de prisonniers viêt-minh. A son retour en France, il se détourne de l'armée et se lance pleinement dans le cinéma. Il rédige *La 317<sup>ème</sup> section* en 1964 qui obtient le prix du scénario à Cannes. Il s'éteint le 14 mars 2012, une cérémonie officielle a lieu le 19 mars 2012 dans la cour des Invalides en présence de M. François Fillon et de M. Frédéric Mitterrand.

***Que nous ont appris ces travaux universitaires récents ? D'abord que l'on ne saurait dissocier l'histoire de la bataille de Dien Bien Phu de celle de l'histoire coloniale française même si la dramaturgie de l'événement a focalisé l'attention de l'opinion publique.***

Dien Bien Phu est donc la mise à mal des rêves d'Empire français. Selon le général Vo Nguyen Giap, la France, en choisissant l'affrontement, ne pouvait que perdre. Il est impensable (selon lui) qu'un Etat, aussi puissant soit-il puisse s'opposer à la volonté d'un peuple de se saisir de son indépendance. Combien de fois l'Histoire lui a donné raison ? Indochine, Algérie, Cuba, Argentine, Chili, sont tous des pays qui sont passés par la lutte, clandestine ou légale, pour combattre le régime en place avec une idée-force en tête : donner le pouvoir au peuple. Que cette résolution ait été appliquée une fois le combat mené est une autre histoire. Concernant simplement la lutte des peuples combattant les idées qu'on lui impose, nombreux sont les pays où de telles luttes ont éclaté. Parfois la lutte met à mal le pays tout entier, elle divise, crée des tensions terribles. Souvent le nouveau pouvoir en place tourne lui aussi au despotisme et la situation ne s'améliore guère. Mais force est de constater que :

***Dans les conditions du monde actuel, un peuple si petit soit-il, qui sait s'unir et se dresser suivant une ligne juste pour lutter résolument pour l'indépendance nationale et la paix, a toutes les capacités nécessaires pour vaincre les troupes d'agression des impérialistes et des colonialistes les plus acharnés. La défaite attend nécessairement les impérialistes et les colonialistes dans leurs guerres d'agression, la révolution libératrice des peuples est nécessairement victorieuse.***

Ces paroles du général Giap (1994) trouvent encore leurs échos dans le monde moderne. Plus que jamais Dien Bien Phu apparaît comme le centre tumultueux d'un cyclone. Colonialisme, guerre froide, démocratie, patriotisme, de nombreuses notions volent autour de la « tempête » Dien Bien Phu participant un peu plus à son caractère de bataille mythique. Joseph Laniel (1957, p. 132) écrira en ces termes :

***L'opinion française, un moment séduite par les promesses qui lui avaient été faites, a subi une déception sévère. La fin des hostilités en Indochine devait ouvrir une ère nouvelle : oui, mais ce fut une ère d'échecs, de déconvenues, de crises nationales. Le réveil a été pénible.***

## Dans l'enfer des camps.

A la suite de la bataille de Dien Bien Phu, près de 10 000 soldats du rang, sous-officiers et officiers sont faits prisonniers par le Viêt-Minh. Plus de 7 700 n'en reviendront pas (Paul Boury, 2004). Bien entendu il y eut d'autres prisonniers français durant la guerre d'Indochine, Jean Jacques Beucler, Amédée Thévenet, René Mary, Jean Marie Juteau, Roger Bruge et bien d'autres, ont tous écrit pour raconter leur expérience propre ou celle des milliers de soldats de l'Union Française qui ont connu les camps vietminh durant la guerre d'Indochine. Cependant, les prisonniers de Dien Bien Phu forment un groupe à part et ce pour deux raisons principales. La première est la forte mortalité de ce groupe de prisonniers. Le lieutenant Allaire table sur une mortalité de l'ordre de 70%, la thèse de Robert Bonnafous (1986) parle également du même ordre de chiffres. La seconde pour le nombre qu'ils représentent. Jamais le Viêt-Minh n'aura eu à traiter autant de prisonniers de guerre d'un coup. De cette captivité va naître un sentiment d'abandon total, des soldats désemparés, déshumanisés parfois. La singularité des épreuves vécues par ces prisonniers de guerre explique que l'on y consacre plusieurs pages. Cet épisode est au moins aussi important que la bataille pour expliquer la construction du mythe de Dien Bien Phu. En effet, le faible nombre de prisonniers libérés va favoriser l'émergence d'un groupe à part entière : les survivants de Dien Bien Phu. En témoigne l'accident du général de Castries quelques années après la bataille. Il avait accepté d'être photographié à l'hôpital uniquement parce que le journaliste était un ancien de Dien Bien Phu. Un groupe était né (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005).

### « Les rescapés de l'enfer ».

#### L'écho international.

---

A la suite de la bataille de Dien Bien Phu, le Viêt-Minh regroupe l'ensemble des combattants de l'Union Française. Ils vont être divisés en plusieurs groupes. D'une part les blessés les plus graves seront rapatriés sur Hanoi (un accord entre le général Cogny et le général Giap a été mis en place à la suite de la défaite concernant les blessés). Ensuite, les locaux seront séparés du reste de la troupe. Il s'agit tout de même de 3 013 prisonniers (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2004). Enfin, les officiers n'iront pas dans les mêmes camps que les soldats du rang. A ce propos, le témoignage du lieutenant Logeay est éloquent (Jean Marie Juteau, 1994, p. 34) :

***Après ma capture, je suis ramené à Isabelle. Les VM font le tri « grades-races ». Les officiers ont attachés puis reliés 3 par 3. Je me trouve entre le colonel Lalande et le capitaine Dumousseau. Nous partons vers l'est. Vers 7h, nous arrivons vers un PC. Arrive une autorité et son état-major, nous sommes interrogés succinctement, puis l'autorité parle : « Dans l'armée démocratique et populaire tous les membres sont égaux et les grades inconnus. En conséquence***

***nous nous appelons par nos noms et adoptons le tutoiement ». Il appelle alors le colonel Lalande et le tutoie. Ce dernier ne cille pas. Il réitère, sans succès.***

Ou encore le témoignage du Lieutenant Moreau (Jean Marie Juteau, 1994, p. 39) :

***Le 7 mai en fin d'après-midi, les Viets arrivent nombreux sur la position de batterie où nous venons de saboter les 105, détruit l'armement et les postes radio. Tout le personnel est dirigé en longue file vers le NE du camp. Je marche avec mon adjoint le sous-lieutenant Aubert et quelques officiers. A hauteur des Dominique, une mine « antipersonnelle » saute sous les pieds d'un légionnaire, celui-ci a un pied arraché, Aubert touché par un éclat dans la poitrine s'écroule, je reçois moi-même un petit éclat à la clavicule qui ne m'empêche pas d'avancer. Les Viets nous pressent et nous sommes obligés de laisser les blessés sur place.***

La séparation en plusieurs groupes est une volonté vietminh de démanteler l'administration militaire française. En séparant les officiers du reste des hommes de troupes, le Viêt-Minh espère ainsi empêcher toute idée d'évasion ou de rébellion des soldats (en d'autres termes, les bô dô séparent la « tête » du reste de la troupe). Très vite, les prisonniers sont amenés au camp de Muong Phan<sup>30</sup> où s'organise une véritable gare de triage entre les différents officiers (le Viêt-minh veut également éviter de les regrouper). Jean Marie Juteau détaille (1994, page 75) :

***Le camp de Muong Phan est un camp viêt-minh ayant vocation de camp de passage. Il apparaît que le Commandement viêt-minh regroupe là en particulier les officiers afin de les préparer au départ et de les diriger par groupes successifs sur la RP41.***

On constate donc l'acharnement avec lequel le Viêt-Minh souhaite diviser les officiers français. Les buts sont multiples comme le signale Jean Marie Juteau. De manière générale, on peut penser que le Viêt-Minh se méfie grandement des officiers, qui une fois groupés peuvent représenter une menace à l'autorité. Paranoïa ou réalisme ? Nous constaterons qu'à défaut de se révolter, les officiers vont faire preuve d'humour. Concernant les évasions au moment de la prise de Dien Bien Phu, Jean Marie Juteau (1994) cite deux événements. La percée de sang (nouveau nom de l'opération Albatros) qui a vu quelques hommes réussir à joindre les lignes françaises au Laos et une seule réelle évasion réussie, celle du lieutenant Makowiac Raymond. Pierre Journoud et Hugues Tertrais font état, eux, de 126 évasions réussies tout au long du calvaire de ces prisonniers (2004). Les officiers doivent parfois faire face à des troupes combattant pour le Viêt-Minh mais d'origine non indochinoise. Ces ralliés, parfois de longue date, sont Allemands ou Nord-Africains en grande majorité et ne témoignent pas plus de sympathie à l'égard de leurs anciens collègues que le reste des bô dô. Nous ne reviendrons pas sur l'affaire Boudarel ou encore sur le cas Henri Martin. Ces hommes n'ayant pas de lien avec notre affaire.

Dans l'immédiat après Dien Bien Phu, un épisode va marquer les officiers, l'arrivée du cinéaste soviétique Roman Karmen, chargé de recréer la prise du bunker du général de Castries. A ce titre, de nombreuses scènes irréalistes vont alors se jouer devant les officiers. Certains combattants de l'Union Française vont d'ailleurs y prendre part :

***Le 12 mai, pendant trois jours, une dizaine d'officiers sont renvoyés sur Dien Bien Phu dans un but cinématographique. Ces officiers ayant refusé de tourner***

<sup>30</sup> Concernant le parcours des officiers de Dien Bien Phu, une carte en Annexe détaille précisément les différentes localités par lesquelles ces hommes sont passés (Jean Marie Juteau, 1994).

***des séquences de bataille, les rôles ont été donnés à des Nord-Africains vêtus en « parachutistes » pour la circonstance.***

Durant ce tournage, Roman Karmen a alors l'idée d'utiliser un char français durant une scène. Sauf qu'il n'avait pas prévu que les derniers occupants du char avaient détruit le moteur de la machine. Aussi les officiers français assistent béats aux tentatives des soldats vietminh de déplacer le char. D'abord en utilisant des cordes, ensuite en vidant l'intérieur du char et, en y plaçant des hommes à l'intérieur, à essayer de le déplacer en le soulevant de l'intérieur. Devant l'hilarité de l'assistance française, le Viêt-Minh décide alors d'arrêter ses tentatives. Après plus de cinq heures le char n'avait en effet pas bougé d'un pouce. Un des officiers se lève alors et crie « Remboursez ! », les bô dô se jettent alors sur lui et le ruent de coups de crosse. Les rires s'estompent aussi vite qu'ils étaient arrivés. On comprend alors que l'armée populaire, bien que se présentant comme des « amis » à la fin de la bataille (Erwan Bergot, 1987), ne laisseront rien échapper. Ni un rire, ni une moquerie, ni une tentative d'évasion (celles-ci sont généralement réprimées par la mort pure et simple des évadés une fois repris). De toute façon, l'idée même de s'évader finit par disparaître au fur et à mesure que les jours passent. En effet, une fois séparés en plusieurs groupes, les officiers se mettent en route. C'est un déplacement d'environ 600 kilomètres (Paul Boury, 2004) qui les attend. Les blessés de la bataille vont alors devenir les premiers à souffrir de cette longue marche vers les camps. L'humiliation, qui a déjà commencé avec le retrait des insignes, des galons et de tout l'attirail qui pouvait rappeler une quelconque hiérarchie militaire, continue. Jean-Marie Juteau (1994, p. 42) raconte :

***Cet éventail d'officiers, pris au hasard, traduit bien la liaison entre la « fin des combats et le début de la longue marche ». Dans cette cohorte, les centurions sont décasqués, désarmés, déchaussés, humiliés d'avoir été battus par un pays sous-développé, sans aviation.***

L'entretien du capitaine Jean Lucciani par *Méridien Zéro* nous en révèle plus sur les conditions de la capture de ces officiers.

***A partir de là, vis-à-vis des gens qui étaient prisonniers avec moi qui étaient d'abord certains de ma compagnie [...] d'autres qui avaient été fait prisonniers deux ou trois jours avant sur d'autres points d'appui, la première chose c'est qu'on m'a dit : « A partir d'aujourd'hui vous n'êtes plus le capitaine Lucciani, vous êtes Lucciani, le camarade Lucciani » et il était interdit de m'appeler par mon grade.***

Après ce démantèlement de la hiérarchie militaire française, commence alors la longue marche, celle vers les camps de prisonniers. Combien sont morts en route ? Difficile de le savoir dans le détail. Ce qui est certain c'est que les officiers et les sous-officiers ont connu une mortalité bien inférieure à celle des hommes de rang Français (les supplétifs et les soldats de l'armée vietnamienne ont quant à eux essuyé les plus grosses pertes dans les camps vietminh). Cependant, certains convois de prisonniers vont connaître un véritable enfer. L'ouvrage d'Erwan Bergot (1987) traite d'une colonne de 400 prisonniers français en partance pour le camp n°42 qui connaîtra une mortalité spectaculaire. 83 prisonniers meurent en route et 244 lors des trois semaines passées au camp. Ainsi sur les 400 officiers du début, il n'en reste que 63 à la libération. C'est un fait exceptionnel car pour Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2004), les officiers subissent de manière générale peu de pertes durant la durée de leur détention. L'ancien combattant de Cao Bang, Amédée Thévenet<sup>31</sup>, partage cet avis, pour lui les officiers ont eu moins à souffrir de leur détention

---

<sup>31</sup> Entretien en annexe.

que les hommes de troupe. Pour autant, sur la route entre Dien Bien Phu et leur camp respectif, officiers, sous-officiers et soldats du rang vont connaître les mêmes atrocités. Les abandons de blessés sur le bord de chemin, les journées de marche épuisante à travers des chaînes de montagne, bien souvent pour éviter les évasions, les prisonniers sont attachés entre eux, la nourriture et l'eau manquent, cette marche est vécue comme une étape au moins aussi difficile que la bataille par ceux qui l'ont vécue. Rappelons-le, un peu plus de 4 000 hommes de l'Union Française sont blessés à divers degrés au jour du 7 mai 1954, ce qui signifie que près de la moitié des hommes se dirigeant vers les camps sont dans un état plus ou moins déplorable. Combien ont été amputés quelques jours avant la chute du camp retranché ? Combien ont encore des éclats de balles, d'obus ou de grenades dans le corps ? A ce propos, Amédée Thévenet raconte une anecdote mémorable. Alors qu'il vient d'être libéré, lors d'une visite chez le médecin, celui-ci lui apprend qu'il a une balle logée dans le cou depuis plus de deux ans. Il ne s'en était même pas rendu compte. Concernant ses blessures, un témoignage assez fort, celui d'un légionnaire italien, rapporté dans *Les rescapés de l'enfer* à la page 86 (Lucien Bornert, 1954) :

***Au centre d'accueil de Nhatrang, un légionnaire italien fait prisonnier à Dien Bien Phu, a fait le récit suivant : « J'ai été blessé d'un éclat d'obus dans le dos, mais ce ne faut pas grand'chose. Un infirmier viet me l'a retiré avec une pince à épiler, puis a lavé la plaie avec de l'eau. Les Viets ne possédaient pas de médicaments et peu de pansements. [...] Nous avons marché pendant trente-cinq nuits, nous cachant le jour (car les Viets craignent l'aviation par-dessus tout), par des sentiers, des pistes impossibles, à peine tracées, n'ayant pour toute nourriture qu'une boule de riz et l'eau que nous trouvions au hasard. Bientôt, la plupart d'entre nous durent marcher pieds nus. Moi-même j'avais réussi à raccommo-der mes souliers avec du fil de fer ».***

Durant cette longue marche, certains prisonniers tentent leur chance, en vain. A chaque fois repris, ils sont alors tués (Edmond Cheval, 2003, p. 30) : « *Le lendemain encore un gars de la coloniale qui a profité de la nuit pour s'évader fut repris, même séance de bastonnade et ensuite il fut décapité* ». De même, les conditions deviennent de plus en plus insoutenables au fur et à mesure que les convois progressent. Le Viêt-Minh, bien embêté par les prisonniers qui ne peuvent plus avancer, ne s'encombre pas de ces poids morts (Edmond Cheval, 2003, p. 31) :

***On démarre et sur la piste notre colonne s'étire, bien des gars tombent comme des mouches, des coups de feu retentissent, encore des morts, notre force de caractère nous donne la force de résister mais il n'en n'est pas de même pour certain. Nul doute que s'il faut encore marcher longtemps, beaucoup n'arriveront pas.***

Commence alors un véritable travail de sape. Villages après villages, le Viêt-Minh présente les prisonniers comme de véritables trophées de guerre. Ce genre d'attitude n'est pas sans rappeler le vieil adage *Vae victis* mais on ne peut s'empêcher de se demander si dans la situation inverse, les Français en auraient fait de même. Sans entrer dans ce genre de suppositions, on ne peut que lire Edmond Cheval qui décrit, toujours avec ce style abrupt et direct, les traversées de villages (2003, p. 33) :

***On pénètre dans le village, les habitants sont réunis. Le commissaire politique y va de son discours : - Regarder les impérialistes qui ont essayé de vivre à vos dépens, ils sont inoffensifs, nous les avons vaincus, vous pouvez vous venger et vous récompenserez vos libérateurs comme ils le méritent. Son discours***

***ne semble pas inspirer aucun des villageois, alors voyant que son discours ne déclenche pas l'enthousiasme qu'il en attend, il fit sortir un vieillard des rangs et lui ordonne de frapper un prisonnier. Le vieux ne veut pas, il le fit agenouiller et lui tire une balle dans la tête.***

Il faut noter que ce genre d'anecdote reste rare. Sans douter de la bonne foi d'Edmond Cheval, il faut tout de même nuancer le propos. Par contre, l'attitude des villageois vis-à-vis des Français n'est pas réellement une surprise. Dans le Tonkin, les paysans sont habitués à la présence du Viêt-Minh depuis un certain nombre d'années et force est de constater qu'en pesant le pour et le contre, ils se sont rendus compte que « de deux maux il faut choisir le moindre ». Toutefois, que ce soit dans les livres d'Edmond Cheval, de Jean Marie Juteau, d'Erwan Bergot ou d'Amédée Thévenet, à chaque fois les villageois témoignent d'une certaine affection pour les prisonniers français. Comme celui-ci qui se met à chanter *La Marseillaise* au passage du convoi. Ou un autre encore qui retrouve des photos de lui dans les tranchées de la Première Guerre Mondiale et qui va les montrer aux officiers français. On ressent dans cette attention une certaine compassion ou une compréhension. Quant à Edmond Cheval, il continue son récit, décrivant alors les scènes de violence qui ont parfois lieu dans les villages traversés, notamment à la page 33 (Edmond Cheval, 2003) :

***Le soir les gardes de l'escorte sont choumés à bloc, ils commencent la chasse aux femmes, la récompense des vainqueurs. Les viols se succèdent, jeunes ou vieilles, tout le monde y passe ; celles qui refusent sont prises de force et quand c'est fini elles sont tuées d'une manière atroce. Elles mettent longtemps à mourir, les Viets sont experts pour les tortures.***

Est-ce par pudeur que les autres officiers devenus écrivains taisent ce genre de scènes ou alors simplement parce qu'ils n'y ont pas assisté ? Il faut savoir qu'Edmond Cheval n'était pas un gradé, il était donc avec les hommes de troupe. Ceux qui ont le plus souffert de cette captivité. Sans doute a-t-il vécu des scènes d'une autre démesure que celles vécues par les officiers. Pour ces officiers, la route continue, et à l'approche du Col des Méos elle devient particulièrement ardue. Le Lieutenant Armandi témoigne de ce passage compliqué (Jean Marie Juteau, 1994, p. 108) :

***En montant « le Col des Méos », la route est très pénible, nous montons parfois à 4 pattes au milieu de centaines de personnes réparant la piste éboulée. Au milieu de l'après-midi, nous arrivons au sommet du col où nous croisons une colonne viêt-minh accompagnant des prisonniers, je reconnais Mao le filiste. Il s'approche pour me saluer, je lui dis : « On a dû te dire qu'il n'y avait plus d'officiers, tu ne dois plus me saluer ! » -Oui, mon lieutenant. Il me glisse dans la main une plaquette de riz entourée de plastique. Je le remercie, lui donne l'accolade et pars très ému...***

Il est à ce moment intéressant de constater ce qu'il se passe du côté vietnamien. Se présentant comme des amis de la France, œuvrant pour la paix dans le Monde, le Viêt-Minh a envoyé un message fort aux soldats français. Ces derniers se considèrent dans un premier temps comme des Prisonniers Internés Militaires, avec des droits, en accord avec les Conventions de Genève. Mais ces Conventions, le Viêt-Minh ne les applique pas. Pourtant ils vont faire des efforts dans un premier temps. La trêve demandée par le général Cogne à l'état-major vietminh est acceptée par le général Giap et elle permet l'évacuation d'un certain nombre de grands blessés de Dien Bien Phu à la suite de la bataille ainsi que de personnels de santé (notamment Geneviève de Galard). Néanmoins, les conditions de détention n'iront jamais en s'améliorant, du moins pour les hommes de troupes. Pourtant, à



---

la lecture de *Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dôï* (2010, p. 239), les combattants vietminh ont une toute autre notion des conditions de captivité comme l'illustre le témoignage de Tran Huu Duc soldat dans la division 304 :

**[...] Thi, muni d'un bâton en bambou, attend au bord du chemin. Lorsqu'il aperçoit un officier français, il se précipite vers lui et lui inflige des coups [...] Des cadres de mon unité doivent calmer Thi et s'excuser auprès du prisonnier qu'il a frappé. Thi est sévèrement critiqué devant nous tous. Nous en tirons une leçon sur la politique du Parti et de l'Etat envers les prisonniers.**

Des soldats livrés à eux-mêmes.

Une des particularités de la captivité des soldats français a été le fait qu'ils étaient relativement peu encadrés. Pour plusieurs raisons, le Viêt-Minh pense que la surveillance des prisonniers n'est pas la première préoccupation.

En premier lieu, les prisonniers, officiers comme hommes de troupe, sont divisés en plusieurs groupes. Chaque groupe se dirige vers différents camps. Parfois les mêmes, parfois des camps totalement différents. La marche se fait de nuit pour éviter d'être repérés par l'aviation française. Les soldats français sont alors épatés de constater que les bô dôï savent faire des feux sans fumée en pleine journée pour éviter de se faire repérer. De même sont-ils surpris par les bombardements pouvant avoir lieu près des colonnes de prisonniers. En effet, il n'est pas rare que des colonnes de prisonniers se fassent repérer depuis les cieux, l'aviation française ne sachant pas forcément qu'il s'agit de prisonniers français peut alors procéder, parfois, à des bombardements. Néanmoins, les soldats vietminh qui encadrent les prisonniers ont alors le temps de les mettre à l'abri. Le colonel Lucciani nous révèle qu'au cours des 600 kilomètres de marche, de nombreux camarades disparaissent. Les blessés de Dien Bien Phu, souvent graves, traînent à l'arrière des colonnes de prisonniers et il n'est pas rare de voir un bô dôï du convoi principal se déplacer jusqu'à l'arrière de la colonne soi-disant pour aider le prisonnier mal en point. Et il est d'autant plus fréquent de voir revenir le bô dôï quelques heures après, seul. L'encadrement des prisonniers est très léger comme l'évoque Lucien Bornert (1955, p. 93) :

**Les prisonniers ont été divisés en groupes de cent et se sont mis en marche en direction de la RC 41. Ils ont marché toute la nuit. Toutefois, il n'y avait pas beaucoup d'hommes pour les garder ; et il faisait très sombre.**

Un épisode souvent raconté concerne les chaussures. Pour éviter les évasions, dans certains convois le Viêt-Minh a ordonné aux prisonniers de retirer leurs chaussures. On imagine alors facilement les difficultés d'une marche éprouvante de plus d'un mois sur 600 kilomètres à travers la jungle et les massifs calcaires qui bordent la frontière sino-vietnamienne. Dans d'autres colonnes, les soldats ont les mains attachées, toujours pour éviter les évasions. Il est également à noter que les « fortes têtes » ont également les mains liées, par punition. Le colonel Lucciani, dans son entretien avec *Méridien Zéro* raconte également ce passage par lequel il est passé. Atteint à un poumon par un éclat d'obus, il éprouve de grandes difficultés à marcher. De plus, ayant contesté l'autorité des bô dôï, ces derniers lui ont attaché les mains. Alors qu'il éprouve de plus en plus de difficulté à avancer, les Viêt-Minh font arrêter la colonne (il parle d'une centaine de prisonniers). Les soldats de l'armée populaire du Vietnam demandent alors aux officiers s'il y a des volontaires pour porter « *Le camarade Lucciani* ». Sachant très bien quel sort l'attend si personne ne l'aide, des officiers se présentent d'eux-mêmes et décident de porter l'officier. La colonne ne comprend aucun médecin, ni aucun infirmier. Ce n'est pas un cas isolé. L'ensemble du corps médical de Dien Bien Phu a connu deux destins possibles à la fin de la bataille :

être renvoyé dans la cuvette pour soigner les blessés graves restés sur place avant d'être évacués sur Hanoi par l'armée française ou être envoyé au camp hôpital (en réalité il s'agit d'un mouvoir) tenu par les Viêt-Minh. Certains tout de même réussissent à incorporer des colonnes d'officiers ou de sous-officiers. Aucun par contre ne parvient à rejoindre des hommes du rang, ce qui explique en parti les forts taux de mortalité parmi ces hommes. Toutefois, malgré la présence de médecins et d'infirmiers français dans leurs rangs, les officiers ne sont pas pour autant mieux traités. Il est en effet interdit au médecin de soigner les officiers. Et même s'ils le pouvaient, ils n'ont à leur disposition aucun matériel (Jean Marie Juteau, 1994). Néanmoins, pour reprendre le colonel Lucciani, la présence d'un médecin parmi les hommes est rassurante sur le plan psychologique et physique. D'une part parce qu'il distribue des conseils d'hygiène importants. D'autre part parce que les quelques rares médecins présents parmi les officiers et les sous-officiers réussissent des prouesses pour soulager le reste de la troupe face aux difficultés quotidiennes. Ainsi il n'est pas rare qu'un médecin ait quelques notions de phytothérapie et propose certaines plantes en guise de compléments alimentaires. Concernant le rôle des médecins, Jean Marie Juteau évoque l'apport bénéfique de ces derniers (1994, p. 114) :

***Sur le plan médical nos soins étaient impossibles et interdits et du reste il n'existe aucun médicament, aucun matériel, de pansement... seul un comprimé de Nivaquine est distribué chaque semaine. Par contre nous avons imposé la consigne impérative de ne boire que de l'eau bouillie ce qui a empêché les hécatombes survenues dans les convois d'hommes de troupe.***

Même si les marches (environ 30 kilomètres par nuit) se déroulent bien souvent dans le silence le plus complet, il n'est pas rare que les soldats se soutiennent moralement entre eux. Ainsi on l'a vu, ils n'hésitent pas à porter l'un de leur camarade, ni à s'encourager mutuellement. Certains se mettent en tête de s'évader et se regroupent entre hommes valides et partant pour l'aventure. Selon le colonel Lucciani, aucune évasion ne réussira parmi les officiers durant la marche. Certains tenteront leur chance une fois arrivée au camp mais là encore, les chances sont très minces. Impossible de rejoindre la Chine, alliée du Viêt-Minh. La seule solution la plus économe en jours est de tenter de rejoindre les lignes françaises au Laos, mais là encore les difficultés s'amoncellent. En effet, les soldats sont dans un état de délabrement total lorsqu'ils arrivent dans leur camp. Ils portent les mêmes habits que lors de leur capture à Dien Bien Phu. Ils ont été fouillés et n'ont donc plus aucune affaire personnelle, ni armes, ni boussole, parfois ils portent simplement un short (Amédée Thévenet, 2006). Pourtant certains font montre d'une grande empathie, surtout dans les conditions de marche atroces (Jean Marie Juteau, 1994, p. 81) :

***Parmi les prisonniers, plusieurs blessés ont des pansements qui datent de plusieurs jours, d'autres sont malades de dysenterie, quelques-uns ne peuvent absorber le riz et commencent à accuser une certaine faiblesse... Au bout de quelques kilomètres, les malades des différents groupes se trouvent en queue de colonne malgré les incitations vocales et manuelles des gardiens. Le lieutenant bombardier de B-26 Baujard voit ses chaussures le lâcher. Il doit son salut à la présence de Klotz qui lui donne sa paire de brodequins mle 17 qui pendent en réserve autour de son cou. Hélas ces brodequins sont un peu justes, alors il se tourne vers Patricot dont les chaussures sont trop grandes, le tour est joué, tout le monde repart...***

Une fois arrivés aux camps, la plupart des prisonniers doivent alors faire face à la dure réalité. Cette réalité leur est offert par les autres prisonniers présents dans les camps depuis

parfois plus de quatre ans. Cette réalité leur avait été presque cachée. Certes, Robert Bonnafous dans sa thèse (1986) fait état de libérations « anticipées » mais elles restent sporadiques. Les Français se doutent bien que le Viêt-Minh fait des prisonniers, surtout après le désastre de Cao Bang en 1950. Mais ils sont loin de s'imaginer les conditions catastrophiques dans lesquels ces derniers vivent. Le colonel Lucciani aura une expression caractéristique pour les décrire, ces prisonniers hagards sont « déshumanisés ». On se doute que l'envie de s'évader devient alors plus forte. Mais même là, les bô dôï ont pensé à tout. Dans les « goulags indochinois » (Amédée Thévenet, 1997) pas de miradors, pas de barbelés, peu de gardes par rapport au nombre de prisonniers. Une image vient en tête quand on se représente les camps viêt-minh, celle du film *Le pont de la rivière Kwai* de David Lean (1957). Au début du film, des soldats britanniques fait prisonniers en Birmanie arrivent dans un camp japonais. Le colonel Saïto les accueille et s'exprime alors devant eux en ces termes :

***Je dirai un mot au sujet de l'évasion. Ici, pas de barbelés, pas de palissades, pas de miradors, ils ne sont pas nécessaires. Le camp est une île dans la jungle, s'en échapper est impossible, la jungle vous tuerait.***

Le Viêt-Minh a exactement la même réflexion concernant ses camps. De plus deux éléments viennent s'ajouter aux raisons de l'impossibilité d'une évasion. Le fait que les prisonniers sont en grande partie sous-alimentés (300 à 400 grammes de riz par jour et par personne). Et le fait – selon le colonel Lucciani – que la population des villages environnants est pro Viêt-minh et que s'il arrivait par hasard qu'un soldat français s'échappe et arrive dans un village, les paysans le dénonceraient immédiatement. Ce dernier constat peut largement être discuté aux dires de nombreux témoignages qui viennent corroborer le fait qu'à plusieurs reprises les évadés français tout comme les prisonniers dans les différentes corvées qu'ils avaient à effectuer ont toujours des rapports plutôt bons avec la population locale.

Pour les officiers français prisonniers du Viêt-minh après Dien Bien Phu, la vie dans les camps vietminh commence avec ses activités (les différentes corvées), les cours de rééducation et de lavage de cerveau mais également avec l'espoir. L'espoir d'une libération prochaine, les anciens des camps n'y croient plus. Trop de fois on leur a promis une libération prochaine, trop de fois elle n'a pas eu lieu (Jean Marie Juteau, 1994). Néanmoins, dans cet environnement hostile, où il faut savoir user de supercheries et de malice pour ne pas s'attirer les foudres des surveillants et du chef de camp, l'humour est parfois la seule arme dont disposent les officiers prisonniers. Cet humour démontre toute la dérision dans laquelle tombent les officiers français. Livrés à eux-mêmes, c'est désormais un combat quotidien contre le désespoir et l'abdication face à une libération qui ne vient pas qui se joue. On assiste ainsi à des scènes incroyables comme celle du lieutenant Saint Hilaire qui connaît des péripéties chaque fois qu'il se rend aux feuillées<sup>32</sup> (Jean Marie Juteau, 1994, p. 88) :

***Lieutenant De Le Haye Saint Hilaire : Officier en situation d'activité dont l'épouse travaille au Conseil de l'Europe. C'est un savoureux personnage, très britannique d'aspect et de comportement. Son parler « mon cher ! » nous ravit. Blessé à son pied, il claudique sur des béquilles de fortune et ses expéditions aux « feuillées » frisent l'aventure et méritent d'être suivies. Il en revient invariablement couvert de matières fécales et nous crie à distance : « Figurez-vous mes amis qu'il m'est arrivé une mésaventure... » [...] Et Bailly lui répond : « je vous crois, je vois d'ici des amibes accrochées à vos moustaches ! » Des petites moustaches fines,***

<sup>32</sup> Autre nom donné aux commodités.

**taillées à la « Errol Flynn » [...] C'était réellement la plus noble figure du camp. Par sa particule d'abord, sa distinction naturelle, son langage châtié. « Je vous imagine très bien en France, dans un élégant manteau cintré avec col de ratine » le chambrait Bailly. Et Saint Hilaire de répondre : « J'en porte effectivement un, mon cher, mais comment le savez-vous ? ».**

L'humour est une protection naturelle contre la dépression. Les officiers savent la manier avec précaution, encore mieux avec le Viêt-Minh, nous y reviendrons. Quant aux hommes de troupe, il est moins certain qu'ils aient envie de rire. La marche vire au cauchemar. Certaines colonnes de prisonniers perdent plus des trois quarts de leur effectif avant l'arrivée au camp. Les traversées des cols successifs seront les tombeaux de plus d'un de ces soldats. Combien d'entre eux tombent sur les pistes du Tonkin ? Personne ne semble savoir. On sait que près de 10 000 hommes – officiers, sous-officiers et soldats du rang – ont été fait prisonniers. Que 4 500 étaient blessés. Et qu'à la fin, moins de 3 000 reviennent à Hanoi. Quant à savoir qui est mort en route, qui est mort au camp, qui a tout simplement disparu, personne ne le sait. Dans l'incapacité de tenir un décompte même approximatif de leur nombre, les prisonniers ne peuvent pas non plus se fier aux soldats vietminh. Les seuls comptes qu'ils ont établi le furent une fois dans les camps. Néanmoins le Viêt-Minh, en pleine recherche de légitimité internationale alors que se joue son avenir à Genève se doit de prendre quelques précautions. Lors de la mort d'un officier français (Jean Marie Juteau, 1994), un « médecin » vietminh fait signer à un des compagnons de l'officier qu'il a bien été soigné et que malgré cela il est décédé. Dans le détail, ce compagnon explique que le médecin en question était en réalité un infirmier qui n'avait que de vagues notions de médecine (d'ailleurs, selon le colonel Lucciani, les médecins français prisonniers avec les officiers refusaient que les prisonniers appellent ces infirmiers « médecin »). S'il n'avait pas signé ce papier, l'infirmier, piqué au vif, aurait pu refuser de soigner un autre blessé français. Les soldats vietminh sont très méfiants vis-à-vis des Français. Jean-Marie Juteau raconte une anecdote à ce sujet (1994, p. 112) :

**[...] notre camarade Schmitt sort par nostalgie, de sa proche, un plan de métro parisien. Il le montre à Redon. Un bô dôï aux aguets, qui n'a rien perdu de la scène, se précipite, réclame l'objet qu'il prend pour une carte présageant peut-être une évasion. Schmitt sera fiché à partir de cet instant, ce qui lui vaudra des ennuis au moment de sa libération.**

Méfiants par ignorance diront certains. En tout cas, cet épisode démontre bien que le Viêt-Minh prend note de tout acte. Les fortes têtes sont les premières cibles. Elles sont à même de résister à la pression et pourrait entraîner leurs camarades dans une rébellion. Les résistants sont donc les premiers ciblés. On note leur nom, on les surveille de près, on se méfie quand ils demandent à partir en corvée. Mais on ne peut pas nier qu'il y a également une certaine empathie de la part des soldats vietminh. Certains bô dôï vont partager leurs cigarettes avec les Français quand ces derniers ont fini de dépouiller la bible de l'aumônier pour s'en servir comme feuilles à rouler (Erwan Bergot, 1986). Le lieutenant-colonel Bigeard tente plusieurs fois l'évasion. A chaque fois il est repris. A chaque fois les bô dôï le passent à tabac. Mais ils arrêtent très vite. Il commentera : « *Il y avait trop de respect entre eux et moi* » (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2012). A propos du lieutenant-colonel Bigeard, l'étude du « fond Boudarel » de l'Ecole Normale Supérieure de Lyon révèle une anecdote intéressante à son sujet. A sa libération il est accueilli par sa mère. Ses premiers mots pour son fils seront les suivants : « *Comment se fait-il que tu te sois laissé prendre ?* ». Amédée Thévenet, ancien combattant français de Cao Bang, lors de notre entretien parlera lui aussi du lieutenant-colonel Bigeard. Il dira de lui qu'il « *avait le sens de la guerre* ». Une

légende est née, à l'image de la mythification de Dien Bien Phu. Comme un écho aux photos du général de Castries à l'hôpital, « Bruno »<sup>33</sup> fait lui aussi parti du « groupe Dien Bien Phu ». A sa mort, le Vietnam refuse sa volonté de voir ses cendres dispersées au-dessus de Dien Bien Phu. Les anciens combattants ont alors l'idée de tous prendre une partie de ses cendres et de réaliser plusieurs voyages successifs au Vietnam pour les disperser. Le projet fut abandonné (anecdote relatée par le général Michel Prugnat).

Le Viêt-Minh attache également beaucoup d'importance à l'hygiène. L'hygiène est une des principales préoccupations des bô dô. Elle concerne plusieurs points que Jean-Marie Juteau (1994, page 156) décrit :

***L'hygiène. L'hygiène possède une particularité, c'est d'être voulue à la fois par les Viêt-minh et par les prisonniers. C'est la somme de ces efforts qui a apporté un certain nombre d'habitudes. - feuilées : régulièrement les feuilées sont bouchées et recreusées ailleurs. - mouches : lorsque nous sommes arrivés, nous avons pu voir chez les anciens des tapettes faites avec des lanières de bambou tressées, munies d'un manche [...] Ces principes divers rejoignent les mesures prises pour conserver la santé et leur application est appuyée par le groupe des médecins. C'est peut-être dans ce domaine qu'une différence fondamentale s'est créée comparablement aux camps de troupe et de sous-officiers.***

Concernant les mouches, le Viêt-Minh trouve un moyen de motiver les prisonniers. Ne recevront de la nourriture que les prisonniers présentant suffisamment de cadavres de mouches. Mais là encore les soldats français trouvent une parade. Certains très doués dans le maniement de la « tapette bambou » partagent les mouches mortes avec les prisonniers moins chanceux. D'autres encore décident de conserver les cadavres des mouches et de les ressortir le lendemain. Très vite le Viêt-Minh comprend et met fin à l'épisode « tue la mouche ». Toujours concernant l'hygiène, les soldats doivent aller à la rivière pour se laver, le plus souvent possible. Bien entendu ils n'ont pas de savon, ou très peu. On leur recommande d'utiliser du sable pour se nettoyer. Le colonel Lucciani a également une anecdote concernant ce sujet<sup>34</sup>.

***Quand on arrivait au bord d'une rivière et qu'on essayait de laver nos vêtements et que pour se laver on se mettait tout nu, à ce moment là ils venaient nous donner des leçons de vertu. Ils disaient « Mais vous vous croyez à Paris ? »***

Dans un style moins burlesque, le colonel revient sur les terribles conditions de sa marche. Blessé à un poumon, le colonel Lucciani déclare une infection. N'ayant accès ni à un médecin ni à des médicaments, il doit être transporté par des camarades officiers dans des conditions terribles. Se produit alors un événement exceptionnel qui selon ses dires a « surpris le corps médical ». Son corps va naturellement créer une fistule pour dégager

<sup>33</sup> Surnom donné au lieutenant-colonel Bigeard en Indochine. C'était son indicatif radio. Marcel Bigeard né en 1916 et mort en 2010 est une figure emblématique des guerres coloniales françaises. Ayant commencé comme homme du rang en 1936, il termine général à quatre étoiles quarante ans plus tard. Si pour beaucoup il incarne l'image du soldat français pratiquant et légitimant l'usage de la torture en Algérie, il est l'un des officiers les plus titrés et cités en Indochine où il a accompli de véritables coups de maître. Il gardera un fort souvenir de Dien Bien Phu et du Vietnam. Aussi connu parmi les Français que parmi les bô dô, il fera reculer des régiments vietminh à Dien Bien Phu et luttera jusqu'au bout sur les Eliane. Dans le film *Dien Bien Phu* (Pierre Schœndœrffer, 1992), un Chinois résidant à Hanoi aura ses paroles à propos du lieutenant-colonel Bigeard : « Les devins disent que la lune lui est favorable, qu'il aurait un mandat du ciel ».

<sup>34</sup> L'entretien complet, réalisé par le site *Méridien Zéro*, se trouve en Annexes.

l'infection. Pensant mourir, le colonel Lucciani réalise pourtant peu à peu que son état s'améliore et finit par marcher normalement dans les derniers cinquante kilomètres qui le séparent du camp. Cette anecdote, à la fin heureuse, démontre toute la solitude dans laquelle les prisonniers étaient plongés. Livrés à eux-mêmes, comme abandonnés. Des scènes particulières se jouent alors dans les camps de prisonniers. Ceux ayant renoncé à manger, se laissant peu à peu mourir voient leurs camarades se partager la nourriture qui leur était préalablement destinée (Jean Marie Juteau, 1994). Petit à petit on assiste à une déshumanisation des soldats.

## Une déshumanisation progressive.

---

Peu à peu les soldats livrés à eux-mêmes commencent à comprendre qu'il va falloir choisir entre vivre ou mourir. Pour le colonel Lucciani, il s'agit d'un combat de tous les jours. Amédée Thévenet dira quant à lui que la survie dépend des blessures. Selon lui, on peut survivre au camp vietminh uniquement avec les 300 à 400 grammes de riz par jour et par personne si bien sûr l'on n'est ni blessé ni atteint de maladie. Or, les maladies sont monnaie courante dans cet environnement. Les prisonniers vont peu à peu se grouper entre ceux qui veulent vivre et les autres, qui ont abdiqué. Les conditions de vie critiques, la nourriture rare et monotone, enfin l'absence totale de soins ont favorisé ce sentiment d'abandon de la vie. Le terme « déshumanisation » prend alors tout son sens. Peut-être était-ce le but final du Viêt-Minh, à force de démoraliser l'armée française ils ont fini par faire apparaître chez ses soldats des comportements que l'éducation et la discipline proscrivent en d'autres lieux.

L'une des principales préoccupations des soldats du rang prisonniers concerne la nourriture. Edmond Cheval (2003, p. 40) écrit :

***Maintenant pour bouffer dans l'immédiat, on prend des rations que les autres ne mangent plus. Je sais que ça peut paraître dégueulasse, mais on s'en fout, il n'y a pas de honte à cela. On ne peut pas faire de sentiments. Aidons les gars qui veulent survivre, les autres tant pis pour eux...***

Si cette attitude peut choquer, il faut néanmoins la remettre dans son contexte. Harassés par une marche de 600 kilomètres, les soldats de Dien Bien Phu découvrent à leur arrivée dans leur camp les anciens prisonniers dans des états encore plus pathétiques que le leur, ce qui est déjà difficilement imaginable (30 jours de marche avec les mêmes vêtements, on imagine très bien le délabrement de ces hommes à leur arrivée). De plus, déjà sur la route les soldats ont pu constater que la nourriture se faisait rare. Et si quelques espoirs étaient permis quant aux conditions de vie dans les camps, ces derniers volent en éclats une fois à destination. S'ils veulent survivre, ces hommes n'ont alors d'autres choix que de se nourrir par tous les moyens. De même, l'état d'esprit de ces combattants a grandement changé entre le 7 mai 1954 et ce début du mois de juin. La camaraderie, l'honneur, le respect, toutes ces valeurs sont remises en question (Edmond Cheval, 2003, p. 79) :

***Le cerveau des jaunes recèle des combines inimaginables en matière de tortures. Oh ! et puis merde ! on sera jugé après la guerre. Les bien pensants n'ont qu'à venir voir de près, dans les bureaux c'est facile de monter des opérations, sur le terrain c'est autre chose.***

Concernant cette déshumanisation, il convient à présent de revenir un peu plus en détails sur la mort du commandant Kah Edouard. Cet officier que l'infirmier vietnamien venait voir une fois tous les deux jours et qui finit par mourir très rapidement. L'histoire de ses derniers

jours du commandant Kah est livrée par Collin Georges et est rapporté dans l'ouvrage de Jean-Marie Juteau (1994, p. 97). Plusieurs constats émergent de cette anecdote :

***Le Cdt Kah reçoit des soins pour la deuxième fois, par un pseudo infirmier, je constate que ses plaies fourmillent de vers. Kah délire. J'essaie dans la soirée de le faire manger, il refuse. [...] Kah reçoit des soins tous les deux jours. Aujourd'hui, il a arraché ses attelles, l'infirmier refuse de les refaire avant la date prévue. Dans la nuit, le commandant tombe du bat-flanc. Les gardiens interdisent de le remettre en place avant le lever du jour. Dans la nuit mes deux voisins légionnaires ont rendu l'âme. Kah se vide, les vers ont gagné son bas-ventre. Je crie pour appeler l'infirmier, il vient, constate et dit : « Ce n'est pas l'heure, nous verrons ça ce soir ! » J'essaie de contacter le chef de camp mais rivé sur le bat-flanc, entouré de moribonds, je m'épuise en vain [...] Vers midi le commandant pousse un cri et sa tête retombe sur le côté, je place mes lunettes devant ses lèvres, cherchant le souffle de la vie... c'est fini, Kah ne souffre plus. [...] Il n'y aura pas de cérémonie en l'honneur de Kah. Même après sa mort, cet officier continuera d'être puni.***

Dans un premier temps, on constate que Collin Georges semble être le seul à œuvrer à la survie et pour cause, tous ces camarades autour de lui sont en train de mourir. C'est également lui qui signera la décharge de l'infirmier vietminh stipulant que le commandant a bel et bien reçu des soins. Comme évoqué précédemment, la signature de Collin Georges est aussi importante pour les Français que pour le Viêt-Minh. Pour les Français parce que s'il n'y avait pas eu de signature, c'était prendre le risque que les autres blessés français ne soient plus soignés. Pour le Viêt-Minh car c'est une preuve qu'une prise en charge des blessés a bel et bien eu lieu après la bataille. Le même type de signature sera utilisé plus tard mais aux répercussions bien plus complexes. L'histoire des derniers jours du commandant Kah révèle aussi que les soldats sont bel et bien seuls face à la mort. Sans aller jusqu'à l'exagération, l'attitude des bô dôï est aussi très critiquable. Pourquoi avoir empêché les soldats de remettre le commandant à sa place après sa chute ? Est-ce qu'il représentait une menace ? De même, après avoir promis que sa mort serait célébrée, les bô dôï reviennent sur leur parole et finalement il est enterré en toute discrétion, sans superflu. Ce genre de comportements est presque dommageable au Viêt-Minh car il démontre aux prisonniers que l'on ne peut pas avoir confiance en eux. Ainsi, au moment où on parlera des libérations anticipées, beaucoup n'y croiront pas, par principe ou par lassitude des promesses non tenues. La fin de l'histoire du commandant Kah est tout aussi dérisoire et participe également à une déshumanisation progressive des prisonniers. Collin Georges a en effet récupéré les affaires personnelles du commandant mais a été dénoncé par un rallié. Il a à ce propos des mots très durs (Jean-Marie Juteau, 1994, p. 98) : « *Mensonge, délation, concussion, abandon... tout est mis en œuvre dans ce « régime » afin d'arriver « au but »... l'élimination de l'adversaire* ». Les paroles sont difficiles mais c'est également représentatif du quotidien de ces captifs. A travers la jungle, perdus quelque part dans le Tonkin, près de la frontière chinoise, qui regarde le calvaire de ces soldats ? Les partisans de la paix à Genève ? Ces derniers semblent trop occupés à se battre pour savoir à quel endroit couper exactement le Vietnam. La population française ? Quelques mois à peine avant Dien Bien Phu, une large majorité des Français considéraient que l'Indochine n'était pas leur principale préoccupation, nous y reviendrons. Les faits sont là, ces soldats ont véritablement vécu une période intense de mort quasiment programmée. Au vu des chiffres donnés (70% des prisonniers meurent dans les camps vietminh) certains n'hésitent pas à qualifier cet épisode de génocide.

## ***De la routine des camps de prisonniers.***

Bien que pour un certain nombre de combattants français à Dien Bien Phu la captivité a commencé bien avant le 7 mai 1954, pour la plupart d'entre eux cette date sonne comme le début du calvaire. Selon les termes des accords de Genève, l'ensemble des prisonniers du Corps Expéditionnaire Français en Extrême Orient devait être libéré avant le 27 août 1954 (Paul Boury, 2011). C'est donc quatre mois de captivité qui attendent ces hommes. Certes, cela peut paraître dérisoire quand on sait que des soldats y ont passé plusieurs années (Jean Jacques Beucler, René Moreau, Amédée Thévenet...). Néanmoins au vu des pertes dans ces camps de prisonniers, il convient d'étudier plus en détails la vie quotidienne de ces prisonniers.

### **Des conditions de vie précaires.**

---

A quoi ressemble la vie dans un camp de prisonniers ? Le colonel Lucciani décrit le camp comme un simple village vietnamien avec ses maisons de bambous, sa rivière, sa jungle. Jean-Jacques Beucler (1977, p. 43) décrit le *topos* :

***Le décor est toujours le même : un village, au milieu de rizières, dans le fond d'une cuvette cernée de massifs abrupts. Pour passer d'une plaine à l'autre, il faut franchir de petits cols par des chemins de singes. D'où l'inutilité des barrières : dans un tel terrain, toute évasion est vouée à l'échec.***

Face à l'échec quasi-assuré d'une évasion, il reste alors la résignation. Vivre dans l'enfer vert. En manquant de tout. Sur ce dernier point, il convient de nuancer. Paul Boury (2004), évoque explicitement qu'à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1954 la ration quotidienne de riz passe à 700 grammes puis à 1 kilo 600. Les prisonniers s'abandonnent donc à une vie monotone, difficile, ponctuée de corvées. Pour Amédée Thévenet, ces corvées maintiennent en vie. Il faut faire de l'exercice, se sentir vivant. Se laver également, on rappelle les paroles du colonel Lucciani : « *L'hygiène a deux conséquences. Le fait de rester propre et d'éviter toutes les salissures possibles et inimaginables et puis quand on se lave ça prouve qu'on y croit encore. Le gars qui croit plus à la vie, il se lave plus* ». De même Amédée Thévenet (2006, page 165) explique : « *Ils nous prennent pour des intellectuels. Ce qu'on veut c'est bouffer, se laver avec du savon, dormir sans poux ni moustiques* ». Parfois, les prisonniers retrouvent des villageois, c'est alors l'occasion de couper à l'ordinaire. Le chef du village, généralement âgé, connaît quelques mots de français, il semble même éprouver un certain attachement avec ces prisonniers (Amédée Thévenet, 2006, p. 187) :

***[...] ce soir là nous avons mangé à notre faim. Le chef de famille était gentil, comme la plupart de ceux de la vieille génération qui, ayant connu la présence française, ne cachent pas leur sympathie pour nous, Français. Les commissaires politiques de village, avec leurs méthodes d'endoctrinement, voire avec leurs menaces, ont en réalité peu de prise sur eux.***

Cela vient contredire les déclarations du colonel Lucciani qui déclare que les villages aux alentours des camps vietminh sont tous ralliés et que pour rien au monde ils n'aideraient des Français. Sans doute ces visions ne sont pas opposées. Rappelons que quelques temps avant Dien Bien Phu a été mise en place la réforme agraire dans les zones contrôlées par le Viêt-Minh et que cette réforme a pu séduire une certaine partie de la main d'œuvre rurale. Amédée Thévenet est fait prisonnier en 1950 et est libéré deux ans plus tard, donc bien avant cette réforme. Pourtant il n'est pas le seul à évoquer la « bienveillance » de



la population à l'égard des Français. Jean Jacques Beucler (1977, p. 81) qui évoque le souvenir des tranchées d'un vieux paysan :

***La vie normale, nos familles, notre pays appartiennent à un autre univers, qui nous concerne de moins en moins ; nous en avons le souvenir, nous n'en avons plus la sensation. Nous devenons semblables à ce vieux paysan – qui voulant me témoigner son amitié – profite de l'éloignement du bodoï pour sortir d'une cachette une carte postale : c'est une photographie du maréchal Pétain avec la légende : « Je hais les mensonges qui nous ont fait tant de mal ». Il est fier de retrouver quelques mots français pour me raconter qu'il a servi comme tirailleur tonkinois pendant la Guerre 14-18 et que, blessé, il a été soigné à l'hôpital Desgenette à Lyon [...].***

Ces rapports avec les villages alentour restent ponctuels. Le reste du temps, le prisonnier français est plutôt cloîtré sous sa Cai Nha (logement tonkinois typique, construit en bambous) affaibli par le béri béri, la dysenterie ou le paludisme. Concernant la nourriture, elle est à peu de chose près uniquement composée de riz, un riz blanc ou un riz « rouge ». Le problème du riz « rouge » est qu'il est miné par les charançons et que la seule solution est de le laver mais alors les cuticules s'en vont et les prisonniers perdent un apport en vitamine B, essentielle dans la lutte contre le béri béri. Les prisonniers ont donc le choix entre un riz blanc « pauvre » et un riz rouge aux insectes. La viande ou le poisson sont très rares. De temps à autre comme par exemple pour l'anniversaire de Ho Chi Minh les prisonniers ont droit à un peu de viande. Jean-Marie Juteau revient sur le menu type du prisonnier français. Attention tout de même à garder en mémoire que ce menu concerne les officiers français et qu'il y a fort à parier que les soldats prisonniers n'aient pas droit aux mêmes privilèges (1994, p. 83) :

***La nourriture comprend à peu près exclusivement du riz. Soit un riz blanc, soit du riz rouge (ce dernier permettant de lutter très partiellement contre le bérubéri). Parfois une ration de viande est attribuée, cela mérite d'être signalé afin de respecter la vérité. Cette ration est de l'ordre de : un buffle pour 400 personnes ou 1 poulet pour 80, en fait celui qui découvre un petit cube de protéines dans sa ration est particulièrement chanceux. Ce riz est généralement servi aux 3 repas dont un le matin sous le nom de « petite soupe » représentant la valeur d'un quart. Les deux autres repas à midi et le soir du volume de 1 quart et demi. [...] Dans certaines circonstances, le riz est fait pour plusieurs repas. Il est conservé par les intéressés sous forme d'une boule de 10 cm de diamètre, enveloppée dans un carré de voile de parachute. Ce riz doit être consommé rapidement car il aigrit.***

Lorsqu'il y a de la viande au menu, elle se présente sous la forme de petits cubes mélangée à la mixture générale. Les prisonniers qui assurent le service préviennent généralement qu'il n'y en aura pas pour tout le monde. On assiste ainsi à des scènes dignes de l'épiphanie où les prisonniers se réjouissent lorsqu'ils trouvent un morceau de viande dans leur repas. Il n'est pas rare que les prisonniers changent de camp. La mémoire collective a longtemps été sollicitée autour de trois camps. Le camp n°1, celui de Jean-Marie Juteau (1994) mais également celui de René Mary (1986) ou de Jean Jacques Beucler (1977), a été celui probablement le plus cité. Il comprenait des prisonniers de plusieurs campagnes dont celle de Cao Bang et de Dien Bien Phu. Le camp n°42, du convoi du même nom, tire sa réputation de l'ouvrage d'Erwan Bergot (1986) qui traite d'une colonne d'officiers faits prisonniers à la bataille de Dien Bien Phu. Et enfin le camp n°113 qui bien qu'il n'ait pas reçu de

prisonniers en provenance de Dien Bien Phu, du moins pas à notre connaissance, est resté célèbre dans les mémoires puisqu'il s'agit du camp de Boudarel (Claude Baylé, 1991). Pour autant de nombreux autres camps ont existé. De manière éphémère parfois, mais avec les mêmes conditions de détention. Jean-Marie Juteau (1994, p. 86) rapporte le témoignage du lieutenant Singland. Ce lieutenant n'était dans aucun des camps cités précédemment mais fait état des mêmes anecdotes de vie courante :

***[...] Vie rigoureusement identique à celle connue dans tous les camps, sauf pour les corvées et les marches extérieures. En dehors de cela, tout y était : les cours d'endoctrinement, les discussions politiques du soir, les campagnes d'hygiène, les campagnes anti-mouches, etc., visites médicales « symboliques » et soins pratiquement inexistantes. [...] Traités ni mieux, ni plus mal qu'ailleurs, compte tenu de notre état, la mortalité était élevée mais comparable à celle des autres camps. Nous sommes restés là jusqu'à début août 54.***

L'une des principales différences entre les camps tient dans leur « composition ». Quelquefois les camps sont composés des soldats du même bataillon, ce qui favorise une certaine solidarité. Mais les témoignages ne manquent pas de ces camps composés de prisonniers aux origines militaires et géographiques différentes. Sans compter sur la présence de quelques ralliés dans le camp vietminh. Cela a pu participer à une ambiance délétère. Jean-Marie Juteau raconte son passage au camp de Tuan Giao, il évoque la présence d'autres prisonniers qui ne sont pas officiers :

***Au camp de Tuan Giao où nous sommes restés en gros du 10 juin aux premiers jours d'août, la vie quotidienne semblait mieux organisée [...] Parmi les sous-officiers et hommes de troupe, il y avait des légionnaires, des tirailleurs et quelques Vietnamiens, nous n'avions aucun droit de communiquer avec eux.***

Cela démontre que le Viêt-Minh mène toujours cette entreprise de destruction de l'appareil hiérarchique français. De plus le fait que les officiers ne soient pas en contact avec les sous-officiers ou les soldats du rang participent à une certaine confusion dans les rangs. Plus de meneur. Plus de directions à suivre. Plus d'hommes pour encourager et aider les plus faibles.

A présent, il est temps de décortiquer la journée type du prisonnier français. On se doute bien qu'il ne reste pas allongé toute la journée à attendre les repas. Bien au contraire, le prisonnier a le « choix » de réaliser quatre corvées principales : la corvée de riz, la corvée de bambous, la corvée de bois et la corvée de sel. A chaque fois il faut se déplacer sur plusieurs kilomètres. Certaines corvées demandent plusieurs jours de travail. Le Viêt-Minh a essayé au maximum de rendre autonome les camps. Ainsi ceux qui partent en corvée le font généralement sur la base du volontariat (et le cas échéant sous les coups de crosses). De même, les bô dôi ont appris à certains prisonniers de se servir des peyrolles et à faire cuire le riz de la meilleure façon. Les plus faibles ne se rendent pas en corvées. Ils sont simplement laissés au camp, mais toujours surveillés. Jean-Marie Juteau (1994, p. 154) :

***Corvée de riz : Tous les prisonniers valides se rappellent ces déplacements fréquents permettant d'approvisionner en riz le camp n°1. Les avantages pour nous sont de deux ordres : d'abord un entraînement physique dont ne bénéficient pas ceux qui restent couchés, ensuite l'occasion d'une sortie en dehors du camp, peut-être le contact avec des prisonniers d'autres camps venus aussi au dépôt. [...] La distance est de l'ordre de six à huit kilomètres. [...] Nous sommes de l'ordre d'une centaine lors de chaque transport, accompagnés par 5 ou 6***

***soldats. [...] Je pense qu'à raison de douze kilos en moyenne par prisonnier, nous ramenons environ 1,2 tonne de riz à chaque voyage. La fréquence des voyages est de l'ordre de deux par semaine. Corvée de bambous : Cette corvée s'effectue plutôt vers le Nord du camp à une distance de 3 ou 4 kilomètres. Il s'agit de ramener des bambous de 4 mètres environ de longueur, de un à trois par prisonnier suivant le poids et le diamètre [...]. Corvée de bois : Il s'agit d'alimenter en bois mort servant à la cuisson des aliments. Cependant, le camp datant de février, depuis quatre mois, les anciens ont déjà épuisé le bois mort dans l'environnement immédiat du camp. Aussi maintenant faut-il agrandir les cercles de recherche qui atteignent un kilomètre et plus. Corvée de sel : cette corvée a une similitude avec la corvée de riz. Mais il faut noter quelques nuances. D'abord la distance qui est d'une quinzaine de kilomètres, puis le poids transporté qui varie de 15 à 20 kilos, enfin la fréquence des déplacements de deux fois par mois [...]***

Ces déplacements permettent de se maintenir en vie. De contacter d'autres prisonniers. Mais il faut également noter que les corvées de sel, par exemple, demandent de longues marches, le poids transporté est de 15 à 20 kilos par personne. Nul besoin de préciser que dans l'état de délabrement et de sous-alimentation dans lequel se trouvent les blessés ces transports représentent très rapidement une difficulté de plus.

Dans l'entretien réalisé avec Amédée Thévenet, ancien combattant à Cao Bang, qui a été fait prisonnier et qui a passé plusieurs années dans les camps, il a révélé une information. Amédée Thévenet n'était pas officier. Néanmoins il a su qu'à partir d'un certain moment, dans les camps d'officiers, les prisonniers étaient exaspérés de voir que les surveillants vietminh, quand ils allaient acheter des légumes et d'autres aliments que le riz, faisaient très mal leur travail. Aussi, selon Amédée Thévenet, il n'était pas rare de voir des officiers demander aux surveillants du camp l'argent nécessaire à ces achats dans le but d'aller eux-mêmes faire les courses. Demande acceptée par les bô dôï. Concernant cette information, aucune lecture jusqu'à présent ne vient la confirmer. Deux suppositions sont alors possibles : soit Amédée Thévenet se trompe, soit les officiers n'ont jamais osé révéler ces informations. Il est évident que dans les camps de soldats du rang et de sous-officiers, jamais telle procédure n'a existé. Peut-être, pour glorifier leur passage dans les camps vietminh ou faire taire des mauvaises langues, les officiers n'ont pas voulu révéler ce genre d'anecdotes. Ce n'est qu'une supposition.

## **Absence de soins et anéantissement.**

Une chose est certaine, les conditions de détention des prisonniers de Dien Bien Phu n'ont été ni meilleures ni pires que celles imposées à tous ces prisonniers français capturés depuis près de huit années. La forte mortalité annoncée par Rocolle, Allaire ou Schoendœrffer s'explique pour plusieurs raisons. Le destin inconnu des 3 000 prisonniers vietnamiens combattant pour dans l'armée nationale ou au sein des forces françaises mais également le fait que 4 500 prisonniers sont blessés à la fin de la bataille (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2004) et que beaucoup d'entre eux succombent dans les camps des suites de ces blessures. Rappelons les paroles d'Amédée Thévenet, il déclare que l'on peut survivre dans les camps vietminh si l'on est ni malade ni blessé. Néanmoins, la singularité des prisonniers de Dien Bien Phu vient du fait qu'ils ne reçoivent pas de soin et que peu à peu ils se laissent

mourir. On assiste alors à une véritable descente aux enfers orchestrée par deux épisodes : la souffrance physique et l'absence de soins.

Bien entendu, presque comme il fallait s'y attendre, au bout d'un certain temps, les corvées de riz commencent à affaiblir les prisonniers (Jean-Marie Juteau, 1994, p. 154) :

***Une des souffrances physiques les plus pénibles est bien la corvée de riz que nous faisons pieds nus, n'ayant plus de chaussures. Je suis certain que tous ceux qui sont passés par là en gardent leur vie durant le souvenir indélébile.***

Ces corvées participent à la détérioration du moral. Bien souvent ce calvaire ne connaît de répit que dans la mort. Les témoignages se succèdent. On assiste peu à peu à une véritable désagrégation du moral du corps expéditionnaire français captif des Viêt-Minh. Amédée Thévenet (2006, p. 175) :

***L'épuisement physique, la solitude, la faim et la peur agissant comme un liquéfiant chimique, ont vite fait de désintégrer une personnalité, de neutraliser sa volonté et de calmer le sens critique le plus aigu.***

Epuisement physique à cause des corvées incessantes, solitude parce que le nombre de morts est croissant, les ralliés au vietminh noircissent un peu plus le tableau. De plus, les prisonniers qui se laissent mourir, ceux qui ne veulent faire aucun effort (il n'est pas rare dans les camps que certains prisonniers ne veuillent pas participer aux corvées même si leur état physique le leur permet). Des prisonniers développent parfois une aversion au riz et refusent de manger. Les prisonniers font alors preuve d'ingéniosité, ils font cuire le riz sur une plaque, ils essaient de l'agrémenter de plantes, ou même parfois ils en font une sorte de soupe. Edmond Cheval (2003, p. 43) :

***Quelques gars arrivent, ceux-là peuvent encore marcher avec de la peine, dans leurs yeux se lit la résignation. Ils n'ont plus envie de se battre, même pour survivre, ils prennent la ration de riz et de jus de goyave, et s'en vont dans un coin pour manger. Quelle déchéance ! Pourtant parmi eux il y eut sûrement de sacrés combattants, et puis maintenant les voilà réduit à rien.***

L'anéantissement devient une réalité. Il naît de ce sentiment d'abandon. L'abandon comme en témoigne les écrits d'Edmond Cheval (2003, p. 80) :

***Quand je me suis engagé, on m'a dit que jamais l'armée ne laissait tomber ses enfants, tu vois le résultat. Nous voilà perdus dans la brousse, sans savoir où nous sommes, et si nous nous en sortirons un jour.***

Le sentiment d'abandon profite également à désolidariser le groupe. Jean Jacques Beucler (1977) partage à ce propos une anecdote relative à la mort (p. 53) :

***[...] quand l'un de nous mourait, nous procédions à un simulacre d'enterrement. Très vite, nous étions parvenus à une telle insensibilité que l'obligation de porter le corps jusqu'au cimetière improvisé et d'y creuser un trou rendait notre tristesse un peu fonction du poids et de la taille du cadavre.***

L'anéantissement est également favorisé par le milieu hostile dans lequel évoluent les prisonniers. La jungle favorise l'apparition de maladies comme le paludisme. Elle est également peu propice à une hygiène décente. Or, selon les affirmations du colonel Lucciani, une bonne hygiène permet parfois de sauver bien des maux dont le premier est la tentation de se laisser mourir. A ce propos, les corvées de riz sont l'occasion pour les prisonniers de constater qu'ils sont véritablement dans un milieu plus hostile que le camp en lui-même. Jean-Jacques Beucler explique que dans les paniers de riz que transportent

les prisonniers, les charançons sont aussi nombreux que les grains de riz. Ils traversent le sac, descendent le long des torsos nus. En même temps, les sangsues remontent les jambes tout aussi peu couvertes des prisonniers français « [...] et l'ensemble se retrouve à la taille dans un magma infâme que nous n'avons même pas la force d'éliminer ». Les distances parcourues dans ces conditions sont très importantes. Jean-Jacques Beucler s'est « amusé » à calculer la distance parcourue durant quatre années de captivité dans les camps vietminh. Il est arrivé à une distance presque égale au tour de la Terre !

Jean-Jacques Beucler revient également sur la cohésion du groupe. L'importance capitale de l'entente au sein du groupe se reflète à son taux de mortalité. Si les prisonniers s'entraident, s'encouragent et se soutiennent mutuellement, sans tomber drastiquement pour autant le taux de mortalité est plus faible. A l'inverse, si aucune cohésion n'existe au sein de la communauté captive, il n'existe alors plus de frontière distincte entre la jungle et le camp. Ce phénomène voit alors émerger des comportements faisant référence à la déshumanisation, l'anéantissement et surtout la fracture de toute la communauté. Était-ce la volonté initiale du Viêt-Minh que de détruire la cohésion du groupe ? Jean-Jacques Beucler raconte (1977, p. 73) :

***Malgré ce temps de captivité relativement court, la mortalité est effrayante dans les camps d'hommes de troupe : l'importance des effectifs et le mélange des nationalités (Français, légionnaires de tous pays, Nord-Africains, Sénégalais...) empêchent l'entente, le dévouement, la charité sans lesquels une collectivité devient une jungle. On a vu des affamés se battre pour un bol de riz. On a vu des infirmiers de fortune achever des fiévreux soupçonnés de véhiculer une maladie contagieuse. On a vu des ombres nocturnes déterrer des cadavres pour leur subtiliser leurs dents en or.***

Ce témoignage est loin d'être le seul. Ce genre de comportements, sans chercher à le justifier, peut s'expliquer. On ne peut cacher le rôle joué par le Viêt-Minh dans cette déconstruction du combattant français. « *Qui ne dit mot consent* » d'après Boniface VIII, et le Viêt-Minh dans sa situation de gestionnaires du camp aurait très bien pu faire en sorte de favoriser la cohésion au sein des prisonniers. Bien au contraire : les corvées, les mises à pied dans l'enclos aux buffles, le camp hôpital (véritable mouvoir), l'absence totale de soins et les séances de rééducation ont favorisé la naissance d'un climat de confusions et de conflits entre les détenus. A titre d'exemple, le colonel Lucciani rapporte que de temps à autre les Viêt-Minh donnaient des pilules aux quelques rares médecins et infirmiers du camp. Mais il ne leur en donnait pas en nombre suffisant. Aussi il revenait au médecin de faire le choix sur qui allait recevoir un médicament et qui n'allait pas en recevoir. Comment dans ce cas là justifier aux uns qu'ils n'ont pas droit au médicament sans pour autant sembler favoriser ceux qui le reçoivent ? Ce sera forcément vecteur de dissensions au sein du groupe. Quant à cette faible implication des bô dô dans la vie du camp, Jean-Marie Juteau (1994, p. 91) l'évoque :

***Au menu de ce camp, infusion de goyave et boule de riz. Pas mauvais traitement car nous n'étions pas traité du tout. On croupissait et... on attendait le bon vouloir des vainqueurs. L'infection des blessures se développait car les pansements étaient inchangés et l'odeur qui s'en dégagait était repoussante et inquiétante.***

La descente aux enfers est favorisée par l'absence de soins. On l'a vu, rares sont les médecins et infirmiers ayant pu rejoindre les colonnes d'officiers, encore moins les sous-officiers et les soldats du rang. Il reste alors une possibilité aux blessés : se faire soigner

par les médecins vietminh. En effet, tout comme « l'affaire » du commandant Kah l'a révélé, il existe bel et bien des soins dans les camps vietminh. Ceux-ci sont simplement très particuliers. Le Viêt-Minh dispose de solides connaissances en matière médicales. De nombreux Vietnamiens ont d'ailleurs étudié en Métropole. Le problème réside dans le fait qu'ils n'ont aucun matériel médical adéquat et très peu de moyens en règle générale. Pour autant certains prisonniers, après plusieurs semaines d'attente ont droit au passage par le « bloc opératoire » vietnamien. Une expérience sordide nous est révélée par Jean-Marie Juteau (1994). Nu sur une table d'opération en bambous, le chirurgien regarde le blessé et lui précise qu'il n'a pas le droit à l'anesthésie car il devait « *apprendre à souffrir* » lui et ses « *compagnons impérialistes* ». L'homme est opéré de longues minutes, peut-être même plusieurs heures. Au bout d'un moment, le chirurgien (qui pour le coup tient plus office d'un boucher) lui présente un bout de chair informe, une pièce métallique. Il lui fait un pansement et le renvoie dans sa Cai Nha.

Le dernier point concerne le rôle joué par les médecins français. Où étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Le témoignage du colonel Lucciani explique le rôle psychologique du médecin pour le groupe. Même en faisant disparaître insigne et grade, le Viêt-Minh ne peut pas totalement combler le fossé entre le soldat du rang et le médecin. Le médecin reste une référence pour les prisonniers. Comme le dit le colonel Lucciani : « *vous allez chez le médecin, dans la salle d'attente vous vous sentez déjà mieux* ». Le rôle du médecin français est alors de trouver des astuces pour rassurer et tenter de soigner les blessés français. Trouver des bonnes plantes pour lutter contre la dysenterie, penser à faire bouillir l'eau, mais également soigner avec les moyens du bord. C'est une anecdote souvent reprise, que ce soit par Jean-Marie Juteau (1994, p. 123) ou le colonel Lucciani :

***Au départ, le capitaine Pfister s'aidant de deux bâtons, a toutes les peines du monde à marcher, ses deux pieds sont entourés de chiffons, son visage grimaçant reflète sa souffrance. Walter, victime des amibes et blessé à une cheville (plaie infectée) a aussi beaucoup de difficultés. Hier le médecin de Carfort lui a placé des asticots sur la blessure (asticots prélevés sur un autre blessé), thérapie qui sauvera sa cheville au bout de quelques jours (Redon).***

Un mot sur le fameux camp hôpital. Souvent décrit par les bô dôï eux-mêmes comme le camp où l'on envoyait les blessés graves pour les soigner, il s'agissait en réalité d'un gigantesque mouroir où on envoyait les blessés les plus critiques. Il était craint par les captifs et généralement synonyme de mort. Quelques médecins y travaillent, le colonel Lucciani y fait un séjour par ailleurs.

---

## Les cours de rééducation

---

Si les soldats vietminh semblaient peu enclins à réellement s'occuper des blessés ou à améliorer les conditions de vie du camp en général, les cours de rééducation et les séances d'autocritique étaient certainement le moment où le Viêt-minh manifestait le plus d'intérêt. On le sait aujourd'hui, cette rééducation (on a parlé de lavage de cerveau) a en réalité eu peu d'emprise sur les camps d'officiers (Jean-Jacques Beucler, Jean-Marie Juteau) qui n'hésitaient pas à répondre par l'humour ou à ne pas écouter ces cours. A l'inverse il semble que ces cours aient eu une certaine influence sur les camps de sous-officiers et d'hommes de troupes sans pour autant aller jusqu'à dire que le commissaire politique a transformé ces jeunes français en une force révolutionnaire marxiste (Pierre Journoud et Hugues Tertrais,

2012). Ces séances de rééducation concernent invariablement tous les prisonniers français aux mains du Viêt-Minh et non exclusivement les prisonniers de Dien Bien Phu.

A la chute du camp retranché, le Viêt-Minh décide de diviser par nationalité et appartenance les prisonniers. Selon Pierre Bonny, cette division tenait essentiellement au besoin des propagandistes de développer des thèmes selon l'ethnie destinataire. L'anecdote de Bonny qui se souvient des paroles du commissaire politique au moment de la chute du camp retranché est reprise dans le livre de Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012, p. 203) :

- *Aux Français et aux légionnaires, qui bénéficient de la politique de clémence du président Ho Chi Minh ; qui doivent être rééduqués, pour avoir été trompés par les turpitudes des colonialistes, valets des impérialistes américains ; qui ont conduit, au seul bénéfice des marchands de canons, une guerre injuste contre un peuple qui ne combattait que pour sa liberté. [...]*
- Aux Algériens, Marocains, Tunisiens, Africains, qui sont issus de peuples frères opprimés par le même colonisateur ; qui ont été trompés sur les causes et les origines de la guerre ; qui, à l'instar du peuple vietnamien, doivent lutter pour la paix et chasser le colonisateur de leur pays.
- Aux Vietnamiens ayant combattu sous le drapeau français, qui ne bénéficient pas de la clémence du président Ho Chi Minh ; qui sont des traîtres à leur patrie ; qui sont des réactionnaires, coupables de n'avoir pas spontanément adhéré à l'idéologie communiste ; qui doivent être rééduqués afin de pouvoir à leur tour lutter pour la paix.

Le Viêt-Minh dès la chute du camp retranché a voulu faire comprendre aux prisonniers de l'Union Française que les raisons de la défaite tenaient plus du fait de leur appartenance à un pays « impérialiste » et « colonialiste » que d'erreurs tactiques militaires. On se souvient des déclarations du général Giap considérant que rien ne pouvait s'opposer à un peuple qui a décidé de lutter pour son indépendance (même si par ailleurs, il jugera lui-même que le choix du général Navarre de combattre à Dien Bien Phu était le moins mauvais choix). Aussi, il paraissait presque logique de voir le Viêt-Minh tenter de procéder à une « rééducation » des soldats français. Le lavage de cerveau avait un but bien défini selon le colonel Lucciani. Il ne s'agissait pas de faire des 10 000 combattants prisonniers des militants marxistes mais plutôt de repérer dans un groupe d'une centaine de prisonniers une ou deux personnes qui éprouve une certaine sensibilité aux thèses communistes. Le but final de l'entreprise est de renvoyer dans leur pays des soldats qui auraient adhéré aux thèses marxistes et qui une fois sur place s'empresserait de développer les mêmes idées. Les combattants Nord-Africains et Antillais constituaient des « prises de choix » pour le Viêt-Minh. Lors de notre entretien Amédée Thévenet a par ailleurs révélé une anecdote à ce sujet. Un soldat antillais avait été fait prisonnier à Cao Bang. Lors de son arrivée dans le camp d'internement, les soldats vietminh l'avaient alors emmené devant le commissaire politique pour un entretien particulier. Le Vietnamien lui avait alors demandé les raisons de son engagement aux côtés des Français. Il lui avait dit que cela n'avait pas de sens, qu'il devait également déclencher la lutte dans son pays pour obtenir l'indépendance. L'Antillais, sans ciller, lui avait alors répondu qu'avant l'arrivée des Français son grand-père venait de manger son petit-fils. Les Français une fois sur place ont développé les routes, les chemins de fer, ont instruit la population. Il ne voyait pas pourquoi il devait se rebeller contre eux. Le commissaire politique lui avait alors fait promettre de ne jamais raconter cet entretien à quiconque. Cependant, de manière générale, l'opposition farouche des prisonniers aux cours de rééducation était en réalité une entreprise inutile. Les prisonniers ont en effet constaté très rapidement que plus ils s'opposaient aux discours qui leur étaient proposés,

plus ils devaient en subir les conséquences. Ils ont également fait le lien entre l'aide vietminh et l'adhésion aux idées marxistes. Un certain jeu de dupes a alors commencé. Il s'agissait de faire profil bas durant les séances de rééducation et de manière intelligente acquiescer à ces thèses contraires à l'enseignement qui jusqu'alors avait été dispensé aux prisonniers. Amédée Thévenet explique (2006, p. 128) :

***Pour échapper à la pression physique, morale et psychologique de la rééducation, il faut répondre par une docilité apparente, applaudir les discours, écrire des confessions « bidons », signer des manifestes. C'est là notre unique chance de survie. On voit alors émerger ceux d'entre nous qui comprennent le rôle qu'il faut jouer.***

A propos de l'objectif de ces séances de rééducation, le Viêt-Minh le présentait ainsi (Edmond Cheval, 2003, p. 26) :

***Nous allons vous apprendre ce qu'est la vraie valeur d'un idéal. Vous, vous avez combattu pour une cause qui était fausse au départ, vous allez connaître le temps du repentir. Quand nous serons sûrs de votre rééducation, alors nous pourrons envisager de vous libérer [...]***

La libération. C'était le seul mot qui maintenait éveiller certains prisonniers durant ces séances de rééducation. Combien de fois leur a-t-on promis des libérations anticipées s'ils signaient un document appelant à la paix, présentant le Viêt-Minh comme le seul digne de remporter la victoire finale ? Parfois, il faut l'admettre, une telle démarche a effectivement aidé à une libération anticipée. Mais bien souvent, la signature d'un document (l'appel de Stockholm par exemple), n'a jamais aidé à la libération. On comprend mieux le scepticisme des anciens quand, au moment de la signature des Accords de Genève, on leur annonce qu'ils vont bientôt être libérés.

Durant ces séances de rééducation, la « politique de clémence » du président Ho Chi Minh est régulièrement mise en avant. Vantée depuis le début, le Viêt-Minh veut faire comprendre aux prisonniers français que leurs conditions de vie dépendent de cette politique. On suppose difficilement ce qu'ils auraient du subir si Ho Chi Minh n'avait pas instauré cette clémence. Edmond Cheval témoigne de cette démarche (2003, p. 42) :

***Le cinéma est la séance d'autocritique hebdomadaire. On l'a appelé comme ça. Ça vaut d'être vu. Figurez-vous la place avec une estrade, sur celle-ci une table, des chaises, et le chef de camp entouré de ses sbires, leurs petits carnets à la main. Autour des bancs, et sur ces bancs les prisonniers. A leur arrivée, il fallait crier le slogan suivant : Ho ehi min muong nam ! Cela veut dire : longue vie au président. Autrement dit l'oncle Ho !***

Parmi les prisonniers, certains étaient présents dans les camps depuis 1950. Le record de longévité est détenu par René Moreau, fait prisonnier en 1946<sup>35</sup>. Il est donc fort possible aux yeux des nouveaux arrivants que certains prisonniers aient plus ou moins adhéré aux visions « marxistes ». D'autant plus que les relations entre nouveaux et anciens prisonniers n'étaient pas forcément au beau fixe. Les premiers découvrent les camps, les seconds ont déjà leurs habitudes bien construites. Dans certains camps, on a vu la naissance de *Comités de paix* qui étaient gérés entièrement par des prisonniers et qui avaient pour but de préparer les séances quotidiennes de rééducation. Amédée Thévenet livre que bien souvent les prisonniers à la tête de ces Comités ne croyaient pas plus aux thèses qu'ils expliquaient que les autres. C'était simplement une façon de s'attirer les faveurs

---

<sup>35</sup> Il publiera d'ailleurs un ouvrage à sa sortie des camps : *Huit ans otage chez les Viets, 1946-1954*, Paris, Pygmalion, 1982.



du commissaire politique et du chef de camp et ainsi espérer une libération anticipée. Ces séances de rééducation n'étaient d'ailleurs pas inconnues de l'état-major français. A ce sujet, lorsqu'Amédée Thévenet rentre en métropole, ayant bénéficié d'une libération anticipée de la part du Viêt-Minh, il est immédiatement questionné par l'appareil militaire sur ses opinions, sur ses camarades, notamment sur leurs rapports avec le marxisme et la lutte vietminh. Bien entendu, les autres libérés anticipés avec lui devront donner leur opinion d'Amédée Thévenet ; preuve que l'état-major français pensait vraiment que certains prisonniers reviendraient des camps vietminh avec l'espoir de déclencher une révolution en France. Ce fut peut-être le cas, un certain nombre d'Européens ont combattu pour le Viêt-Minh et il y avait également des soldats sensibles au communisme dans les rangs de l'Union Française. George Sanlaville par exemple, ancien combattant d'Indochine, est militant communiste. Cependant, il a toujours déclaré s'être battu pour la France. C'est un ardent patriote et il n'est jamais passé dans le camp vietminh. Il ne faut pas négliger la part d'influence des théories communistes sur les hommes de l'Union Française. Au moment de la guerre d'Indochine, le Parti Communiste Français est le premier parti politique de France et il a eu une attitude à l'égard du CEF qui a été plus tard condamnée mais qui sur le moment n'a pas surpris. Nous y reviendrons. Pour conclure cette parenthèse, Jean-Jacques Beucler dans un style franc, parfois drôle, nous livre sa définition du lavage de cerveau (1977, p. 93) :

***Le lavage de cerveau est œuvre de patience : trempages progressifs, rinçages fréquents, pas de détergent agressif, des ingrédients nuancés qui décapent lentement : les mains demeurent douces, à défaut de rester blanches.***

Ces séances de rééducation sont l'occasion pour les prisonniers de se rapprocher du directeur du camp, des commissaires politiques et des surveillants. Ainsi, on assiste à quelques conversations entre Viêt-Minh et Français. Jean-Jacques Beucler, à ce propos, prisonnier au camp n°1, a une discussion avec Kitou, le responsable du camp (1977, p. 68) :

***Je me suis permis de dire une fois à Kitou que je ne voyais pas ce que les siens avaient apporté à ces villageois, dont l'existence était devenue plus difficile. J'ai eu droit à l'admirable réponse suivante : « Du temps du colonialisme, ils ignoraient qu'ils étaient exploités. Maintenant, grâce à nous, ils le savent. »***

Même si les blessés sont exemptés des séances générales de rééducation, les commissaires politiques ont bien évidemment trouvé une solution, et pas la plus simple. Jean-Marie Juteau révèle que quand l'impossibilité pour le prisonnier de se rendre aux cours de rééducation était trop grande, un « éducateur » se rendait sur place et lui débitait alors des citations marxistes, apprises par cœur et « ânonnées avec beaucoup de goût » (Jean-Marie Juteau, 1994, p. 92).

Quelle est la séance type de rééducation ? Jean-Marie Juteau revient sur le sujet avec une précision terrible (1994, p. 154) :

***Réunions politiques, rééducation. Ces réunions ont lieu l'après-midi de temps en temps (2 à 3 fois par semaine). Elles sont préparées en liaison entre le « Comité de Paix et Rapatriement », les responsables de groupe et la direction du camp. Elles ont pour but de gagner les prisonniers aux principes « communistes ». Les Viets disent : « Il faut chasser de vous le vieil homme ! », ce qui a le même sens [...] On entend indifféremment chaque fois les mêmes phrases stéréotypées ânonnées d'une tirade comme une piqûre infligée à un malade. « Prisonniers, criminels de guerre ici présents, l'ère des féodaux colonialistes est finie, la roue de l'histoire a tourné. Vous êtes les fils égarés du peuple de France. Notre vénéré***

***Hô Chi Minh dans sa grande sagesse a eu l'immense bonté d'appliquer pour vous la politique de Clémence. Afin de respecter cette politique, vous aurez à satisfaire 3 principes : lutter pour la Paix, vous rendre utile et conserver la Santé. » Suit alors le développement du premier thème... [...] En résumé, plus nous approcherons de la libération, plus ces réunions paraîtront à tous dérisoires et soporifiques. (On a vu certains prisonniers somnoler discrètement comme à la chambre des députés lors de longues tirades présentant un intérêt secondaire). Nous sommes déjà loin du manifeste du camp n°1 de Pouget...***

La seconde « phase » de ces séances de rééducation concerne l'autocritique. Selon Jean-Marie Juteau, qu'on ne présente plus, l'autocritique est une « coutume » rapportée par les cadres vietminh aux méthodes préexistantes sino-soviétiques. Nous en avons parlé concernant les batailles. Après chaque bataille, gagnée ou perdue, l'état-major vietminh fait son autocritique. Elle consiste dans l'aveu public d'une faute commise. Dans le cas des camps de prisonniers, les fautes habituelles sont le « vol » et la « paresse ». C'est par exemple le cas du « camarade B » (Jean-Marie Juteau, 1994, p. 160) qui a été pris la main dans le sac par un bô dôï alors qu'il rentrait d'une corvée de bois avec un fagot bien maigre, voici son autocritique :

***Camarades, cette semaine, je regrette de vous avoir dit que je me suis rendu coupable de mollesse capitaliste dans le ramassage de mes fagots de bois qui ont été trop petits et mal tassés. Ce n'est pas par cause de mauvaise volonté, mais parce que je prends de l'âge. Je suis fatigué par le climat, le bois est loin et le chemin pénible. Ce n'est pas comme à Paris où je n'avais que la rue à traverser pour aller au Bois de Boulogne, le chemin était plat et large, il y avait beaucoup de bois sec, je ramassais de très gros fagots et ma femme me remerciait...***

Le texte est paraît-il authentique. Le chef du camp, appelé Prosper, n'a eu de cesse de féliciter le camarade B pour cette autocritique. D'autres situations sont bien moins burlesques. De manière générale ces séances d'autocritique sont l'occasion de tester le Viêt-Minh, constater la marge de manœuvre. Beaucoup de prisonniers constatent que si on fait mine de courber le dos et d'accéder à l'ensemble des requêtes, on finit par au moins avoir la paix, au mieux s'attirer les faveurs des commissaires politiques. Amédée Thévenet nous a confié que beaucoup se contentaient de retenir les paroles du commissaire et de les ressortir mot pour mot quelques jours plus tard. Ce dernier était alors ravi, persuadé certainement que le travail de rééducation était en marche. A propos de l'autocritique, Jean-Jacques Beucler en fait une description intéressante (1977, p. 67) :

***La journée du parfait petit progressiste n'est pas complète sans une séance de critique et d'autocritique. On se réunit par groupes et, publiquement, on adresse des reproches à ses voisins et on procède, pour soi, à une sorte de confession publique. La méthode aboutit à l'instauration d'une police interne permanente. Pris par l'ambiance, chacun passe avec délices du rôle de redresseur de torts à celui de repentant masochiste...***

Certains prisonniers, ayant tout à fait compris comment les commissaires politiques fonctionnaient ont osé aller très loin dans l'autocritique. Cette anecdote provient de Pierre Bonny et est relatée par Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012, p. 211) :

***Un de mes compagnons, torturé depuis longtemps par l'idée d'une évasion, décida, contre toute logique de tenter sa chance. Quelques jours plus tard, il fut ramené au camp par des territoriaux viets et immédiatement convoqué par le***

**chef de camp. Innocemment, ce dernier lui demanda pourquoi il avait tenté de s'évader, et le compagnon, soudain illuminé, expliqua, sans rire, que depuis qu'il bénéficiait de la politique de clémence du Président [Ho Chi Minh] et suivait les cours politiques, il avait parfaitement compris à quel point il avait été auparavant trompé par les colonialistes français, valets des impérialistes américains, et n'avait qu'une idée : rentrer en France au plus tôt et lutter pour la paix !**

L'évadé fut réintégré au camp, sans sanction.

## **« Genève ou l'échec des combattants <sup>36</sup> ».**

A la fin du mois d'avril 1954 s'ouvre à Genève la conférence qui doit décider du destin de la péninsule coréenne. Le 2 mai, en acceptant la présence de la République Démocratique du Vietnam (Vietnam Nord), la France accepte par la même que la conférence de Genève traite de la question indochinoise. C'est le début de la fin de la guerre.

### **Un processus long et tardif.**

L'idée de la conférence de Genève vient du ministre des Affaires étrangères soviétique Molotov. Elle devait à l'origine traiter du problème coréen et s'est étendue à l'Indochine. Cette volonté d'y inclure l'Indochine a été celle des soviétiques qui y ont mis une condition *sine qua non* : la présence de la République Populaire de Chine autour de la table des négociations. Les Etats-Unis, opposés à cette idée, se sont laissés convaincre par le Royaume-Uni et la France. Les participants étaient à l'origine au nombre de huit : Etats-Unis, France, Royaume-Uni, U.R.S.S., Vietnam, Cambodge, Laos et « les autorités de Pékin » (pour ceux qui n'avaient pas reconnus la République Populaire de Chine). Le 2 mai, la France accepte la présence de la République Démocratique du Vietnam (Vietnam Nord) à Genève comme le rappelle Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) :

***Il eut été inimaginable que le gouvernement Ho Chi Minh ne participât pas à la Conférence, même si le principe n'en avait pas été formellement retenu à Berlin. Le 2 mai, Jean Chauvel <sup>37</sup>, mandaté par son gouvernement annonce à Gromyko, second de Molotov, que la France accepte la présence de la RDV à Genève.***

La conférence de Genève, côté français, est marquée par de fortes dissensions entre les différents intervenants. René Pleven, ministre de la Défense, souhaite séduire le Viêt-minh et lui éviter la tutelle chinoise et la main mise américaine. Georges Bidault, il désire plus que tout acheter l'abandon du Viêt-Minh par la Chine en lui promettant des crédits dont elle a cruellement besoin si elle souhaite relancer son économie. Ces demandes paraissent irréalistes quand on sait que le gouvernement Laniel avait fait de la paix en Indochine l'une de ses principales motivations. Isolée sur le plan international, de plus en plus critiquée par les Etats-Unis, la France n'est plus en mesure d'imposer quoi que ce soit. La seule carte de la France était de faire craindre à l'escalade internationale du conflit indochinois. Malheureusement, quelques jours auparavant, les Etats-Unis avaient tenu à rassurer leur population et par la même occasion les soviétiques quant à leurs réelles intentions. Ils

<sup>36</sup> Formule tirée de *Les guerres d'Indochine, de 1949 à la chute de Saïgon*, Philippe Franchini, Paris, Tallandier, 2011.

<sup>37</sup> *Diplomate et principal négociateur de la France à la conférence de Genève sous la direction de Georges Bidault.*

n'avaient nullement envie de déclencher la troisième guerre mondiale en Indochine. Au début du mois de mai, la délégation française, à l'image de son gouvernement, est au bord de l'effondrement. Paul Reynaud demande un cessez-le-feu immédiat. Même le général Navarre semblait y être favorable surtout après les déclarations du général Cogny à la presse, à la limite du secret défense et qui avaient eu pour conséquence de créer un véritable vent de panique à Paris. La seule option viable selon le général Navarre était d'envoyer massivement des renforts en Indochine pour faire craindre une recrudescence des combats au Viêt-Minh. Après la chute du camp retranché, Georges Bidault est désemparé, ce qui ne l'empêche pas de formuler les demandes françaises avec le plus grand sérieux. La France souhaite un cessez-le-feu, une distinction entre les trois Etats indochinois et un retrait des troupes vietminh du Cambodge et du Laos. Pour sa part, le Viêt-minh, en la qualité de son représentant Pham Van Dong demande la reconnaissance officielle de l'indépendance des trois Etats indochinois, le retrait de toutes les troupes étrangères de ces trois pays, la tenue d'élections et éventuellement une adhésion à l'Union Française. Le Vietnam de Bao Dai quant à lui paraît très isolé. Il ne trouve que les Etats-Unis pour le soutenir, la France elle-même ayant refusé de reconnaître son ancienne colonie<sup>38</sup>.

Les Français sont à l'origine de l'idée de partition du Vietnam en deux zones. Bien que la proposition plaise à la fois aux Etats-Unis et au Royaume-Uni, Georges Bidault ne peut s'y résoudre. Il a en effet donné sa parole à Bao Dai qu'il ne fractionnerait pas le Vietnam en entités autonomes. Pendant toute la durée du mois de mai, les négociations n'avancent pas. Molotov et Eden jouent les diplomates, convoquant des réunions secrètes entre les différents acteurs, faisant en sorte de constamment alimenter le débat. Un homme va être à l'origine de grands bouleversements à Genève. Il va certainement être le plus grand artisan de ces accords (Philippe Franchini, 2011). Il représente à Genève la République Populaire de Chine et s'appelle Zhou Enlai. Les compliments ne manquent pas à propos de Zhou Enlai, tant du côté des Etats-Unis que des soviétiques. Et pour cause. Tout comme le Viêt-Minh, la République Populaire de Chine est à sa première grande conférence internationale de son histoire. Genève est une porte d'entrée inespérée dans la cour des grands. La Chine est également idéalement située dans ce conflit. Ayant apporté une aide déterminante au Viêt-Minh, elle a donc énormément de poids auprès de son voisin du Sud. De plus, en pleine recherche de légitimité internationale, la Chine a tout intérêt à faire bonne figure devant les Etats-Unis.

Dès le 25 mai le Vietnam de Bao Dai se dit prêt à une possible partition. Le 10 juin, Molotov attaque violemment Georges Bidault qu'il accuse d'être un opposant à la paix, cherchant à internationaliser le conflit en demandant le soutien américain. La position de Georges Bidault est pourtant connue. C'est un colonialiste convaincu, qui refuse de serrer la main de Pham Van Dong (premier ministre de la République Démocratique du Vietnam) et qui espère encore pouvoir conserver l'Indochine. Joseph Laniel, sans aller dans le même sens que Georges Bidault, décide tout de même d'envoyer du matériel et des hommes supplémentaires en Indochine. Une façon sans aucun doute de sauver les meubles. Le 12 juin, le général Navarre est par ailleurs remplacé par le général Ely. Le même jour, Joseph Laniel est mis en minorité par 306 voix contre 293 est contraint de démissionner. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) livrent alors :

---

<sup>38</sup> Le colonel Lucciani revient sur ses notions différentes que l'on confond trop souvent en parlant de l'Indochine. L'Indochine française est divisée en cinq parties : Laos, Cambodge, Tonkin, Annam et Cochinchine. De ces cinq régions, seul le Cochinchine (autrement dit le Vietnam Sud) est une colonie. Les autres territoires sont et ont toujours été des protectorats français.

**Le 14 juin, le nouveau Président, René Coty, demande à Pierre Mendès France de constituer un gouvernement. L'appel au député radical signifie, pour beaucoup, que la France s'est enfin résolue à pratiquer en Asie une politique réaliste.**

Pierre Mendès France est investi le 18 juin 1954 par une écrasante majorité : 419 voix contre 17. Le « pari de Mendès » est lancé. Le nouveau président du conseil se donne jusqu'au 20 juillet 1954 pour résoudre la question indochinoise. S'il échoue, il démissionnera. C'est l'aveu logique de l'échec de la Quatrième République, celle qui n'a jamais voulu appeler « démission » une démission. Le 14 juillet, à Paris, le président du conseil reçoit John Foster Dulles (secrétaire d'Etat américain) et Anthony Eden (ministre des Affaires étrangères du Royaume-Uni). Ils s'accordent sur les objectifs à présenter à Genève : respect de l'indépendance et de l'intégrité territoriale du Laos et du Cambodge ; préservation de la moitié sud du Vietnam et enfin création d'un système efficace de contrôle international (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005). Le 23 juin, Pierre Mendès France rencontre Zhou Enlai qui lui assure que la République Populaire de Chine et le Viêt-Minh sont prêts à reconnaître l'indépendance du Laos et du Cambodge. Dans le même temps Pierre Mendès France se dit prêt à la fermeté au cas où le Viêt-Minh déciderait de s'opposer à sa politique de la main tendue. Il fait préparer deux divisions de réserve prêtes à s'envoler pour l'Indochine. Le 29 juin, après plusieurs ratés qui ont coûté la vie à plus de 1 200 hommes sur le terrain, le général Ely, secondé par le général Salan, réussit une retraite impliquant 100 000 personnes et concentrent désormais leurs efforts dans la protection du delta du Nord. C'est un soulagement pour Pierre Mendès France car l'épée de Damoclès à savoir un Viêt-Minh prêt à attaquer des positions françaises disséminées, n'est plus d'actualité (les tentatives d'attaque du delta par le Viêt-Minh se soldant toutes par des échecs).

Dans le même temps, Pham Van Dong sait que la paix est proche, mais il veut au maximum tirer profit des derniers jours. En effet, le « pari de Mendès » est une arme à double tranchant. Se présentant comme l'homme de la paix, Pierre Mendès France envoie également un autre message : s'il échoue, un autre homme prendra sa place, et il sera peut-être beaucoup plus tenté par l'envoi du contingent et l'internationalisation de la guerre. Cependant, Pham Van Dong sait également que tout peut se régler très vite et que Pierre Mendès France, le 25 juin, a fait le plus dur du travail. Il souhaite donc tirer parti du mois restant avant l'échéance pour tenter de grignoter un peu plus les concessions françaises. Drôle de jeu de va et vient lorsque l'on sait que durant le même temps des milliers de prisonniers meurent en captivité et que des affrontements continuent dans le Delta mais également au Laos. Pham Van Dong propose alors un partage au 13<sup>ème</sup> parallèle. Le 13 juillet sous la pression soviétique et surtout devant la peur de voir les Américains revenir dans un débat qu'ils ont plus ou moins laissé entre les mains de Eden et de Mendès France, Pham Van Dong accepte un recul jusqu'au 16<sup>ème</sup> parallèle. Le 19 juillet, veille de l'expiration du « pari de Mendès », Pham Van Dong accepte de reculer jusqu'au 17<sup>ème</sup> parallèle. La France donne son accord, le Royaume-Uni également, les Etats-Unis aussi. La signature du traité a lieu le 20 juillet à minuit bien qu'en réalité ils aient signé après cet horaire puisque les signataires avaient bien pris soin de faire arrêter les horloges du Palais des Nations à minuit pile.

Un cessez-le-feu est signé entre le général Delteil, représentant le général Ely, et Ta Quang Buu, représentant le général Giap, il doit être appliqué entre le 27 juillet 1954 et le 11 août 1954.

Pour reprendre la formule de Pierre Mendès France, « *la paix n'est pas parfaite* ». Certes la France a obtenu la fin des hostilités mais elle perd une grande partie de son

influence dans la zone du Sud Est asiatique. De même, le Vietnam de Bao Dai se sent littéralement abandonné par les Français. L'Etat du Vietnam, fondé par la France pour proposer une alternative viable au Viêt-Minh (Philippe Franchini, 2011), se trouve alors désarmé. Même Pierre Mendès France semble déterminé à ne rien offrir au Vietnam de Bao Dai, il va jusqu'à considérer que celui-ci s'est montré bien ingrat envers la Métropole. Jean Chauvel déclare au terme de la conférence de Genève : « *M. Mendès France ne voulait rien ajouter. Il trouvait que le Vietnamien avait trop craché dans la soupe* ». La France est alors plus admirative du Viêt-Minh, honoré par sa combativité et son entreprise de « *Résistance à tout prix* » (selon les paroles d'Ho Chi Minh), que de l'Etat pro-occidental du Vietnam Sud. Pour le président du conseil français, ils ne se sont que trop peu investis dans la guerre qui ravageait leur pays. Pour autant on ne peut pas accuser l'empereur Bao Dai d'avoir troublé le Vietnam et manqué de fermeté. Rappelons que ce sont bien les Français qui ont tenu à créer un Etat autour de ce personnage qui ne voulait plus du pouvoir. L'empereur considère d'ailleurs les accords de Genève comme un véritable *diktat* qui lui est imposé. Philippe Franchini (2011, p. 283) conclut sur les Accords de Genève en disant :

***En définitive, les vœux émis de toutes parts pour que la paix de Genève puisse s'accomplir totalement ne sont qu'une manière artificieuse et commode de masquer les responsabilités des gouvernements aux yeux des populations .***

Pour sa part, Pierre Mendès France inscrit sa démarche dans une recherche de paix durable et dans une sauvegarde du sang français. Au terme des Accords de Genève, il déclare alors :

***La raison et la paix l'ont emporté. Songeons ensemble à ceux qui, hélas, ne reviendront pas. A ceux qui sont restés meurtris dans leur chair ou dans leur cœur. Que notre pensée se tourne aussi vers ceux qui ont un être aimé exposé sur le front ou prisonnier et dont les angoisses vont cesser. Et vers les familles qui ont pu redouter durant ces dernières semaines que leurs fils doivent partir à leur tour. Je n'ai pas besoin d'exprimer les sentiments que j'éprouve car ce sont les vôtres.***

## **Une libération sporadique.**

---

La nouvelle de la signature des Accords de Genève arrive le 31 juillet 1954 au Vietnam. Comme stipulé dans la signature des accords, l'ensemble des prisonniers devront être rendus à leur camp respectif dans le mois qui suit l'annonce de la signature. Le 31 juillet 1954 a été par ailleurs célébré dans les camps de prisonniers vietminh et le repas, en cette journée, a été sensiblement amélioré par rapport à l'accoutumée. De manière générale, à l'approche de la libération des prisonniers, le Viêt-Minh a décidé d'améliorer les conditions d'existence de ces prisonniers. En pleine recherche de légitimité internationale, alors que des acteurs d'horizons différents allaient surveiller la libération des prisonniers de guerre français, le Viêt-Minh voulait donner l'illusion que les prisonniers avaient été bien traités. Des campagnes de vaccination ont même été organisées en présence de journalistes étrangers.

Pour les prisonniers, cette annonce sonne comme un glas inattendu. Beaucoup des anciens ne se réjouissent pas. Ils savent que si libération il y a elle sera longue et douloureuse. Quelques prisonniers avaient bénéficié d'une libération anticipée, mais de manière générale, on ne peut pas dire que ces libérations aient été légion. De même, les prisonniers ont signé un certain nombre de manifestes appelant à la paix, ou dénonçant l'impérialisme français. Les motivations poussant à ces signatures sont très variées.

Certains pensent que c'est la possibilité d'obtenir une libération rapide. Comme il y a de fortes chances que ces manifestes soient ensuite publiés dans la presse communiste (dont *L'humanité*), certains voient là une chance d'envoyer un signe de vie à leur famille. Il faut en effet savoir qu'un certain nombre de soldats (dont Amédée Thévenet) ont été déclarés disparus à la suite d'une bataille perdue. Sans nouvelles, certaines familles ont organisé l'enterrement (cercueil vide) de leur proche sans savoir que celui-ci était encore en vie. Parfois, ces mêmes familles ont entretenu des tombes vides pendant plus de trois ans alors que les titulaires desdites tombes étaient en vie, quelque part dans le Tonkin. Toujours concernant ces manifestes, certains sont ratifiés par empathie. Pensant qu'une ratification massive améliorerait les conditions de vie générales. Au camp n°1 notamment, les officiers Charton et Lepage, qui ne se parlaient plus depuis la bataille de Cao Bang, se sont consultés concernant ces signatures. Ils ont décidé que tout le monde devaient signer les manifestes dans l'intérêt général. Une quinzaine de libérations anticipées eurent alors lieu. Jean-Marie Juteau raconte l'annonce (1994, p. 168) :

***L'après-midi, Prosper [ndla : le chef du camp] nous réunit au théâtre de verdure et lit les termes principaux dont il a pris connaissance : « Le cessez-le-feu au Tonkin sera effectif dans les huit jours ; les prisonniers, de part et d'autre devront être rendus dans les trente jours ! ».***

Les libérations vont se faire attendre. Certaines arrivant très vite, d'autres mettant plus de temps. Certains prisonniers ne seront libérés que fin septembre. Jean-Marie Juteau à ce propos témoigne que le 2 septembre 1954, le balai des camions *Molotova* et des hélicoptères français n'est toujours pas fini. Les prisonniers sont en effet ramenés vers le delta de Hanoi par des camions *Molotova*. Néanmoins, sur certaines distances les prisonniers n'ont d'autres choix que de marcher. La grande majorité est alors affaiblie par plusieurs mois, voire années de captivité. Le cas de ces prisonniers qui meurent une fois arrivés à Hanoi ne fait pas partie des légendes. Il y a en effet des prisonniers qui, une fois à l'hôpital de Saïgon où ils ont été transférés depuis Hanoi, meurent. C'est le cas notamment

du capitaine Rancurel qui succombe le 1<sup>er</sup> août 1954 (Jean-Marie Juteau, 1994, p. 204) :

***Le Capitaine Rancurel, affaibli par une dysenterie, s'efforce depuis le départ de faire bonne figure. Lepinay et ses camarades veulent le porter, il refuse, il se traîne ainsi jusqu'à la fin de l'étape puis s'écroule et meurt quelques heures plus tard [...] Rancurel n'a pas voulu être une charge pour les autres prisonniers, il en est mort. Où a-t-il trouvé cette force l'amenant au sacrifice suprême ?***

Le cas du capitaine Rancurel n'est pas isolé. Le sergent-chef Raymond, le sergent Pierre ou le caporal Mohamed, plusieurs sont ainsi décédés après leur libération. Les photos font froid dans le dos. Le deuxième classe Girhard capturé le 7 mai 1954 à Dien Bien Phu et libéré le 28 août après 113 jours de captivité, pèse 49 kilos, il est atteint de diarrhée profuse, d'intolérance gastrique complète, ce sont des signes d'une malnutrition aggravée. Le deuxième classe Julien capturé le 7 mai 1954, libéré le 14 juillet (libération anticipée depuis le camp n°78) a perdu 23 kilos en 68 jours et pèse désormais 37 kilos. Le sergent-chef Léonce capturé le 7 mai 1954, libéré le 20 août, pèse 38 kilos. La liste de ces prisonniers est encore très longue. Ce qu'on constate c'est que les cas les plus graves concernent exclusivement des sous-officiers et des hommes de troupes. Il semble effectivement qu'ils aient eu plus à souffrir de la captivité que les officiers<sup>39</sup>.

Pour Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012), le véritable drame autour de ces prisonniers est d'avoir servi de monnaie d'échange « *dans des négociations délicates qui les*

<sup>39</sup> A ce propos, les Annexes concentrent un certain nombre de photos de ces prisonniers, toutes tirées du « Fond Boudarel ».

dépassaient ». Les deux auteurs affirment que l'état-major français bien qu'au courant des emplacements de certains camps avaient décidé de ne pas tenter d'opération commandos car c'était prendre le risque que les prisonniers des autres camps en pâtissent. A leur arrivée à Hanoi, les premières tentatives de repas furent douloureuses. La nourriture trop riche des premiers repas était sans cesse rejetée par les prisonniers, il faut plusieurs mois pour réadapter les fonctions digestives des Français. Une commission se met rapidement en place pour préparer l'arrivée des soldats français. Concernant l'hébergement, les loisirs, le règlement des soldes (certains soldats ont plusieurs années de retard de soldes).

L'annonce de la libération dans les camps de prisonniers, comme expliquée, suscite de l'espoir mais également de la crainte. La crainte que cette libération n'intervienne jamais. La crainte que tout soit perdu. Jean-Marie Juteau (1994, p. 154) fait part de réflexions de soldats qui se demandent si c'est leur dernière chance de s'évader :

***Nous ne sommes pas dans les conditions précaires des officiers pris en 1950, la conférence de Genève est sur le point d'aboutir. La seule question qui se pose est la suivante. Vaut-il mieux tenter l'évasion avec un pourcentage de chances proche de zéro ou attendre un mois, deux mois, peut-être plus, la conclusion des accords de Genève compte tenu des conditions de vie qui sont les nôtres actuellement ? La réponse est : « attendre » !***

Ces soldats n'auraient d'ailleurs eu guère de chance au vu de leur état physique déplorable. Cependant, l'idée d'une évasion à ce moment là, si elle peut paraître saugrenue avec le recul, est à comprendre *via* le contexte de l'époque. Ces prisonniers de Dien Bien Phu vivent avec d'autres personnes faites prisonniers parfois bien des années auparavant et dans un état de malnutrition et de maladie encore plus avancé que le leur. Cette vision d'une déshumanisation totale peut pousser les plus téméraires à tenter l'aventure en se disant que les promesses vietminh d'une libération ne seront jamais tenues.

En septembre 1954, l'heure est au bilan. Bilan de huit années de guerre qui ont détruit le Corps Expéditionnaire Français, c'est d'ailleurs pour cette raison que lors des négociations de Genève, Pierre Mendès France agite la menace du contingent. Il sait que les réserves sont vides. Plus personne ne se battra pour l'Union Française. Le bilan est difficile à obtenir tant le manque d'informations sur les pertes est énorme. C'est presque une preuve du désintérêt du pouvoir politique pour l'Indochine, celui-ci ne semble même pas être en mesure de savoir combien d'hommes ont été tués en Indochine. Les différentes versions font grandement varier le nombre de tués et de blessés. Pour ce qui est du Viêt-Minh, Jacques Dalloz (2006) avance le chiffre de 500 000 pertes. Pour l'Union Française, les statistiques concernant les combattants non indochinois sont assez bonnes. Les forces de l'Union Française sont composées de trois groupes : le Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient (regroupant, selon les termes de l'époque : les métropolitains, la légion, les Nord-Africains, les Africains, les Vietnamiens combattant au sein de l'armée française et quelques ultramarins), l'armée nationale du Vietnam et les supplétifs locaux (issus de différentes ethnies locales : Thais, Moï ou Meo).

Au sein du corps expéditionnaire, les morts se répartissent ainsi (Jacques Dalloz, 2006) : 18 000 Français, 9 000 légionnaires, 8 000 Maghrébins, 2 800 Africains. Il s'agit là du nombre de tués « en opération ». Les autres causes de décès ne sont pas pris en compte, c'est-à-dire tous les morts d'accidents, de maladie ou dans les camps de prisonniers ne rentrent pas dans cette comptabilité. On aboutit à 38 000 tués en opération dans le CEFEO. Pour ce qui est des pertes dans l'armée nationale et chez les supplétifs, nous n'avons que peu de chiffres. De même les disparus ne rentrent pas en compte dans les pertes.



Pour ce qui est des prisonniers, l'Association Nationale des Anciens Prisonniers Internés déportés d'Indochine (ANAPI) reprend les chiffres de la thèse du colonel Robert Bonnafous (1985) : un total de 36 979 présumés prisonniers de 1945 au 20 octobre 1954 pour 10 754 libérés entre les mêmes dates. Ceux qui en ont le plus souffert sont les autochtones si l'on se fie à ces chiffres. Pour 15 759 prisonniers, seuls 1 435 furent libérés. Ainsi, aux 38 000 tués en opération, il faut ajouter 26 000 prisonniers morts dans les camps. On aboutit à environ 64 000 tués. Mais, comme indiqué, ce chiffre ne prend pas en compte les disparus, les morts d'accidents, de maladies et à plus forte raison les pertes de l'armée nationale ainsi que des supplétifs sont très peu connues. Ainsi, Jaques Dalloz (2006) avance le chiffre d'un peu plus de 100 000 tués du côté de l'Union Française. Concernant Dien Bien Phu à proprement parler, Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012) s'appuyant sur les informations du colloque « 1954-2004 : la bataille de Dien Bien Phu, entre histoire et mémoire », estiment qu'il y a eu à Dien Bien Phu 15 000 combattants de l'Union Française, 10 000 prisonniers, un peu moins de 3 300 en sont revenus. Entrer dans une bataille des chiffres n'est pas le propos. Il faut simplement souligner que même dans les meilleures approximations, l'Union Française a perdu 100 000 de ses soldats. Le Viêt-Minh, comme indiqué plus haut, aurait perdu aux alentours de 500 000 hommes. Pour ce qui est des victimes civiles, aucune information fiable n'a pu être trouvée.

Pour ce qui est du nombre de militaires ayant fait un séjour en Indochine, contrairement à une idée reçue, il est très élevé. L'Indochine n'a pas concerné une petite minorité parmi les militaires. Selon l'Association Nationale des Anciens et Amis de l'Indochine et du souvenir indochinois (ANAI), 488 560 hommes et femmes ont été affectés successivement au Corps Expéditionnaire Français en Extrême Orient dont 223 467 Français, 122 920 Maghrébins, 72 833 légionnaires, 60 340 hommes et femmes originaires d'A.O.F et d'A.E.F. et 8 000 militaires déjà basés en Indochine avant 1945<sup>40</sup>. Ces chiffres sont conséquents et pourtant, nous le verrons, une grande partie des Français ne connaissent pas l'Indochine. C'est sans doute le plus grand paradoxe sur la guerre d'Indochine et à défaut, sur Dien Bien Phu.

## L'accueil national.

---

Le 21 juillet 1954, la signature des Accords de Genève mettent fin à un siècle de rapports franco-indochinois. La colonisation du Vietnam aura commencé sur un fait de guerre – le bombardement de Tourane (Danang) par deux navires français en 1847 – et se sera terminé le 7 mai 1954 sur une bataille perdue par la France. Les Français n'ont jamais été tourné vers leur Empire. L'aventure mexicaine, la guerre du Rif, l'Indochine, ces conflits n'ont pas passionné les Français. Un seul reste ancré dans les mémoires, toujours aujourd'hui, la guerre d'Algérie. Par son ampleur, par le nombre d'acteurs, par sa proximité avec la métropole, le conflit algérien a beaucoup plus bousculé l'opinion publique que la chute du camp retranché de Dien Bien Phu. Il faut dire, en 1945, c'est moins de 30 000 métropolitains qui vivent dans toute l'Indochine. C'est certes la colonie la plus belle de l'Empire, la fameuse « perle de l'Orient », mais elle reste méconnue, éloignée, presque interdite.

Le CEF qui se rend en Indochine en 1945 ne sait pas qu'il part pour huit années de guerre. Ces soldats sont tous volontaires, ils font partie d'une armée de métier. Ils partent pour l'Indochine rêvant d'aventures, de paysages époustouflants et de changements. De nombreux auteurs, de Pierre Journoud à Paul Boury et même des témoignages d'anciens combattants concourent à cette idée du soldat aventurier s'embarquant pour l'Asie. Cette

<sup>40</sup> Pour une raison inconnue, l'addition de ces différents chiffres donne 487 560 et non 488 560. L'ordre de grandeur reste tout de même inchangé.

vision du militaire, va persuader bon nombre de métropolitains, y compris ceux issus des milieux communistes. Dès lors, le militaire se battant en Indochine est considéré comme un « mercenaire de la République ». Il ne se bat pas par honneur mais pour le solde et par plaisir. On n'est alors nullement surpris des sabotages dans les usines d'armement en France. Il est vrai que du matériel en partance pour l'Indochine a été saboté par des militants communistes. De même on a vu des combattants revenir après huit années de guerre et se faire conspuer par la foule. Pierre Journoud parle même de scènes violentes, où des prisonniers se font insulter et bien plus (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2004). S'ils ne se font pas insulter, ces soldats subissent alors la vision d'une France face à ses doutes et à ses erreurs. Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012, page 223) rapportent comment sont accueillis à leur retour les prisonniers à Marseille et notamment le cas de Jean Carpentier, interrogé par la Sûreté militaire :

***Quelques jours après ma libération, j'ai été questionné par deux hommes de la Sûreté navale. Ils n'étaient pas très aimables – je sentais peut-être encore le cadavre ! Quand je leur ai dit que j'avais fait un discours devant mes camarades pour avoir un repas amélioré, ils m'ont répondu : « Hum... Pour si peu, vous avez fait ça ? ».***

On se souvient également de la libération d'Amédée Thévenet qui subit également des interrogatoires de ce type. La suspicion de l'armée envers ses propres hommes est d'autant plus étrange que lorsqu'ils ont quelque chose à dire, on décide de ne pas les écouter. Le cas du lieutenant-colonel Bigeard qui en rentrant d'Indochine avait mis au courant son état-major de la menace vietminh : « *bientôt l'Algérie va se soulever pour son indépendance* » lui avait-on dit (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2012), le général Blanc n'avait pas bronché. On était alors deux mois avant l'appel à la lutte du FLN.

Dien Bien Phu gêne, choque. Dien Bien Phu c'est un rappel de l'échec politique, militaire et tactique de l'armée française (Allaire, *Le Figaro*). Les rescapés sont alors cachés, on ne les montre pas, ils sont le rappel des échecs de la quatrième république. A tous, civils, journalistes, politiques et militaires, ils rappellent la défaite de juin 1940 (Pierre Journoud, 2004). Vite, il faut cacher les plaies béantes de l'histoire de France. Dans ce sens, le général Navarre est suspendu. La commission Catroux se réunit pour travailler sur les échecs tactiques et militaires, les conclusions ne seront pas rendues publiques. On sait que le général Cagny subit de nombreuses critiques, que ses indiscretions à la presse pendant la bataille lui seront chèrement payées. Partout on camoufle, on tente de rassurer. L'immédiat après Dien Bien Phu est marquée par une héroïsation tout azimut de nos soldats que certains journalistes fustigent (Robert Guillain, *Le Monde*). Ils trouvent malsain d'utiliser la mémoire des soldats à ce profit. Mais la presse, lancée depuis le mois de novembre 1953 avec l'opération Castor, ne l'entend pas de cet avis, nous y reviendrons. Le 21 juillet 1954, Jean Fabiani publie dans le journal *Combat* :

***Le pays poussera, à l'annonce de cette nouvelle, un immense soupir de satisfaction et de soulagement. Non le lâche soulagement d'il y a dix-huit ans après Munich, après l'abdication annonciatrice de défaite et de honte, mais le soulagement d'un peuple libéré de la tragique faute de ses débiles dirigeants.***

On se souvient des paroles de Joseph Laniel : « *On essaie de séparer l'Union française de la Métropole, les Français de leur armée, l'armée du gouvernement* ». Doit-on vraiment blâmer la population civile ? Et par ailleurs doit-on blâmer quelqu'un ? Les responsables de la défaite ? Ou ceux qui ont cherché à déconstruire la mémoire de ces combattants ? L'armée elle-même tient la part belle dans l'accueil complètement paradoxal des soldats en métropole. Que penser, après avoir combattu à Dien Bien Phu, résisté à des blessures,

---

des bombardements quotidiens, après avoir connu les camps de prisonniers vietminh, du témoignage de Gottfried Katzianer (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2012, p. 223) ? :

***Nous sommes arrivés à Marseille sous les huées des communistes. Quelle fête ! Sur le bateau, on nous avait promis deux semaines de convalescence. Mais la légion nous attendait : nous n'y avons pas eu droit. [...] Pour finir on a eu droit à un véritable interrogatoire, conduit par un lieutenant du 2<sup>e</sup> Bureau, sur les conditions de captivité, les prisonniers ayant eu des contacts avec les Viets, etc. De notre entretien, le lieutenant conclut : « de toutes façons, si tu avais fait du bon boulot, tu ne serais pas là aujourd'hui ! ».***

Toute la presse est unanime sur les besoins de faire la paix. Les politiques suivent également. C'est peut-être ce que l'histoire retiendra. Peut-être la bousculade de René Pleven place de l'étoile se figera plus dans la mémoire collective que le « pari de Mendès ». Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) disent ainsi :

***A l'exception de l'extrême droite et de quelques éditorialistes passéistes comme Raymond Cartier, tous les courants de la vie politique française ont exprimé [...] une réelle satisfaction.***

On l'a vue, l'attitude des militants communistes vis-à-vis des soldats français de retour d'Indochine laisse à désirer. A défaut de les condamner, on peut au moins la regretter. D'autant plus qu'à la lecture des faits, selon Jean-Jacques Beucler (1977, p. 41), il fallait tout de même admettre que les gouvernements d'après-guerre n'étaient pas souvent de majorité de droite.

***[ndla : les propos portent sur la bataille de Cao Bang, ayant eu lieu en 1950 et où Jean-Jacques Beucler a été fait prisonnier] Des six mille hommes engagés, deux mille ont été tués, ce qui représente un pourcentage exceptionnellement élevé. Mille réussiront à rejoindre les lignes françaises et trois mille seront capturés, blessés pour la plupart. Deux mille d'entre eux périront en captivité, deux sur trois. On a toujours conservé un silence pudique sur ce taux de mortalité, semblable à celui des camps de déportation nazis. Les Français ne se sentaient pas concernés : il s'agissait de militaires de carrière, qui – de plus – avaient eu le mauvais goût de lutter contre le Communisme. Avec le temps, on a oublié qu'ils avaient été envoyés là-bas par des gouvernements « de gauche ».***

Comme un écho aux actuelles difficultés de mise en place du système Louvois, l'intendance est devenue également une source d'angoisse terrible pour les soldats de retour d'Indochine, essentiellement les prisonniers. Certains avaient près de quatre années de solde en retard (Jean-Jacques Beucler, 1977). Dans la plupart des cas ils ont reçu moins que la somme espérée. Parfois il manque même une partie de la somme minimum à laquelle ils auraient pu prétendre et pour cause, l'armée les ayant considérés comme morts, elle avait pris soin de mettre une partie de leur solde sur un compte « spécial » qui devait certainement revenir aux familles après un temps. Aussi il n'a pas été rare de voir de nombreux ratés, ou de constater que certains soldats recevaient des héritages à leur propre nom. Les joies de l'intendance...

Mauvais accueil national, sabotages fréquents, indifférence de la population, retour des soldats dans la discrétion, le moins que l'on puisse dire est que Dien Bien Phu est la défaite de trop. Il convient pour la suite de mesurer les conséquences de la bataille sur l'opinion française, mais également la construction à la fois intense et brève du mythe de Dien Bien

Phu. Ce processus de mythification ne peut pas se comprendre sans l'analyse préalable du combat que ces hommes ont dû mener, tant avant la bataille que pendant et bien souvent après dans les camps de prisonniers. La terre de Dien Bien Phu est un terreau fertile à la naissance d'une aventure qui allait devenir un mythe. Celle vécue par des centaines de milliers de soldats s'engageant parmi les képis blancs, dans les paras du « roi Jean<sup>41</sup> », dans le commando de « Bruno ». Cette image de soldats épuisés, se battant dans la jungle, parmi les massifs karstiques, avec peu de moyens, peu d'équipements, une certaine nostalgie va même naître de ces images. L'exorcisation est douloureuse, d'ailleurs a-t-elle vraiment eu lieu ? Les hommes de Dien Bien Phu ont été sans doute dépassés par leur propre légende. Des images il y en avait, des témoignages également, une « propagande » orchestrée par la presse a également existé. Tous les éléments étaient réunis pour créer « *la capitale de l'héroïsme*<sup>42</sup> ».

<sup>41</sup> Surnom du général de Lattre de Tassigny.

<sup>42</sup> *Paris Match* n°266.

# L’empreinte de Dien Bien Phu dans la mémoire collective française.

L’une des hypothèses explicatives de la mythification de Dien Bien Phu, porte à analyser les facteurs endogènes de ce processus de glorification. En d’autres termes : la violence des combats, le lieu exotique et éloigné de la métropole, les acteurs qui y ont participé et les héroïques histoires qui s’y sont déroulées, tous ces facteurs auraient profité à la construction du mythe de la bataille. Après avoir analysé les conditions de la bataille, ses côtés sombres et ses phases de légende, après avoir expliqué le calvaire des soldats prisonniers dans les camps vietminh et les relations qu’ils ont pu avoir à ce sujet avec la population française, il convient à présent d’étudier la portée de ces éléments. Comprendre comment un mythe est né des 56 jours de combat. Cette fois-ci, les visions d’hommes politiques et de civils seront privilégiées. Paroles de Dien Bien Phu, depuis la métropole.

## ***Dien Bien Phu vécu en Métropole.***

### **Un conflit trop long, trop loin et trop coûteux.**

---

Le premier constat que l’on peut établir est la méconnaissance des Français sur l’Indochine. Et sur l’Empire colonial en règle générale. En 1950, 76% des Français ne peuvent donner une définition exacte de l’Union Française, dont le nom figure néanmoins dans la Constitution et est régulièrement évoqué dans la presse. De plus, 52% se disent informés sur les colonies mais indifférents d’après Alain Ruscio et Serge Tignères (2005). Pour autant, toujours selon les deux auteurs, deux notions ont été acceptées par les Français à force d’être entendues : les colonies sont indispensables à la France et la France est indispensable aux colonies<sup>43</sup>. On peut s’interroger sur les origines de cette conviction. Sans doute à force de vouloir se tourner vers l’international durant deux siècles, l’élite française avait fait réussir à admettre à la population qu’il existait un bien-fondé à coloniser ces pays (de Jacques Cartier au « fardeau de l’Homme blanc » de Jules Ferry). Comment les Français réagissent à Dien Bien Phu ? Comment est vécue l’annonce de la défaite alors que pendant plusieurs mois, une grande partie des journaux, nous l’avons vu, avaient vanté l’invulnérabilité du camp retranché ?

La guerre d’Indochine n’a jamais eu les faveurs de la population française. Les raisons sont à la fois sociales et géographiques. Le conflit en Indochine commence dans le prolongement de la Seconde Guerre Mondiale. Ce conflit a été très mal vécu en Métropole. La défaite humiliante de 1940, la collaboration du régime de Pétain, les privations durant la guerre, l’occupation. George Sanlaville, ancien combattant en Indochine, insiste énormément sur cet aspect. La population française, selon lui, a énormément souffert de

---

<sup>43</sup> La formule exacte employée dans l’excellent *Dien Bien Phu, mythes et réalités* (2005) est : « les colonies nous sont utiles et même indispensables ; nous sommes utiles et même indispensables aux colonies ».

l'occupation et est restée profondément marquée par ces années de division à l'échelle nationale comme internationale. L'envoi du général Leclerc en Indochine dès 1945 pour permettre à la République de reprendre pied dans cette colonie délaissée à cause de la guerre tient toutes ses promesses. Le général Leclerc, visionnaire, réduit au silence la révolte naissante des nationalistes vietnamiens et engage le dialogue avec Ho Chi Minh. De là est née la conférence de Fontainebleau, probablement le plus grand échec politique français concernant la guerre d'Indochine. En refusant de traiter avec Ho Chi Minh à ce moment là, la Métropole ne le sait sans doute pas encore mais elle vient de tourner le dos à la paix qu'elle ne reverra que neuf ans plus tard, en 1954 à Genève – et dans les circonstances dramatiques que l'on connaît. Pour autant, la fin des années 40 et le début des années 50 sont bien moins reluisants en Métropole que la célèbre formule de Jean Fourastié ne laisse transparaître. Le général Michel Prugnat, dans un entretien, relève d'ailleurs toute l'ironie de cette situation. Bien que la France soit entrée dans ce qu'on appellera les Trente Glorieuses, c'est également le moment où elle connaît une résurgence de conflits internes (Indochine et Algérie principalement). La France des années 50 est une pauvre France. En pleine reconstruction, le pays est encore rongé par les stigmates de la Seconde Guerre Mondiale. Les privations de nourriture, un fort taux de chômage, une industrie en berne, une nation à réunir. Dans notre entretien, Julien Mary, chercheur à l'université Paul Valéry de Montpellier (actuellement en pleine rédaction de sa thèse autour de la fabrique d'une cause mémorielle, celle des prisonniers français de la guerre d'Indochine) a notamment évoqué le cas de jeunes gens rejoignant l'armée parce qu'ils étaient familièrement ce qu'on appelait alors des « crèves la dalle ». Au-delà de cet aspect social, l'Indochine était une colonie très éloignée de la Métropole. Surnommée la Perle de l'Orient, l'Indochine était réputée pour être la plus belle colonie française. Elle n'a jamais été une colonie de peuplement, Philippe Franchini parle de 35 à 40 000 Français au maximum sur le territoire indochinois (dont une forte immigration corse). Néanmoins, c'était une colonie qui faisait rêver. Lors de l'exposition universelle de 1900 à Paris, l'Indochine est représentée au pavillon colonial comme un territoire propice aux aventures, aux populations amicales et bienveillantes. Cela explique en partie ces fameux engagés en quête d'aventure qui sont partis pour l'Indochine. Oui, l'Indochine fait rêver mais on a très peu d'informations en France concernant cette colonie. Elle est à 10 000 kilomètres de la métropole et rares sont les Français à l'époque qui savent la situer sur une carte.

Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) rapportent plusieurs sondages de l'époque. En Janvier 1948, la guerre d'Indochine, même si à ce moment là elle n'est pas considérée comme telle, est commencée depuis un peu plus d'un an (le début des hostilités est généralement situé avec la bataille de Hanoi en décembre 1946), ne passionne pas les Français. L'IFOP interroge la population sur les grands événements de l'année 1947. Les événements d'Indochine sont cités parmi les « divers » qui représentent 6% des votes. De plus, pour les deux auteurs, en février 1954, un mois avant le déclenchement de la bataille de Dien Bien Phu, 77% des lecteurs réguliers de journaux n'étaient pas du tout ou mal informés sur cette guerre.

Encore plus flagrant, la classe politique française semble totalement désorientée sur l'attitude à adopter face à l'Indochine. Personne ne semble vraiment comprendre ce qui s'y joue et surtout pourquoi on se bat. Ce sentiment ne vient pas d'un quelconque imaginaire. Le peu de visites d'hommes d'Etat en Indochine, le fait que les militaires administraient civilement la colonie (durant l'ère de Lattre) ou encore les commentaires de Joseph Laniel

sur la démarche du général Navarre de se rendant à Paris pour y présenter son plan<sup>44</sup> témoignent d’un désarroi du pouvoir politique concernant l’Indochine. Désarroi à ne pas exagérer, certains hommes politiques comme Georges Bidault avait effectivement une certaine vision de la France, en grand. Et l’Indochine entrait alors parfaitement dans les manœuvres de ces politiques. Néanmoins, l’image de l’échec de la classe politique ou plutôt de la Quatrième République en Indochine est symbolisée par le discours de François Mitterrand le 6 janvier 1953 à l’Assemblée Nationale (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005). Alors député UDSR et ancien ministre de l’outre-mer, François Mitterrand demande : « *S’agit-il d’une guerre de reconquête ? Non, car nous avons reconnu au Vietnam [ndlr : de Bao Dai] son indépendance. S’agit-il d’une guerre de libération ? En partie, car nous avons en face de nous d’anciens collaborateurs des Japonais* ». Cette dernière affirmation peut largement être discutée. François Mitterrand pose alors la question logique : « *S’agit-il d’une guerre anticommuniste ?* » Oui, selon lui. Mais il pose la question de savoir pourquoi sommes-nous seuls à la mener ? L’OTAN existe bien depuis 1949. Les Américains financent entre 40 et 70% de l’effort de guerre français. Pourtant, dans cette lutte nous sommes effectivement livrés à nous-mêmes. Jugement à nuancer, car des troupes de Bao Dai et des minorités locales se battent aux côtés de la France. Et les forces du CEFEO sont en majorité constituées d’hommes et de femmes ne provenant pas de la Métropole mais des colonies ou de l’étranger. Techniquement nous ne sommes donc pas seuls à mener cette guerre. Mais là où l’intervention de François Mitterrand blesse, c’est dans sa conclusion lorsqu’il déclare : « *Il s’agit d’une guerre malgré nous* ». Ce constat est terrible dans le sens où il révèle une abdication du pouvoir politique à traiter sérieusement la question indochinoise. La preuve en est les déclarations de Joseph Laniel lorsqu’il est investi président du conseil au mois de juin 1953 : il est élu pour faire la paix en Indochine. Après 7 années de guerre, le silence du pouvoir politique français concernant l’Indochine est flagrant.

Parmi les électeurs, les sondages de l’époque montrent très bien que les opposants au conflit sont toujours plus nombreux. 37% en juillet 1947, 65% en mai 1953, 60% en février 1954. Il est intéressant de constater qu’entre 1953 et 1954 ce chiffre diminue. Sans énoncer d’hypothèses non fondées, ce résultat est surprenant dans la mesure où Joseph Laniel est arrivé au pouvoir en voulant faire la paix en Indochine et que dans le même temps les électeurs semblent être désormais plus réticents quand à un retrait français (même s’ils sont toujours majoritairement pour ledit retrait). Peut-on alors supposer que le travail de la presse française depuis le mois de novembre 1953 concernant la préparation de la bataille de Dien Bien Phu ait joué un rôle dans ce fléchissement de la courbe ? Quoiqu’il en soit, en mai 1953 parmi ceux qui acceptent l’idée de négociations ou qui envisagent de retirer simplement et dans leur totalité les troupes du CEF d’Indochine, on retrouve le même ordre de grandeur. Sans surprise ils sont 90% chez les électeurs communistes, 61% chez les socialistes, 43% chez les radicaux, 41% chez les MRP et 28% chez les RPF (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005).

Concernant l’aspect démographique dont nous avons déjà parlé, une analogie mérite d’être étudiée. Il y avait « en gros » 1 Français pour 1000 *indigènes*. Alors qu’en Algérie française il y avait 1 Français pour 10 habitants d’Algérie. On peut ainsi commencer à

---

<sup>44</sup> Joseph Laniel avoue explicitement dans son ouvrage (1957) n’avoir jamais compris pourquoi le général Navarre est venu présenter son plan en France seulement un mois après son arrivée en Indochine. Il lui semblait presque évident qu’il convenait au chef du CEFEO de prendre toutes les mesures qui lui semblaient nécessaires. Le général Navarre quand à lui dira que cet entretien était l’occasion de s’assurer pleinement du soutien du président du conseil français (ayant été nommé par son prédécesseur) et également obtenir des informations supplémentaires sur sa mission puisqu’apparemment il avait été envoyé en Indochine sans prérogatives particulières (Roger Bruge, 2011 et Philippe Franchini, 2011).

comprendre la différence entre la guerre d'Algérie et la guerre d'Indochine. De plus, si le conflit indochinois concernait exclusivement la France les premières années, peu à peu le conflit touche de moins en moins de métropolitains. En réalité, en 1946, 88% des morts au combat en Indochine sont des Français originaires de la métropole. Ils sont 17% en 1951. Sur les 100 000 morts du CEFEO, un peu plus de 18 000 étaient Français (Alain Ruscio et Serge Tignères). Au niveau de la présence des Français au sein du CEF, elle est à peu près constante. Les trois forces armées (terre, air et mer) atteignent 90 000 hommes en 1947, 118 000 en 1948, 200 000 en 1952 et 204 000 en 1954. Les soldats métropolitains sont environ 65 000 à la fin de 1946, 53 000 à la fin de 1949 et 80 000 à l'époque de Dien Bien Phu (Pierre Carles, 1982).

A propos du coût de la guerre, le plus gros effort est fourni par les Américains qui voient d'un très mauvais œil une expansion communiste dans le sud-est asiatique. Les Français restent particulièrement réticents à l'idée de payer pour un conflit éloigné, dont ni eux ni les politiques ne semblent bien saisir les enjeux, le tout dans un climat de reconstruction, de privation et de chômage. En témoigne les écrits de *Memoirs of War, Dien Bien Phu – history, impressions, memoirs* (2004, p. 47) :

***After almost eight years of war, lasting until the summer of 1953, France had spent over two thousand billion Francs on the Indochina War, thus committing and immobilizing tens of thousands of regular troops in this location. Because of this war, costing so much money and resulting in the loss of lives for the French people, the French political situation deteriorated into a cruel internal conflict.***

L'excellent ouvrage d'Hugues Tertrais *Le piastre et le fusil* (2002), évoque de manière détaillée le coût de la guerre d'Indochine pour la France et ses conséquences sur la population française. Pour Pierre Carles (1982), les soldats de CEFEO sont loin d'imaginer l'impopularité de la guerre en France. Cette impopularité tient également au fait que les soldats français se battant en Indochine sont considérés comme « des mercenaires de la République », se battant par plaisir et pour l'argent. Cette vision a pu être exacerbée par le fait qu'un certain nombre de soldats allemands venaient de la Wehrmacht et des Schutzstaffel (SS). A ce propos l'ouvrage de Jacques Doyon (1973) traite en partie la question des soldats allemands de la Légion Etrangère. Ces soldats avaient la réputation de ne savoir faire que la guerre et d'avoir décidé à la fin de la Seconde Guerre Mondiale de s'engager dans la Légion Etrangère pour combattre en Indochine. De plus, on l'a vu, le militantisme communiste s'est rendu explicitement responsable d'actions coups de poing contre la guerre. Sabotage de matériels en partance pour l'Indochine, accueil musclé des blessés et des rapatriés (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2004 et 2012). Dans les différents entretiens effectués, il semble que cet accueil glacial soit resté dans toutes les mémoires des Anciens Combattants, encore plus que les interrogatoires par la sûreté militaire à leur retour des camps. Elle a participé à la création d'une idée : « nous avons perdu la guerre d'Indochine à cause de la gauche ». Les déclarations du général Michel Prugnat<sup>45</sup> vont dans ce sens : « Dien Bien Phu a été perdue à cause des politiques ». Pierre Carles évoque le sentiment d'abandon dont ont été victimes les soldats du CEFEO (1982, p. 162) :

***[...] le drame des soldats de toutes races qui combattirent [...] à douze cents kilomètres de la France, qui les avait envoyés prendre part à une affaire dont le peuple français se désintéressait avec une sécheresse de cœur que les générations futures auront, sans doute, peine à imaginer. [...] Les membres du***

---

<sup>45</sup> Pour l'entretien complet, voir Annexe.



***Corps expéditionnaire en Extrême-Orient, tout au moins les membres français, furent, de leur côté, bien légers en croyant que le Pays devait les aimer. Soldats de profession, ils étaient payés pour se battre là où le gouvernement leur ordonnait de le faire et rien, dans leur contrat, ne prévoyait qu’ils eussent droit, en outre, ni à l’estime, ni même à l’intérêt des contribuables.***

Il est donc vrai d’affirmer que la guerre d’Indochine était très impopulaire en France. Comme il est tout aussi vrai de penser qu’une grande partie de la population française ignorait ce qu’il s’y passait et que la problématique indochinoise n’a été vraiment découverte en France que lors de la bataille de Dien Bien Phu. Dès lors se pose probablement la question de la naissance d’un amalgame entre Dien Bien Phu et la guerre d’Indochine. La mémoire collective semble effectivement avoir affiliée la bataille perdue à la guerre alors que celle-ci a duré huit longues années et que de nombreux autres faits s’y sont déroulés. Cependant, l’étude de cette confusion n’est pas le propos. Si les premières affirmations sont vérifiables, il convient néanmoins de nuancer le sentiment de lynchage politique et « civil » que semblent subir les anciens combattants. Le fait que le Parti Communiste ait été le plus grand parti de France au moment de la guerre d’Indochine et que sa direction était fortement opposée à la guerre paraît expliquer en partie l’accueil des dockers de Marseille (Pierre Journoud et Hugues Tertrais, 2012). Cependant, on ne peut pas construire une généralité à partir de ce fait. D’une part parce que la presse, même si elle l’a fait tardivement, s’est saisie de la question de la guerre d’Indochine au moment de Dien Bien Phu (et que dans le même temps on voit un intérêt croissant pour la guerre parmi la population). D’autre part parce que cette presse a eu un effet fédérateur autour de la guerre. En témoigne le livre d’Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) :

***Il est très probable que l’homme de la rue, ne lisant que très irrégulièrement les nouvelles d’Indochine, ne parcourant que les titres des grands quotidiens du soir ou des journaux modérés a été plutôt enclin à l’optimisme. L’image d’une armée française, bousculée encore quelques mois auparavant, partie à la reconquête du terrain perdu, reprenant l’offensive sur tous les fronts, portant un rude coup à l’adversaire à Dien Bien Phu, n’a pu que s’imposer inconsciemment à lui. Cependant, à y regarder de plus près, à analyser le contenu réel des articles, on ne peut qu’être amené à modérer cet optimisme. Il y a, avant l’engagement de la bataille proprement dite, une certaine confusion dans la description de Dien Bien Phu, dans l’évaluation du rapport des forces, dans laquelle se mêlent, parfois dans les mêmes articles, triomphalisme et circonspection. A l’exception des communistes et de la rédaction de l’Observateur, les journalistes français ont semblé osciller entre le désir d’en finir, de casser du Viet et le souci d’éviter un choc dont le résultat, après tout, était problématique.***

Les journalistes ont donc, à un moment, cherché à tirer profit de la guerre d’Indochine et de la bataille épique qui s’y préparait. Ils ont d’ailleurs une part belle dans le processus de mythification de Dien Bien Phu, nous y reviendrons. Le sentiment d’abandon et d’incompréhension des soldats français est une réalité du moment. Quelques années plus tard, un grand nombre d’ouvrages ont été publiés sur Dien Bien Phu et sur l’Indochine. Si ce nombre d’ouvrages reste sans commune mesure avec celui publié sur la guerre d’Algérie, force est de constater qu’il y eut un réel intérêt et une réelle demande de la population autour de la guerre d’Indochine. Le livre D’Alexis Jenni, *L’art français de la guerre* (2011), traite du rapport de la France aux guerres coloniales et ses conséquences contemporaines. Bien

que l'ouvrage soit un roman, le narrateur est également l'auteur et il livre un témoignage intéressant et à la fois cruel car vrai à propos de la guerre d'Indochine (p. 33) :

***L'Indochine ! On n'entendait plus jamais ce mot-là, sauf à titre d'injure pour qualifier d'anciens militaires, la région même n'existait plus ; le nom était au musée, sous vitrine, il était mal de le prononcer. Dans mon vocabulaire d'enfant de gauche, ce mot rare quand il survenait s'accompagnait d'une nuance d'horreur ou de mépris, comme tout ce qui était colonial. Il fallait bien se trouver dans un vieux bar près de s'éteindre, parmi des messieurs en qui cancer et cirrhose se livraient à une course, il fallait bien être tout au bord du monde, dans sa cave, parmi ces restes, pour entendre à nouveau ce mot-là prononcé dans sa musique d'origine.***

## **Résurgence du coup de poignard dans le dos et incompréhension nationale.**

---

Dans l'immédiat après Dien Bien Phu, on a cherché à savoir qui était responsable de la défaite de Dien Bien Phu. Les responsabilités, on l'a vu, sont multiples. Mais nous ne saurions réaliser une liste exhaustive des erreurs et de leur responsable tant le sujet est épineux et complexe. On oublie bien souvent que la commission Catroux s'est réunie à la demande du général Navarre qui accusait le général Cogny d'être le responsable de la défaite. Les conclusions n'ont jamais été rendues publiques, on sait juste que raison fut donnée au général Navarre et que le général Cogny fut accablé. Cependant, le fait que cette commission n'ait pas divulgué ses conclusions participe à une certaine confusion autour des responsabilités de la défaite. Plusieurs problèmes restent sans résolution : les contre-attaques mal organisées, l'opposition entre le colonel Langlais et le colonel de Castries, les lacunes des services de renseignement, le refus de l'état-major d'utiliser massivement l'aide de l'armée nationale vietnamienne. Néanmoins, tous ces thèmes qui soulèvent de nombreuses questions ne cachent pas la volonté affichée des militaires de mettre au ban des accusés les décideurs politiques de la Quatrième République. En quelque sorte, Dien Bien Phu provoque la naissance d'un sentiment de trahison « à l'allemande » et la résurgence du coup de poignard dans le dos.

Les déclarations de François Mitterrand à l'Assemblée Nationale ne sont pas de vaines paroles. Elles témoignent d'une réelle confusion autour des buts de la guerre. Il est intéressant de constater ce que pensent les militaires de cette guerre. Le 2 mai 1954, cinq jours avant la chute du camp retranché, Jules Roy<sup>46</sup> publie un article dans *L'express* dans lequel il dit :

***Cette guerre absurde et sauvage ne doit pas être impossible à terminer, puisque les deux adversaires meurent pour la même cause : l'indépendance du Vietnam. Il faut souhaiter que le Vietnam obtienne cette indépendance avant qu'il n'y ait plus de Vietnamiens pour en jouir.***

Il sous-entend donc que le but de la guerre d'Indochine est l'indépendance du Vietnam. Ce fait est un écho de la non moins célèbre citation du général de Lattre à propos de la mort de son fils en Indochine : « *Mon fils n'est pas mort pour la France, il est mort pour le Vietnam* ».

---

<sup>46</sup> Ecrivain et militaire français. Il est commandant dans l'armée de l'air française de libération. Il quitte l'armée en 1953 car il juge les méthodes utilisées en Indochine comme indignes de la tradition militaire française. Dès lors il devient un grand écrivain, titulaire entre autres du Grand Prix de littérature de l'Académie française.

Ce-dernier était chef de section et est tué à l’âge de 24 ans. Ce fait marque à jamais le général de Lattre qui se retire du commandement et meurt quelques mois plus tard. Malgré tout, il faut se poser la question de cette indépendance. François Mitterrand juge que celle-ci est déjà effective. En réalité il semble que la France se batte non pas contre le communisme mais contre un Vietnam indépendant aux mains du Viêt-Minh. Un Vietnam entre les mains de Bao Dai, installé par les Français, arrangerait certainement plus Paris. Mais est-ce que les considérations militaires ont leur place dans ce débat ? Non. Et c’est en ce point s’il en est que le bât blesse. Puisque les politiques ont décidé de combattre un ennemi qui désire une indépendance mais pas celle qu’ils désirent.

Concernant plus précisément Dien Bien Phu, Pierre Journoud et Hugues Tertrais dans *1954-2004, la bataille de Dien Bien Phu entre histoire et mémoire* (2004) reviennent sur les nombreux apports d’historiens et de chercheurs qui se sont réunis lors d’un colloque à l’Ecole militaire pour faire le point sur les connaissances autour de la bataille de Dien Bien Phu. A ce titre, ils ont regroupé dans leur ouvrage plusieurs témoignages, et notamment celui d’Alain Ruscio qui traite en partie des responsabilités de la défaite militaire. Selon lui, il y a deux grands coupables : « *le monde politique, intellectuel et journalistique* » et « *l’opinion française, hostile ou, dans le meilleur des cas, apathique* ». Alain Ruscio cite notamment Roger Holeindre auteur de *Le levain de la colère* (Paris, Editions Saint-Just, 1963) qui considère que les militaires auraient pu gagner si l’arrière ne les avait pas trahis. Alain Ruscio va même plus loin et prend en citation Jean Lartéguy qui dans *Les Centurions* (Paris, Presses de la Cité, 1960) cherche les responsables de la défaite de Dien Bien Phu parmi ce « *ramassis de journalistes et de policiers pédérastes, de hauts fonctionnaires, de généraux indignes et d’hommes politiques tarés* ». Jean Lartéguy dans le style abrupt qu’on lui connaît va même plus loin en déclarant que toutes ces personnes sont responsables de la défaite en ce sens où ils ont cautionné voire exhorté au lynchage des soldats qui se battaient. Il affirme qu’ils ont participé à la victoire de l’ennemi, il s’oppose également à ces *politicards* qui, aux gouvernements, les ont laissés s’exprimer. Sans vouloir nous-mêmes cautionner ou justifier les paroles de Jean Lartéguy, l’attitude du général Navarre quand il rentre en France après avoir été limogé de son poste de commandant en chef du CEFEQ, témoigne d’un réel fossé entre les politiques et leur armée. En effet, le général Navarre ne laisse pas le temps aux affabulateurs et aux dénonciateurs de se saisir du « dossier » Dien Bien Phu et attaque sans ménagements le pouvoir politique français. Jamais, dit-il, il n’a obtenu de directives claires concernant la poursuite des opérations en Indochine. Il met en avant le jeu des politiques et des diplomates qui, à Berlin, en décidant de la tenue d’une conférence internationale sur le problème coréen auquel s’est très vite ajoutée la problématique indochinoise (sur demande française), ont participé activement à la défaite militaire générale et non uniquement à la défaite de Dien Bien Phu. Il était évident, selon lui, que dès le moment où l’Indochine s’est invitée à Genève, le Viêt-Minh, quitte à se mettre en danger, allait tout faire pour entrer dans sa première conférence internationale par la grande porte des vainqueurs. Mais le général Navarre subit quand même les foudres du pouvoir politique, et en premier ordre celui de Joseph Laniel. Longuement cité dans les paragraphes précédents, Joseph Laniel, malgré toute sa précaution à ne pas vouloir dénoncer l’attitude du général Navarre témoigne tout de même d’une certaine antipathie à l’égard des décisions militaires de l’officier. Ainsi, Joseph Laniel déclare que le général Navarre n’a jamais mis au courant le pouvoir politique français de son intention de déclencher une offensive générale sur Dien Bien Phu, d’y prendre position et de livrer bataille contre le Viêt-minh. Pour le président du conseil, telle attitude était contradictoire avec le « plan Navarre » qui stipulait de manière explicite l’envie de sécuriser les territoires contrôlés et de rester sur la défensive. En témoigne ses déclarations dans son ouvrage (1957, p. 39) :

**Et c'est le 3 décembre 1953 qu'en considération de cette manœuvre le général en chef arrête sa décision d'accepter la bataille du nord-ouest en centrant la défense sur la base de Dien-Bien-Phu qui devra être conservée à tout prix. Cette décision du 3 décembre était notifiée par une instruction « personnelle et secrète ». Elle était en contradiction formelle avec la stratégie jusqu'alors suivie par le général en chef et qui avait consisté à éviter l'accrochage avec le corps de bataille vietminh. C'est elle qui est l'origine stratégique de la défaite militaire de Dien-Bien-Phu.**

Joseph Laniel va même plus loin en déclarant que les principales causes de la défaite sont avant tout liées à un manque cruel d'informations et que le pouvoir militaire français s'est cru capable de défier une armée vietminh bien mieux équipée que tout ce qu'il avait pu imaginer. De plus, Joseph Laniel fustige la décision du général Navarre d'avoir voulu combattre au fond d'une cuvette alors que ce genre de configuration ne laissait – de manière évidente – aucune chance au corps expéditionnaire français. A l'assertion du général Navarre : le Viêt-Minh, sans la conférence de Genève, n'aurait jamais pris le risque d'attaquer Dien Bien Phu et donc la défaite française est avant tout une défaite politique due aux politiques, Joseph Laniel répond que le général Navarre en sous-estimant l'adversaire et en décidant de lancer une offensive est le seul responsable de la défaite de Dien Bien Phu. C'est une véritable tragédie grecque qui se joue à Paris au retour du général Navarre. Coup de poignard dans le dos contre trahison militaire. Sans légitimer les événements futurs, on voit dans ce contexte la naissance d'un terreau propice aux futures révoltes des militaires en Algérie. Quelle conclusion tirer à cela ? A court terme, la commission Catroux a apporté quelques réponses. Sans vouloir jouer *les grands âmes*, le général Catroux a établi que les responsabilités de la défaite sont à la fois imputables aux politiques et aux militaires. L'histoire aurait pu en rester là, mais elle connaît un nouveau rebondissement en 1963, neuf ans après la défaite de Dien Bien Phu. La volonté affichée de trouver forcément un responsable à la défaite de Dien Bien Phu est évidente. En effet, en 1963, paraît un ouvrage dithyrambique sur la plus célèbre bataille de la guerre d'Indochine : *La bataille de Dien Bien Phu* de Jules Roy<sup>47</sup>. L'auteur, dans cet ouvrage, accuse de manière presque violente le général Navarre d'être entièrement responsable de l'échec de l'opération. A l'inverse, il dédouane le général Cogny de toutes responsabilités. En d'autres termes, il réfute entièrement les conclusions de la commission Catroux. Alain Ruscio, repris par Pierre Journoud (2004), le cite. D'après lui la conclusion de l'ouvrage de Jules Roy était sans équivoque et cinglante : « // [ndla : le général Navarre] a joué avec des idées justes et des pions faux. Assis sur des principes raisonnables, il n'a commis que des erreurs ».

L'histoire semble donc sans fin. Elle en a pourtant une selon Alain Ruscio. L'ouvrage de Pierre Rocolle (1968) apporte selon lui les réponses les plus nécessaires et les plus objectives. Réalisant une prouesse d'écriture en cela-même qu'il n'a pas cherché à dénoncer des responsables directs de la défaite de Dien Bien Phu, Pierre Rocolle a réalisé une analyse neutre et impartiale des circonstances et non des acteurs.

Qu'en est-il du ressenti national quant à la défaite ? On l'a vu la population française s'est massivement détournée de la guerre d'Indochine. On ne peut que citer l'allocution du président du conseil français, Joseph Laniel, le 27 octobre 1953 à l'Assemblée Nationale : « *La guerre d'Indochine est impopulaire, c'est vrai* ». Constat amer du président du conseil, mais franc. Nous avons pu constater à travers les sondages de l'époque, l'Indochine ne passionne pas. Alain Ruscio rappelle qu'à la veille du déclenchement de la bataille de Dien

---

<sup>47</sup> Jules Roy, *La bataille de Dien Bien Phu*, Paris, R. Julliard, 1963.

Bien Phu, 8% de la population française soutient la guerre d’Indochine. A l’inverse 58% estiment que la politique de « pari » du président du conseil Pierre Mendès France est bonne. Pour citer Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2004, p. 231) qui reprennent Alain Ruscio :

***Contrairement à ce qui a été écrit ça et là, ce n’est pas Mendès France qui a fait basculer le pays vers la paix ; c’est le pays qui a fait basculer la politique française vers Mendès France.***

Alain Ruscio est néanmoins le premier à déplorer l’absence d’ouvrage de référence traitant des rapports entre les Français et la guerre d’Indochine. Il revient néanmoins sur ces rapports dans son ouvrage écrit avec Serge Tignères (2005) :

***Dans la mémoire collective des Français, la guerre d’Indochine, et donc la bataille qui y a mis si tragiquement fin, n’ont pas bonne réputation. Elles figurent, dans l’armoire aux humiliations, aux côtés de la reddition de Vercingétorix à Alésia ou de l’ultime défaite napoléonienne à Waterloo.***

Les auteurs font la part belle aux militaires. Il est intéressant de constater la vision des officiers sur leur défaite. Certes cette vision, nous l’avons vue, souffre de biais historiques importants. Mais ce sont néanmoins les premiers témoins de l’échec militaire français qu’a représenté Dien Bien Phu. Ce sont également les premiers à ne pas se cacher des éventuelles responsabilités qui ont été les leurs. Encore une fois, la dialectique de la défaite de 1940 revient constamment sur le devant de la scène. Comme en témoignent les deux auteurs (Alain Ruscio, Serge Tignères, 2005) : « *Un peu plus d’une décennie après juin 1940, mai 1954 a achevé de discréditer une certaine image de l’armée* ». Et il n’y a rien de pire pour ces jeunes gens qui s’étaient engagés pour l’Indochine dans l’espoir d’aventure mais également, comme le soulignent Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012), dans l’espoir de redorer le blason de la France après la défaite humiliante de 1940. De plus, dans les paragraphes précédents, l’enjeu de la guerre d’Indochine avait été souligné. Il s’agissait pour la France de prétendre à la guerre anti-communiste dans laquelle l’Europe était en train de plonger et, si la guerre avait été militairement gagnée, aurait permis à la France de s’octroyer une place de choix autour de la table des leaders de ce monde. Au final, sur tous ces plans, la France a perdu. Perdu une relation de confiance entre armée et politique, déjà bien malmenée par la défaite de 1940. Perdu la compréhension bienveillante de la population française à l’égard de son armée (au vu des sondages concernant la guerre d’Indochine). Et enfin, et non des moindres, perdu le sentiment d’union nationale, de l’homme politique au prolétaire, qui semblait rassembler les Français en cas de conflit. Est-il restauré aujourd’hui ?

Les militaires sont sérieusement désavoués. En témoigne les déclarations du général Ely à propos de la défaite de Dien Bien phu : « *la chute de la place ne pouvait pas, bien au contraire, rendre populaire la guerre d’Indochine qui ne l’avait jamais été* ». Devant le peu de sympathie qu’on leur témoigne, les militaires vont alors s’enfermer dans une sorte de bulle. On nous parle de « groupe de Dien Bien Phu » ou pour reprendre Laure Cournil citée par Alain Ruscio et Serge Tignères (2004) de « ceux de Dien Bien Phu ». La question, appréhendée dans les paragraphes précédents (photos du général de Castries, péripéties autour de la mort du général Bigeard), reste à explorer. Lorsque l’on analyse Dien Bien Phu, une évidence parvient rapidement au lecteur ; Dien Bien Phu a été glorifiée à travers une accumulation d’anecdotes héroïques. Et, pour Laure Cournil, c’est bien là tout le paradoxe. « On » (la mémoire collective) a voulu enfermer les héros de Dien Bien Phu dans un groupe singulier, sur un même bateau, alors que dans le même temps on a révélé des divergences d’opinions entre les acteurs. Entre les colonels Langlais et de Castries, mais pas seulement.

Pour autant, « on » a réussi à passer outre. La mémoire a « vaincu » l'histoire et sa vérité impartiale. De Dien Bien Phu est né un groupe de héros dont les actions ont débouché sur un mythe. Celui d'une grande bataille française. Et Pierre Journoud (2004, p. 86) rapporte la conclusion d'un rapport d'archive datant du 27 décembre 1954 :

***Il apparaît à beaucoup, que, parmi toutes les batailles que la France a perdues dans son histoire, celle-ci soit apparemment la seule qui ait « rapporté » au même titre qu'une victoire. Comme après 1940, il semble qu'il y ait confusion entre, d'une part la gloire militaire, et d'autre part les souffrances et le malheur.***

Cette confusion, souligne Laure Cournil, est terrible dans le sens où elle admet que les souffrances endurées lors d'une bataille peuvent être un excellent mortier à la construction d'une victoire. Mais la souffrance ne saurait cacher la défaite que la mémoire tend à oublier. Au final, à travers le prisme de la douleur et de la mort, la mémoire collective semble avoir construit un mythe. Cependant, le défaut du mythe reste qu'il est très difficilement concevable comme le rapporte Edmond Cheval (2003, p. 22) :

***[...] on n'en peut plus, les cris des blessés résonnent encore à nos oreilles quelle dose d'héroïsme fut déployée, nul ne le saura jamais, si on raconte ce qu'on a vécu les gens auront du mal à le croire et pourtant c'est vrai. Beaucoup, aujourd'hui ont oublié les sacrifices des garçons qui dorment dans une tranchée, perdus dans ce pays pourri.***

Le fait que très peu de militaires aient réchappé au camp a également été ajouté à cette « liste » des souffrances de Laure Cournil. Encore plus révélateur, les différentes affaires dans lesquelles des Français se sont retrouvés impliqués (Boudarel, Martin ...) ont également participé au sentiment d'abandon par la Nation que ressentent les anciens combattants d'Indochine. Jean-Marie Juteau sans en expliciter les conséquences, évoque cette « capacité » dont fait preuve la France quand il s'agit de taire des actions que les générations futures pourraient juger douteuses (dans la lignée de la collaboration du régime de Pétain avec l'Allemagne Nazie). Il déclare ainsi à propos des camps vietminh (1994, p. 213) :

***Ce génocide, car il faut l'appeler ainsi, nous le devons, non pas au Viêt-minh, ni au Viêt-nam (l'Empereur Lé Thai Tho dans les années 1500 avait gracié 80000 Chinois vaincus), mais au « communisme » venant des pays de l'est qui a formé l'esprit vietnamien à ses méthodes totalitaires, leur impliquant de détruire l'ennemi jusque dans ses racines. Ceci s'étant fait bien sûr avec la bienveillante collaboration d'autres partis communistes internationaux, mais ce problème a déjà été traité dans plusieurs ouvrages. Nous ne reviendrons pas sur le cas « Boudarel » dont la France s'accommode fort bien, tout autre pays aurait agi différemment.***

## **Gloire éphémère et délicat succès.**

---

Les anciens de Dien Bien Phu ont disposé très vite d'un succès, nous l'avons vu, en grande partie orchestré par les médias. Mais ce succès est également générateur de grandes interrogations. Comme Laure Cournil le soulignait, Dien Bien Phu a été une fabrique de héros mais une fabrique ingrate. Combien ont été oubliés ? Dien Bien Phu a fait émerger des personnalités qu'on a regroupées sous le nom de « Ceux de Dien Bien Phu<sup>48</sup> ». Etrange

<sup>48</sup> Nom de la promotion Saint-Cyr qui achevait sa première année à Coëtquidan en 1954.

constat que de vénérer des militaires victimes et acteurs d’une défaite. Cependant, ce succès reste ponctuel et soulève de nombreuses interrogations. Parle-t-on assez de Dien Bien Phu ? Pourquoi la société française s’est-elle désintéressée des anciens combattants d’Indochine ? Encore plus problématique est le rôle de la guerre d’Algérie dans l’effacement de Dien Bien Phu des mémoires collectives françaises.

Dien Bien Phu est une défaite atypique dans le sens où elle fut le révélateur de personnalités. Le discours de Jacques Chirac du 7 mai 2004 dans la cour des Invalides ne déroge pas à cette règle. En comparant Dien Bien Phu à Roncevaux, le président de la République française, sans se faire porteur de la vérité historique a préféré enchaîner les phrases « héroïques » et les emphases en faveur du sacrifice des 16 000 hommes et femmes de Dien Bien Phu. Comme Roncevaux, Dien Bien Phu a ses héros. Ils s’appellent Bigeard, Langlais, de Castries, Brunbrouck, Hervouët, et bien d’autres. Mais la mémoire collective ne retiendra que quelques noms, et parfois pas sous les meilleurs auspices. Ainsi, certains comme le général Bigeard sont sortis grandis des événements d’Indochine et d’Algérie. D’autres au contraire ont été bannis de la mémoire collective en s’associant au putsch des généraux d’avril 1961. Ils s’appellent Tourret ou Bréchnac. Un autre ancien combattant d’Indochine (mais qui n’a pas participé à Dien Bien Phu), au moins aussi célèbre, subira également les « foudres » de la mémoire collective, il s’agit de Hélié Denoix de Saint Marc.

Pour Pierre Journoud (2012), les héros ne vivent qu’à travers les témoignages, or, il déplore le peu de témoignages qui ont été faits à propos de Dien Bien Phu. Bien entendu, Dien Bien Phu n’a pas laissé indifférent la sphère militaire française, comme étrangère (les Américains eux-mêmes ont lancé des études pour connaître les causes de la défaite militaire française). Surtout, les récits des anciens combattants sur les actions héroïques de leurs collègues ne manquent pas d’alimenter le mythe de Dien Bien Phu. Nous en parlons, le lieutenant Brunbrouck est entré dans la légende quand, recevant l’ordre de détruire ces canons et de quitter Dominique 3 le 30 mars, il a décidé de refuser d’obtempérer et a contre attaqué. Non seulement il a tenu sa colline, mais l’état-major français déclarera plus tard que sans ce refus d’obtempérer et sans l’audace dont il a fait preuve en repoussant l’assaut vietminh, le camp retranché serait probablement tombé plus tôt. Le lieutenant Brunbrouck est tué le 13 avril. Le courage du capitaine Bizard – que certains interprètent plus comme de la folie – est également resté très célèbre. Le 18 avril, alors qu’il fête ses 29 ans, il doit organiser l’évacuation d’Huguette 6. En guise de protection, il a fait vider de moitié des sacs de sable et a demandé à ses hommes de s’en équiper (un devant et un derrière). La moitié de ses troupes ont survécu à l’évacuation. Ou encore l’épopée de Bernard Klotz, pilote dans l’aéronavale, qui après avoir largué ses deux bombes doit évacuer son avion qui a pris feu. Il décide de sauter en parachute pour la première fois de sa vie (en se luxant l’épaule au passage). Bien qu’il ait longuement insisté pour aller se battre, le docteur Grauwin décide de l’envoyer en aide dans une antenne médicale du champ de bataille. Que penser de ces centaines de parachutistes non brevetés qui décident d’aller rejoindre le combat ? Ils savent tous que le camp est perdu, mais ils décident tout de même de sauter. Et ces supplétifs qui montent à l’assaut d’Eliane 1 en chantant *La Marseillaise* ? Et ces cuisiniers, ces secrétaires, ces standardistes qui sautent sur Dien Bien Phu comme premier baptême du feu et « du parachute » ? Dien Bien Phu représente bel et bien une accumulation de hauts faits qui ont participé à la création du mythe de la bataille. La palme d’or revient néanmoins aux médecins et infirmiers du camp qui ont du traiter de milliers de blessés pendant 56 jours dans des conditions catastrophiques. La boue, le sang, les amputations, les réanimations, les démembrements, les trippes qui sortent, le corps médical de Dien Bien Phu a été fortement éprouvé. Pour autant, des prouesses de médecine ont

tout de même été réalisées dans ces conditions. Le docteur Grauwin, responsable médical du camp retranché en relate notamment une (à laquelle il n'a d'ailleurs pas cru *a priori*) : les sutures d'artère. Déjà très complexes à réaliser en situation normale, réaliser une telle opération dans les conditions extrêmes de la bataille relève du miracle. Cela a pourtant été fait, et lesdites sutures ont parfaitement tenues. Le médecin-capitaine Hantz déclare par ailleurs avoir perdu près de 15 kilos en 56 jours de combat. Du jamais vu.

A la lecture de ces faits, à la lecture de la presse, et après les différentes analyses précédentes on comprend mieux le surnom très vite trouvée à la bataille de Dien Bien Phu. On parle évidemment de « Verdun exotique » pour qualifier Dien Bien Phu. Il existe en effet un certain nombre de similitudes entre les deux batailles : un combat de tranchées, des conditions extrêmes (boue, pluie, brouillard), un sacrifice total (déserteurs mis à part, il y a peu de soldats de Dien Bien Phu qui ne soient pas passés par une antenne médicale au cours de la bataille) et l'émergence de héros. Dès le 22 mars 1954, le colonel de Castries emploie le terme Verdun pour qualifier la bataille en cours. Pour Pierre Journoud (2012), les combattants, par cette comparaison, cherchent à donner un sens à la bataille qu'ils mènent et quoi de mieux qu'une victoire historique française qui a vu, devant l'adversité, naître une véritable union nationale. Cette comparaison, à terme, ne pouvait que profiter aux anciens de Dien Bien Phu dans l'idée de fédérer les nouvelles générations à cette lutte sans merci à laquelle ils s'étaient livrés.

La captivité a également participé de cette héroïsation des soldats de Dien Bien Phu. Les images de soldats diffusées à la télévision à cette époque, d'hommes fatigués, amaigris et les chiffres donnés (dès cette époque on avance le chiffre de 70% de captifs tués en quatre mois) réveillent l'attention d'un public, saisi à la gorge par la culpabilité d'avoir délaissé une partie de son armée, perdue à l'autre bout du monde. Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012) ont ces paroles (page 299) :

***Exalter l'héroïsme collectif des défenseurs du camp retranché, comme l'ont fait presque tous les grands organes de la presse nationale ainsi que les ténors de la vie politique, communistes exceptés, était peut-être pour ces derniers un moyen de sauver la face, vis-à-vis de l'adversaire comme de la nation, et de s'affranchir de leurs propres responsabilités dans la tragédie – pour les unes d'une coupable indifférence (opinion, presse), pour les autres, des décisions malheureuses (responsables politiques et militaires), pour les derniers, de leur refus de porter assistance à un « allié en danger » (Américains, Britanniques).***

Les deux auteurs citent notamment à l'appui un article du journal *Le Figaro* où l'on peut lire : « *les combattants de Dien Bien Phu sont morts parce que nous nous sommes menti à nous-mêmes* ».

Il est intéressant de se demander alors pourquoi Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012) témoignent d'un éphémère « succès ». Pour déclarer qu'un événement s'inscrit oui ou non dans la mémoire collective française, l'un des arguments probants reste encore le nombre d'ouvrages écrits sur le sujet. Selon Alain Ruscio, l'entrée « Bataille de Dien Bien Phu » renvoie à 351 références en langue française, 114 en vietnamien et 27 dans d'autres langues. Il a décidé de repositionner ses critères de recherche uniquement sur les ouvrages traitant exclusivement de Dien Bien Phu et en français. De plus, son étude date d'octobre 2003, il convient donc de nuancer les résultats qui vont suivre. Alain Ruscio, avec les nouveaux critères, trouve 73 ouvrages écrits par 65 auteurs sur les cinquante dernières années. Ce qui fait 1,46 livre par an. Si on se fie aux résultats de son analyse, la décennie 80 a été la plus maigre en termes d'ouvrages écrits (5 ouvrages en 10 ans), à l'inverse, la



décennie 1990 a été la plus fournie avec 23 ouvrages en 10 ans. Alain Ruscio estime que le regain d’intérêt pour Dien Bien Phu, au cours de la décennie 1990 s’explique par la chute du mur de Berlin et le discrédit porté aux pays communistes. Il pousse son enquête plus loin en cherchant à déterminer les origines de ces ouvrages. Il arrive à la conclusion que 63% des ouvrages ont été rédigés par des militaires, le reste des ouvrages se répartissant entre journalistes, historiens, romanciers et politiques. Les politiques accusent d’ailleurs le plus faible taux d’ouvrages parus, 5,50%. Evidemment un tel « classement » doit prendre en compte le fait que certains auteurs cumulent les fonctions (Bernard Fall, Jules Roy ou encore Pierre Schoendœrffer). Bien entendu, le peu d’ouvrages écrits par les politiques ne surprend plus vraiment à ce stade du développement. Plus « inquiétant » est la faible proportion de romanciers à écrire sur l’Indochine. Alain Ruscio ira plus loin en déclarant : « *Mais on n’insultera personne en affirmant que la très grande littérature a quelque peu délaissé Dien Bien Phu...* ».

En guise de transition, il faut maintenant s’atteler à un argument qui revient dans l’explication de l’oubli général autour de Dien Bien Phu. Cet argument est la guerre d’Algérie. Il semble que le conflit algérien ait occulté l’attention du public et reste dans la mémoire collective comme le seul « véritable » conflit colonial dans lequel la France est impliquée après la Seconde Guerre Mondiale. Sans vouloir entrer dans une analyse profonde des rapports de la mémoire collective avec l’Algérie, il convient néanmoins de rappeler des arguments probants qui peuvent expliquer le plus grand intérêt témoigné par la population française pour la guerre d’Algérie que pour l’Indochine. D’une part, l’Algérie est située bien plus près de la France que ne l’est l’Indochine. D’autre part, l’Algérie est la France, c’est un groupement de trois départements français. Enfin, le pouvoir politique envoie le contingent en Algérie, alors qu’en Indochine il n’y avait que des volontaires. Ainsi, combien de familles françaises d’aujourd’hui comptent parmi leurs aïeux des anciens d’Algérie ? Bien plus que pour la guerre d’Indochine. D’autant plus que moins de 50% du CEFEO, au moment de Dien Bien Phu, était constitué de métropolitains. Pour imiter le raisonnement d’Alain Ruscio, une étude sur le nombre d’ouvrages publiés à propos de la guerre d’Algérie, permet d’appuyer l’argument d’un « favoritisme » français pour l’Algérie. Pour les besoins de cette étude, nous sommes allés sur le site *WorldCat* qui regroupe les données de plus de 70 000 bibliothèques publiques à travers le monde. Cette étude ayant été réalisée à l’été 2013, il convient pour les recherches futures de penser à réactualiser les chiffres donnés. Nous avons comparé les deux entrées « Guerre d’Indochine » et « Guerre d’Algérie » (dans le but de majorer la recherche et la rendre la plus juste possible). L’entrée « Guerre d’Indochine » renvoie à 2 005 références. L’entrée « Guerre d’Algérie » renvoie à 5 278 références, plus du double ! Si l’on se concentre sur les ouvrages uniquement en français, l’entrée « Guerre d’Indochine » renvoie à 1 343 références et « Guerre d’Algérie » à 4 457 références, soit 3,3 fois plus d’entrées en français pour l’Algérie que pour l’Indochine. La surprise de cette recherche est l’entrée « Dien Bien Phu » dans toutes les langues qui comptabilise 2 049 références, soit plus que l’entrée « Guerre d’Indochine » (avec les mêmes critères). A l’entrée « Dien Bien Phu » pour les documents uniquement en Français, on comptabilise 392 résultats. Ce qui signifie que l’immense production bibliothécaire autour de Dien Bien Phu ne vient majoritairement pas de France. Et dans ce sens, on ne peut qu’appuyer les propos d’Alain Ruscio qui déclare que la grande littérature française a délaissé Dien Bien Phu.

1 343 références pour la « Guerre d’Indochine » contre 4 457 références pour la « Guerre d’Algérie ». Sans aller jusqu’à dire que la guerre d’Algérie a totalement mis de côté le conflit indochinois, il est évident que les résultats témoignent d’un plus vif intérêt pour la guerre d’Algérie que pour l’Indochine. Ainsi a pu naître cette idée que la guerre d’Algérie a participé à l’effacement du conflit indochinois. Les deux conflits ont d’ailleurs beaucoup

en commun. On l'a cité, Dien Bien Phu a créé un terreau fertile aux révoltes des généraux en Algérie mais ne saurait être rendu comme seul responsable. En effet, nous avons cité certains officiers ayant combattu à Dien Bien Phu et qui ne se sont par pour autant rebellés contre le pouvoir en 1961. Pour autant, Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) rappellent :

***Les anciens du Corps expéditionnaire, qu'ils soient en activité ou à la retraite, tirent les conclusions de leur guerre. La défaite d'Indochine est attribuée à un hypothétique coup de poignard dans le dos et ne doit, en aucun cas, se rééditer sur le sol algérien.***

A ce propos, Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) établissent une métaphore historique dans la lignée des déclarations de Jacques Soustelle à l'Assemblée Nationale :

***L'empire colonial français, rebaptisé Union française, aura donc connu, comme l'Empire napoléonien, ses Cent jours (102, très exactement, entre le cessez-le-feu de Genève et l'insurrection du FNL).***

## ***Une douloureuse exorcisation.***

Si la bataille de Dien Bien Phu a été très vite érigée en mythe de l'armée française, le fameux groupe « Ceux de Dien Bien Phu » ne s'est pas pour autant accoutumé à cette forte et éphémère « célébrité ». Bien au contraire, dans les milieux militaires français, avant de se concentrer sur la gloire, on s'est décidé à chercher les raisons de la défaite en plus de réponses concernant les milliers de morts dans les camps vietminh. Moins d'un an après la défaite spectaculaire de l'armée française, l'entreprise d'exorcisation est en marche.

## **Un souvenir entretenu dès la libération des camps.**

---

A la signature des Accords de Genève, la population française semble découvrir avec effroi le calvaire des héros qu'elle a érigés (dans un sentiment de culpabilité selon Alain Ruscio). La nécessité d'entretenir une mémoire collective autour de la bataille de Dien Bien Phu, se fait alors sentir. Selon les recherches d'Alain Ruscio reprises par Pierre Journoud (2004), 11 ouvrages paraissent entre 1954 et 1955 sur Dien Bien Phu. Ce besoin de parler, témoigner, exorciser, se fait sentir à travers toute la hiérarchie militaire. Des généraux qui règlent leur compte aux secondes classes qui souhaitent raconter leur calvaire dans les camps, qu'ils jugent bien différent de celui vécu par les officiers, le combat engagé à Dien Bien Phu semble se poursuivre, même si les ennemis sont désormais différents.

Nous avons évoqué la comparaison de mise entre Dien Bien Phu et Verdun. Cette comparaison si elle semble dans un premier temps originaire du camp retranché lui-même, s'est véritablement imposée par le biais de la presse. Ainsi, nous ne le répéterons jamais assez, la presse a joué un rôle majeur dans la mythification de Dien Bien Phu, si ce n'est la pierre angulaire du mythe lui-même. Ainsi *Paris Match*, le 10 avril 1954 évoquait le « *Verdun de la brousse* », ou encore le 15 avril 1954 dans *Le Figaro* on pouvait lire « *Verdun tropical* » comme qualificatif de Dien Bien Phu et enfin Jules Romains dans *L'Aurore* du 6 mai 1954 parlait d'un « *Verdun de la jungle* ». Nul doute que cette entreprise d'héroïsation par la presse répondait à un cruel besoin de déculpabilisation. Se rendant compte huit ans trop tard qu'elle a été totalement aphone et/ou atone sur le sujet « Dien Bien Phu », la presse décide de se « racheter une conscience ». Il faut exorciser la bataille, mettre des noms sur

des gestes, comprendre l’action de ces hommes, parfois au bénéfice de la vérité, mais bien souvent les réalités sont transformées. La presse cherche ses héros, elle les trouve en la personne de Christian de la Croix de Castries et de Geneviève de Galard. Pour Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) : « *Ces deux noms à particule claquent comme un rappel des meilleures traditions chevaleresques de la France éternelle. Le sang bleu contre la vague rouge* ». Pourtant ces héros choisis de la presse française cachent des réalités toute autres. A Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012) de révéler les secrets enfouis derrière ces deux noms. Révéler que le général de Castries fut loin de faire l’unanimité avant la bataille et encore plus pendant. Ces hésitations de commandement, ces hésitations *a fortiori* de commandant, le général de Castries subira pendant longtemps les critiques de certains de ses subordonnés, au premier rang desquels on retrouve le colonel Langlais, qui à plusieurs reprises durant la bataille, a dû prendre des initiatives de contre-attaque par lui-même et commander toute une partie de la garnison. Bien entendu, il ne faut pas minimiser le courage et le sang-froid exemplaire du général de Castries durant les 56 jours de siège. Ces derniers échanges avec le général Cogny le prouvent, plus que l’officier, l’homme a démontré un rare talent à l’abnégation et au contrôle. De même il ne faut pas cacher les erreurs tactiques du colonel Langlais durant la bataille, lui qui fustigeait la logistique aux dires de ses camarades officiers. Cependant, force est de constater que seule une infime partie de la population française a été au courant de ces intrigues entre officiers, et que bien souvent, les anciens combattants eux-mêmes ont préféré taire les dissensions. Ce choix était par ailleurs intelligent, il valait mieux que l’on parle de Dien Bien Phu comme génératrice de héros plutôt que de véhiculer l’image d’une défaite honteuse provoquée par des officiers se querellant. Ainsi *France-soir* le 9 mai 1954 publiait :

***Après Dien Bien Phu, Christian de Castries a été l’un des plus prestigieux héros de l’histoire militaire française qui en compte tant, et son nom est assuré de vivre dans l’histoire parmi ceux des Bayard, du Guesclin et des Rivière.***

La presse a besoin de créer des héros, valoriser le combattant français, se déculpabiliser, exorciser le drame en cours. « *La mémoire de l’événement s’écrit dans l’instant, c’est-à-dire dans l’intensité dramatique des nouvelles qui parviennent du front et dans les témoignages des acteurs directs du drame* » écrivent Alain Ruscio et Serge Tignères (2005).

Cependant, les journalistes ne sont pas tous à admirer – tardivement – l’acharnement français. Certains comme Charles Favrel, correspondant du journal *Le Monde* en Indochine, fustige l’attitude de ses confrères et il faut l’admettre, son injonction du 22 avril 1954 est pleine de bon sens :

***On peut bien, à Paris ou à Washington, donner à l’épopée de Dien Bien Phu une signification politique l’élevant à la pointe de la défense du monde libre, vue d’ici cette bataille est un drame avec ses grandeurs et ses détresses. C’est très joli de faire des héros en vrac quand il n’y a pas pour eux d’autres solutions que se faire tuer, mais venez donc un soir faire un tour chez les paras qui doivent sauter dans la nuit, et vous me reparlez ensuite de leur moral !***

Jouer les héros semble en effet « simple » lorsque les hommes à part se cacher n’ont d’autres choix que de se faire tuer. L’héroïsme de Dien Bien Phu en prendra d’ailleurs un coup lorsque les ouvrages de Pierre Rocolle et de Bernard Fall, dans une démarche historique saine et objective, mettront en exergue le nombre impressionnant de déserteurs dans les rangs de l’Union Française. Encore une fois, l’objectif n’est pas de détruire pierre par pierre le mythe de Dien Bien Phu, mais de lui rendre toute sa justesse. Oui les attitudes des soldats ont été héroïques et Charles Favrel ignore sans doute, au moment de la rédaction de son article, que les parachutistes qui sautent sur Dien Bien Phu sont tout à fait

au courant de la situation désespérée du camp retranché. Mais ils acceptent quand même de rejoindre leurs camarades, partager un destin commun. Pour reprendre les paroles du film *Dien Bien Phu* (1992) : « *Le sacrifice de la vie est un sacrifice énorme. Il n'y en a qu'un qui soit plus terrible. Le sacrifice de l'honneur !* ». Ces dernières illustrent parfaitement la situation de ces *paras* (pas toujours brevetés d'ailleurs) qui décident de sauter sur Dien Bien Phu.

La presse s'est également attaquée au Viêt-Minh, à le détruire. Longtemps présenté comme un adversaire loyal et courageux, le bô dôï se transforme en sauvage combattant dans des trous (*Paris Match*). Si dans un premier temps la presse avait évoqué un adversaire plein d'audace et de courage c'est parce qu'elle avait présenté Dien Bien Phu comme une victoire assurée. En effet, dans la première bataille rangée de la guerre d'Indochine, les Français et leur longue tradition militaire ne pouvaient pas perdre. Dès lors que la victoire a été rendue inaccessible, les journaux se sont mis à détruire la réputation du soldat vietminh, rendant sa victoire improbable, fruit du hasard et surtout entièrement le fait de l'aide chinoise. Dans ce combat héroïque, le commandant Grauwin, qui reste l'auteur le plus lu (Alain Ruscio et Serge Tignères, 2005), magnifie le combat auquel ces hommes se sont livrés. Rappelant que sur Eliane 2 de farouches combats d'une durée de 107 heures sans relêve ont vu mourir des soldats par simple arrêt du cœur (les fonctions vitales n'ont pas été atteintes, la mort semble avoir été provoquée par un épuisement physiologique total).

L'étude de la presse de l'époque révèle donc une sensibilité à mettre en avant un héroïsme français dans la pure tradition militaire. Il convient néanmoins de repenser l'exorcisation comme un rappel des vérités autour de Dien Bien Phu. Ces vérités « cachées » sont nombreuses en ce qui concerne Dien Bien Phu. Le cas des déserteurs, nous l'avons évoqué, mais pas celui des Bordels Militaires de Campagne (BMC). Ainsi que le rappellent Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) :

***Fait exceptionnel, une femme restera, jusqu'à la fin, dans le camp retranché. La seule femme ? La presse l'affirme alors sans vergogne. Elle feint d'ignorer totalement les pauvres bougresses, envoyées là-bas probablement sans enthousiasme particulier, les prostituées du BMC. Il faut ajouter, hélas, que la mémoire collective ne les a pas non plus saluées.***

En effet, au début de l'opération Castor, un BMC s'ouvre à Dien Bien Phu, destiné aux soldats de l'Union Française. D'après Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012), ces femmes étaient originaires de deux pays, d'Algérie et du Vietnam. Sous les recommandations du commandant Grauwin, ces filles sont arrivées avec l'objectif de renforcer le moral de la garnison. Au nombre d'une vingtaine, elles étaient dirigées par une chinoise du nom de Chinh. Après le commencement de la bataille, ces filles sont restées bloquées dans la cuvette. D'elles-mêmes elles ont décidé d'aller aider les soldats blessés et de rejoindre les antennes chirurgicales. La dramatique épopée de ces filles du monde ne fait que commencer. Plusieurs d'entre elles ont été blessées par des obus, certaines, prises les armes à la main ont été abattues par le Viêt-Minh. Au moment de la défaite, le commandant Grauwin ne parvint jamais à convaincre les soldats vietminh qu'il s'agissait là d'infirmières volontaires et non de soldats. La plupart furent exécutées. Chinh, chinoise de cœur, ne pouvait se plier devant des Vietnamiens, elle a été abattue le jour de la chute du camp. Pas de place dans la mémoire collective pour ces filles de joie qui ont fait montre d'autant de courage que les soldats français, parfois plus. L'une d'entre elles, venue à Dien Bien Phu par amour d'un légionnaire, s'est mariée en pleine bataille grâce à l'aide inespérée d'un aumônier. Une autre, ayant miraculeusement survécue à la bataille et à la longue marche s'est mariée dans un camp hôpital et a eu un enfant dont elle a accouché à Hanoi.

Le commandant Grauwin se sentant responsable du sort de ces filles s’entreprit de décrire leur exceptionnel courage dans son ouvrage (1954), malheureusement la censure militaire passant par là a détruit toute preuve de la présence d’un BMC à Dien Bien Phu. Ainsi rien, aucun indice ne laisse transparaître dans son ouvrage que des prostituées ont aidé à soigner les blessés à Dien Bien Phu quand bien même il y avait consacré un chapitre entier avant le passage de la censure. Il a fallu attendre 1985 pour que paraisse le livre d’Edouard Axelrad<sup>49</sup>, auquel le commandant Grauwin a participé. C’est donc près de trente ans plus tard que la France découvre le courage exceptionnel de ces filles et leur dévotion durant la bataille. Dès le moment où le silence a été brisé, les témoignages ont afflué. Cependant, personne ne semble savoir ce qu’elles sont devenues. D’après Pierre Journoud (2012), un groupe de prisonniers en pleine corvée de riz ont découvert une grotte où étaient attachées les prostituées de telle sorte que seule la position assise était rendue possible. Quand les prisonniers les ont découvertes ainsi, elles étaient déjà en train d’être ravagées par les vers. Nulle part dans la presse française, dans l’immédiat après Dien Bien Phu, il n’est fait mention de ses « femmes de l’ombre ».

De même, les 2 400 prisonniers internés militaires (PIM) dont on ne parle évidemment que trop peu. Ces soldats de l’APV faits prisonniers durant la bataille ont servi de coolies ou ont soigné les blessés. Jamais ils n’ont cherché à fuir, à rejoindre les lignes ennemies. On peut d’ailleurs s’interroger sur ce qu’il se passe en face, chez le Viêt-Minh. Plusieurs témoignages font état de montée au front sous la menace de fusils dans le dos (Pierre Journoud, Hugues Tertrais, 2012). Après les échecs successifs sur les Eliane, il semble que le Viêt-minh, en plus de procéder à son autocritique a également profité d’une semaine de répit (du 11 au 18 avril 1954) pour évincer quelques officiers peureux. La résistance française, la peur d’un bombardement américain, la démoralisation devant les milliers de blessés et de morts dans leur rang, a pu favoriser la naissance d’une idée dans les esprits vietminh : « devons-nous nous retirer ? ». Mais le général Giap a fait taire ces idées. Il avait reçu un mandat direct de l’Oncle Ho qui insistait sur l’obligation de victoire à Dien Bien Phu. A noter que c’est le général Giap lui-même dans ses mémoires qui déclare avoir dû « serrer des vis » durant la bataille. A la lumière de ses écrits, on peut peut-être se lancer dans une approximation historique : il a existé un moment où le Viêt-Minh a sérieusement douté de sa victoire, et où un bombardement bien placé, des renforts amenés ou une contre attaque française victorieuse auraient pu définitivement faire pencher la balance côté français.

Dans cette guerre menée au nom de la vérité, Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012) se lancent également à l’assaut des idées reçues sur ces soldats de l’Union Française qui n’étaient pas Français « de souche ». Autant le dire franchement, la suspicion des officiers Bigeard et Langlais envers ces soldats nord-africains ou thaïs peut sincèrement faire penser à un racisme tout droit sorti des abîmes coloniaux les plus stupides. Longtemps le colonel Langlais a fustigé les choix de l’état-major de placer à des positions stratégiques des compagnies de tirailleurs marocains. De même a longtemps été véhiculée l’image du déserteur vietnamien, exemple type de l’échec de la politique commencée par le général de Lattre de « jaunissement » de l’armée française en Indochine. Terme péjoratif s’il en est, c’était pourtant celui de mise à l’époque. Oui les rapports sont accablants, les supplétifs thaïs et les soldats de l’armée nationale sont plus prompts à la désertion que leurs homologues blancs de métropole. Mais ils n’ont pas à rougir du courage dont ils ont fait preuve durant la bataille de Dien Bien Phu. On ne citera jamais assez l’exploit phénoménal de cette montée du 5<sup>ème</sup> BPVN (tous vietnamiens) qui monte à l’assaut d’Eliane 1 chantant *La Marseillaise*. Mais c’est loin d’être un cas isolé. Ces soldats Marocains qui étaient les tombeurs du Mont

---

<sup>49</sup> Edouard Axelrad, *Marie Casse-Croûte*, Paris, J. C. Lattès, 1985.

Cassin durant la campagne d'Italie en 1943, faisaient montre d'un courage hors norme. Il n'est pas étonnant de constater les rapports privilégiés entre ces hommes et leurs chefs. D'ailleurs, Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012) évoquent suffisamment ce fait : ces soldats ne se battaient pas pour la France, ils se battaient pour leur chef, pour qui ils avaient tous une grande estime. Enfin, rappelons que les Vietnamiens ne furent pas les seuls à désertir et à faire preuve d'attentisme, bien au contraire. Bon nombre d'officiers métropolitains ont été relevés durant la bataille. Et un nombre encore plus impressionnant de soldats du rang est allé gonfler les berges de la Nam Youn.

La mémoire collective a voulu imaginer Dien Bien Phu comme une défaite honorable. Un mythe parfait où les héros qui devaient s'affirmer l'ont fait. Pour Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) :

***Cette mémoire est fondée sur des stéréotypes, des images d'Epinal tirées d'une version traditionnelle de l'histoire de l'armée française. Dans cette épopée, les clichés de la fin du camp retranché rejoignent dans l'imaginaire collectif le geste de Cambronne à Waterloo, celui des légionnaires à Camerone, la charge des cuirassiers à Reichshoffen ou celle des chars français en mai 1940.***

A titre personnel, ce paragraphe n'engageant que son auteur, établir un mythe sur des faits certes héroïques mais incomplets est un mensonge par omission. Le mythe de la bataille se serait trouvé grandi si l'on avait découvert plus tôt ces prostituées du BMC aidant les soldats de l'Union Française, si on avait reconnu la difficulté d'organiser une armée avec différentes ethnies, si on avait reconnu que les chefs de sections avaient noué de véritables liens avec leurs hommes, peu importe leurs origines, et qu'ils étaient à même de les diriger, si on avait reconnu le rôle des PIM et si enfin on avait consenti à mettre, pour une fois, l'ensemble des soldats du rang sur un pied d'égalité, le mythe de Dien Bien Phu n'en serait ressorti que plus grand.

## La guerre des mémoires.

---

Qui se souvient de Dien Bien Phu ? La question soulevée par Anne Logeay, maître de conférences en lettres classiques à l'Université de Rouen et doctorante en histoire à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris sur la mémoire de la guerre d'Indochine, lors du colloque organisé en 2003 à l'Ecole militaire, mérite qu'on s'y intéresse. De plus, une analyse plus poussée de la mémoire de guerre peut être envisagée notamment à travers l'ouvrage de Pascal Blanchard et d'Isabelle Veyrat-Masson, *Les guerres de mémoire*<sup>50</sup>. Dans un dernier temps, nous nous intéresserons à la persistance d'un nom de bataille à travers le temps par le biais d'un document en ligne écrit par Marie-Anne Paveau : *De Gravelotte à Bir Hakeim. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille*.

Ce qui intéresse Anne Logeay est l'étude du souvenir de Dien Bien Phu en révélant les traces de l'inscription de la bataille dans la mémoire collective. La bataille de Dien Bien Phu peut être considérée comme un tabou dans le sens où elle révèle la position française post Seconde Guerre Mondiale. Une nation déchue, reléguée au deuxième rang et qui cherche encore sa place parmi les deux grands. La fin de Dien Bien Phu, la conférence de Genève, la libération des prisonniers, tous ces événements connaissent une éphémère médiatisation du fait des très nombreux autres sujets retenant l'attention des journalistes : la Communauté Européenne de Défense et dès le 1<sup>er</sup> novembre 1954, la guerre d'Algérie. Dans les années qui suivent la défaite en Indochine, des commissions d'enquête, des livres rédigés par les

<sup>50</sup> Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson, *Les guerres de mémoires – la France et son histoire*, Paris, La Découverte, 2010.

principaux acteurs, des règlements de compte qui n’en finissent plus, Dien Bien Phu divise avant tout l’armée et le gouvernement français dans des diatribes furieuses et passionnées. Les auteurs s’appellent alors Langlais, Navarre, Bigeard, Laniel, Grauwin, Bergot, Pouget, Fall, Rocolle ou Roy. Malgré la création le 7 février 1955 de la commission Catroux, nous avons pu constater que les conclusions de ladite commission n’ont absolument pas réglé le problème des responsabilités. Pire, selon Anne Logeay, la commission Catroux n’a interrogé aucun homme politique, et si elle ne s’est pas cachée d’accuser l’attitude du général Cogy durant la bataille, elle a pour autant cherché à dédouaner les deux généraux de toute responsabilité. Les conclusions sont interdites de publication. De toute façon la presse de l’époque n’y prête pas attention. De même le procès Cogy-Navarre (mai 1957) n’a connu que peu de répercussions dans la presse de l’époque.

Nous l’avons expliqué, et Anne Logeay revient sur ce point fondamental : l’ignorance du grand public. Le terme ne se veut pas péjoratif, il est plutôt représentatif d’un état d’esprit général. La population française ne sait pas pourquoi l’armée se bat en Indochine. Elle ne s’explique pas non plus pourquoi Dien Bien Phu ? Finalement, la presse qui a mis en scène la grande bataille dès le début de l’opération Castor a permis à la population française d’avoir, pour une fois, une lecture claire de la guerre. Les Français ont décidé de vaincre le Viêt-Minh dans une bataille rangée à l’européenne. Mais ce constat ne doit pas cacher la polémique qui enflé et qui ne finit pas autour de Dien Bien Phu. Les officiers se renvoient les responsabilités, et le débat va durer dix ans sans jamais connaître de véritable fin. Dien Bien Phu est génératrice de polémiques, dans lesquels acteurs nationaux et internationaux se croisent. Chacun se renvoie la responsabilité d’avoir provoqué la défaite. Durant la guerre d’Algérie, de nombreux anciens de l’Indochine vont participer aux combats. Les mêmes techniques employées durant la guerre indochinoise sont utilisées et améliorées en Algérie. L’état-major français s’inquiète par ailleurs de révélations qui leur sont faites par des soldats sur le terrain. Des officiers appelleraient les rebelles algériens sous le pseudonyme « Viets ». De même, Anne Logeay rappelle les paroles du général Cherrière qui demande à changer les noms des opérations menées en Algérie pour la simple raison que beaucoup de ces opérations portent les noms de femme entrées dans la légende à Dien Bien Phu (Huguette, Claudine, Eliane ou Beatrice). Il pense donc que l’opinion française pourrait mal réagir à ces noms devenus synonymes de défaite.

De même au moment où est prise la décision de quitter l’Algérie, André Malraux cite Dien Bien Phu pour mieux exorciser le moment. Il affirme que la France n’abandonnera pas ses alliés en Algérie, et que le rapatriement se fera, cette fois-ci dans toute son ampleur. On se souvient en effet de ces Vietnamiens à la nationalité française que le CEFEO avait laissés derrière lui, de même que les populations chrétiennes du delta rouge qui avaient dû fuir en catastrophe vers le Vietnam Sud. Ces images, les anciens de l’Indochine les ont gravées dans leur mémoire. Nul doute qu’au moment du départ d’Algérie ils aient pu ressentir le même chaos qu’à Hanoi, au moment de la retraite française, des milliers de harkis étant abandonnés sur place.

Un élément va néanmoins jouer en la faveur de la mémoire de Dien Bien Phu. La nomination le 31 janvier 1975 du général Marcel Bigeard au poste de Secrétaire d’Etat attaché au ministère de la Défense (Yvon Bourges). L’homme bénéficie d’une solide réputation. Dans un style presque purement français il arrive à un moment de crise dans l’armée et dans les PTT. C’est le moment où les éditeurs décident de faire tourner la planche à impressions et rééditent d’anciens ouvrages ou en publient des nouveaux. Avec le recul, les anciens combattants comme Pierre Sergent tente de lier Algérie et Indochine, expliquer que le combat commencé en 1946 ne devait s’arrêter qu’en 1962. Belle image

que ces Trente Glorieuses, époque où la France fut impliquée dans deux conflits coloniaux exacerbant les divisions au sein de la population française, à l'image de sa classe politique. Mais peu à peu Dien Bien Phu, qui semblait s'être substitué à la mémoire de la guerre d'Indochine, va passer en second plan. Le mémorial de Fréjus inauguré en 1985, la visite de François Mitterrand au Vietnam en février 1993, « l'affaire Boudarel » en 1991, la France découvre qu'il y a eu une guerre avant Dien Bien Phu.

Alors à Anne Logeay de tirer les conclusions sur la mémoire de Dien Bien Phu. Pour elle, il ne reste aujourd'hui plus que les combattants, délaissés et isolés. Le journal télévisé de *France 2* le soir du 7 mai 2004 lui donne raison. Les journalistes interrogent des anciens combattants de Dien Bien Phu lors des commémorations de la fin de la guerre d'Indochine<sup>51</sup> (encore une fois le choix de la date est révélateur d'une confusion entre guerre d'Indochine et bataille de Dien Bien Phu).

***Avec qui voulez-vous que l'on parle ? Il n'y a que lors de réunions comme celle-là que nous parlons, dit un ancien de Dien Bien Phu. Pourquoi n'en parlez-vous pas à l'extérieur de ces rassemblements ? demande le journaliste. Parce que personne ne nous le demande, conclut le même ancien combattant.***

Anne Logeay cite deux auteurs dans sa conclusion, Erwan Bergot (1986, page 15) et Roland Barthes<sup>52</sup>. A eux deux ils expriment parfaitement ce défaut bien français de trouver des héros mais de ne pas chercher à en comprendre les souffrances :

***Comme un cauchemar, la réalité l'avait pris à la forge. Il savait maintenant que le visage de la guerre était hideux, terrifiant, sordide. Le mot même de héros, ce qualificatif que les journaux, il l'avait entendu dire, leur attribuaient, à lui et ses camarades, n'avait désormais aucune signification. Il avait subi, c'est tout.***

*La mythologie* écrit Roland Barthes est un accord au monde, non tel qu'il est, mais tel qu'il veut se faire.

Dans un deuxième temps, il convient de regarder vers les écrits de Pascal Blanchard et d'Isabelle Veyrat-Masson (2010) concernant la construction d'une mémoire collective française autour des conflits majeurs du 20<sup>ème</sup> siècle. Fait marquant, le livre traite dans une sous-partie des guerres coloniales mais ne prend en exemple que la guerre d'Algérie. Aucun mot ou presque n'est écrit à propos de la guerre d'Indochine. Curieuse manière de parler des guerres de mémoire en oubliant un conflit où 76 000 Français sont morts. Nicolas Bancel et Pascal Blanchard se posent plus particulièrement la question des enjeux derrière la mémoire coloniale. Pour les deux auteurs, il convient dans un premier temps de faire la distinction entre histoire et mémoire (2010, p. 140) :

***Histoire, mémoire : où se situe la frontière entre ces deux termes ? Pour les historiens, l'histoire se construit sur des sources vérifiées et objectivées, indispensables à la construction du « fait historique ». La mémoire est quant à elle une reconstruction du passé – individuelle ou collective – qui ne s'appuie pas sur des méthodologies scientifiques, mais favorise au contraire la formation de mythes et de légendes dans le rapport affectif que les individus ou les groupes entretiennent vis-à-vis du passé.***

Pour les auteurs, la mémoire coloniale, à la différence des questions que soulève Vichy qui peut être vu comme une parenthèse de la République, ne peut pas être identifiée à

<sup>51</sup> <http://www.ina.fr/video/2559991001/20-heures-le-journal-emission-du-7-mai-2004-video.html>

<sup>52</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957, p. 265



un fait ponctuel, un « *incident de parcours* » (p. 141). La colonisation reste un événement massif de l’histoire de France dont on ne peut raconter les péripéties de manière linéaire et normative. L’année 2005 qui a vu les célébrations du soixantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre Mondiale a été l’occasion pour de nombreux auteurs de se lancer dans une exorcisation de la France de Vichy. Malheureusement, la même procédure n’a pas été appliquée concernant les guerres coloniales françaises. Il semble même que le fait colonial, largement discuté à l’étranger, soit encore caché, censuré, sur le territoire national. Juin 1999, avec la reconnaissance par le président Chirac qu’il y a bien eu une « guerre d’Algérie » a néanmoins marqué un tournant dans le rapport entre histoire coloniale et mémoire collective française. Le problème de cette « dédramatisation » de la guerre d’Algérie est qu’elle ne s’est pas faite de manière objective, bien au contraire. On a vu ressurgir, quarante ans plus tard les mêmes biais historiques, les mêmes camps, les mêmes subjectivités qu’à l’époque de ladite guerre. L’Etat français s’est alors engagé dans un processus de repentance extrême en multipliant les allocutions, les constructions de mémoriaux, les visites bilatérales. Ce processus, commencé en 2002, devait certainement prendre fin en 2007 avec l’arrivée à la tête de l’Etat de Nicolas Sarkozy qui avait, dès sa campagne, fustigé cette repentance. La société française s’est néanmoins trouvée demandeuse en matière d’histoire coloniale. On a ainsi vu naître toute une cinématographie autour de la guerre d’Algérie et de l’implication des colonies dans le destin unique de la France. *Indigènes* (2006), *L’ennemi intime* (2007), *Hors-la-loi* (2010). Ces œuvres ont à chaque fois provoquées des débats animés sur les controverses qu’elles soulèvent, preuve que la France même demandeuse en explications, n’est toujours pas prête à faire face à son histoire coloniale.

Pour autant depuis la loi française du 23 février 2005 portant sur la reconnaissance de la Nation en faveur des Français rapatriés, s’est ouverte une nouvelle page de l’histoire coloniale. L’Etat français souhaite désormais prendre en main l’histoire, dans une volonté normative. Ainsi, l’article dans sa version non corrigée comprenait entre autres la reconnaissance, dans les programmes scolaires, du rôle positif joué par la présence française en outre-mer et plus spécifiquement en Afrique du Nord. Cet article ayant été supprimé, il reste le cœur de la loi qui bénéficie clairement aux amnistiés de l’OAS et qui fait l’apologie de la présence française en Afrique du Nord et en Indochine. Pour Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, on assiste donc à un renouveau de la mémoire coloniale suivant deux axes (2010, p. 145) :

***[...] nous assistons ainsi depuis quelques années à l’édification d’une « nouvelle » mémoire officielle de la colonisation qui se déploie selon deux axes. Le premier est structuré par l’édification d’espaces dédiés à la mémoire coloniale, le second est articulé à des déclarations officielles et des textes de loi qui tendent à produire une vision normative de l’histoire coloniale.***

Plusieurs propositions de mémoriaux et de musées ont donc émergé. De Georges Frêche (musée d’histoire de la France en Algérie) à Jean-Charles Jauffret, l’idée qui a provoqué le plus de remous a sans doute été celle du Mémorial national de la France d’Outre-mer à Marseille. Il s’agissait de présenter l’œuvre bénéfique de la présence française dans les pays colonisés. Ces projets sont aujourd’hui à l’arrêt devant la levée de boucliers d’historiens réfutant profondément l’idée de vanter la colonisation française sans en présenter ses côtés sombres. Cette volonté a été d’ailleurs fortement approuvée par le Premier Ministre de l’époque, Dominique de Villepin qui, à l’instar de son gouvernement, s’est opposé à la loi du 23 février 2005 en déclarant au passage :

***Ce n'est pas aux politiques, ce n'est pas au Parlement d'écrire l'Histoire ou de dire la mémoire. C'est la règle à laquelle nous devons être fidèles [...] il n'y a pas d'Histoire officielle en France.***

Paroles forcément à comparer avec celle de Nicolas Sarkozy qui, dans une interview au journal télévisé de France 3 le 7 décembre 2005, explique :

***[...] il faut cesser avec la repentance permanente qui consiste à revisiter notre histoire. Cette repentance permanente, qui fait qu'il faudrait s'excuser de l'histoire de France, parfois touche aux confins du ridicule.***

S'exprimant sur la loi du 23 février, il ajoute tout de même que cette loi « *dit que le colonialisme, ce n'est pas bien, naturellement, mais cela n'a rien à voir avec les départements et territoires d'outre-mer. Cela n'a rien à voir avec la Martinique, ça avait tout à voir avec l'Afrique du Nord. [...] Un certain nombre de parlementaires ont voulu dire qu'il y a eu des instituteurs qui ont alphabétisé, qu'il y a eu des médecins qui ont soigné et qu'il fallait laisser les historiens faire leur travail* ».

Le rapport au colonialisme, le candidat Nicolas Sarkozy en a fait un de ses thèmes récurrent. Surgit alors le terme péjoratif de « Mémoire d'Etat », une mémoire imposée par le gouvernement. Comment pourrait-il en être autrement quand, le président Sarkozy une fois élu, a évoqué l'idée de parrainage d'enfants juifs victimes de la Shoah par des enfants de CM2. Le contrôle de l'Etat sur la mémoire semble se faire sans véritable « juridiction » historique. Mais on ne peut néanmoins réduire la vision du président Sarkozy à une sorte de néo-colonialisme primaire. Bien au contraire, l'idée de Nicolas Sarkozy rappelle son combat dans le cadre de l'Union pour la Méditerranée. Le 7 février 2007, en pleine campagne présidentielle, à Toulon, il déclare :

***Le rêve européen a besoin du rêve méditerranéen. Il s'est rétréci quand s'est brisé le rêve qui jeta jadis les chevaliers de toute l'Europe sur les routes de l'Orient, le rêve qui attira vers le Sud tant d'empereurs du Saint-Empire et de rois de France, le rêve qui fut le rêve de Bonaparte en Egypte, De Napoléon III en Algérie, de Lyautey au Maroc. Ce rêve qui ne fut pas tant un rêve de conquête qu'un rêve de civilisation. Cessons de noircir le passé. [...] On peut désapprouver la colonisation avec les valeurs qui sont les nôtres aujourd'hui. Mais on doit respecter les hommes et les femmes de bonne volonté qui ont pensé de bonne foi œuvrer utilement pour un idéal de civilisation auquel ils croyaient.***

Cependant, cette vision n'est qu'une des visions françaises au sujet de la colonisation. Le président Hollande a tenu à se rendre en Algérie pour la commémoration du cinquantième anniversaire de la fin de la guerre d'Algérie. Il a, à ce propos, reconnu la responsabilité française dans les souffrances du peuple algérien, citant les massacres de Sétif, de Guelma et de Kherrata. Le mercredi 19 décembre 2012, en arrivant à Alger, le président Hollande avait tenu à préciser qu'il était en Algérie pour dire « *ce qu'est la vérité, ce qu'est l'histoire* <sup>53</sup> ».

Ainsi pour Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, il existe une véritable pluralité du discours politique. Cette pluralité témoigne de la division des politiques comme de la population sur l'histoire coloniale française. Pour les deux auteurs (2010, page 154) :

***[...] l’histoire coloniale est une ouverture sur notre modernité, qui peut permettre de penser la complexité et la conflictualité d’un pays dont l’ouverture au monde s’est construite par la situation coloniale, puis par les conséquences postcoloniales de cette situation. Les immigrations postcoloniales témoignent en particulier des transformations***

Dien Bien Phu s’inscrit dans cette mémoire coloniale fluctuante qu’on n’ose découvrir sous peine d’en être horrifié. L’Algérie cache des massacres, des tortures, une barbarie présente dans les deux camps. L’Indochine a tout autant de secrets. Des officiers de la SS dans la Légion aux exécutions sommaires des membres de la sûreté coloniale.

Le débat sur l’empreinte de Dien Bien Phu dans la mémoire collective ne pourra être complet sans une étude de la représentation du mot Dien Bien Phu dans la société française. Une anecdote pour illustrer le propos. Anne Logeay, reprise dans l’ouvrage de Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2004, p. 186), révèle les propos de Robert Lacoste :

***En pleine période de crise [...] le 12 mai 1958, Robert Lacoste, ministre résident en Algérie, en visite à Périgueux, évoque l’éventualité d’un Dien Bien Phu diplomatique en Algérie : c’est dire l’extension du mot. Le repoussoir de la bataille joue à plein pour des hommes déroutés de voir s’effondrer l’Empire.***

Pour comprendre la persistance d’un nom de bataille, nous nous proposons la lecture de Marie-Anne Paveau : *De Gravelotte à Bir Hakeim. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille*. Marie-Anne Paveau est selon toute vraisemblance à l’origine du terme « polémonyme » (nom de bataille). Le polémonyme associe le nom d’une bataille à un ensemble de valeurs linguistiques ou factuelles. L’auteur s’intéresse notamment au syntagme de la victoire de Dien Bien Phu. Marie-Anne Paveau revient ainsi sur les origines de son intérêt pour les polémonymes :

***Au moment de la commémoration de la fin de la guerre d’Indochine en mai 2004, au milieu des multiples discours produits en France comme au Vietnam, le syntagme la victoire de Diên Biên Phu m’a semblé très étrange, presque contre-intuitif. Il me paraissait désaccordé aux cadres prédiscursifs d’une mémoire collective qui, en France, et tout particulièrement dans les milieux militaires et combattants, a placé le nom du petit village aux sept collines dans la catégorie des défaites non plus glorieuses mais tragiques des armées françaises. La question de la subjectivité s’y révélait de manière spectaculaire, et elle me semble constituer l’une des problématiques essentielles du nom propre en discours.***

Sans revenir longuement sur le sujet, le polémonyme Dien Bien Phu s’est inscrit dans la mémoire collective comme synonyme de désastre, de défaite. Comme le dit Marie-Anne Paveau, nul besoin d’avoir été à Saint-Privat « *pour comprendre que quand ça tombe comme à Gravelotte, ça tombe dur...* ». Preuve que le terme Dien Bien Phu s’est imposé au-delà de la compréhension même de ce qu’il signifiait. Il est désormais synonyme de désastre.

Pour conclure cette partie traitant de la persistance d’un événement historique dans la mémoire collective, il convient de rappeler les écrits de Anne Logeay pour qui Dien Bien Phu est un constant rappel entre symbole et tradition, citant l’analyse d’Henry Rousso<sup>54</sup> qui donne au mot « tradition » une « *inscription consciente, volontaire et revendiquée dans une*

---

<sup>54</sup> Henry Rousso, *Vichy. L’évènement, la mémoire, l’histoire*, Paris, Gallimard, page 349.

*continuité et une permanence avec une figure, une idée, une pratique qui a pris corps à un moment plus ou moins lointain de l'Histoire ».*

## Le renouveau de Dien Bien Phu.

---

Au cours de la décennie 2000 – 2010, on a pu constater un certain renouveau de la mémoire autour de Dien Bien Phu. Ce renouveau intervient en 2004 au moment des célébrations pour le cinquantième anniversaire de la bataille. Il convient d'étudier les efforts qui sont faits dans le but d'entretenir la mémoire collective autour de Dien Bien Phu. Trois vecteurs ont favorisé un entretien de la mémoire de Dien Bien Phu : le rôle de l'ANAPI, les études sur la guerre du Vietnam et l'ouvrage du colonel Bonnafous (1986).

Fait indépendant de notre volonté, au moment où ces lignes ont été rédigées, le site internet de l'Association Nationale des Anciens Prisonniers Internés déportés d'Indochine (ANAPI) est en maintenance. Fait déplorable car il s'agit d'un véritable recueil de témoignages et d'histoires sur ces prisonniers de guerre d'Indochine et également de Corée. De plus, l'association traite aussi bien des prisonniers des Japonais que des prisonniers du Viêt-minh. L'ANAPI a développé un véritable réseau ces dernières années, notamment en créant un tissu régional par le biais d'antennes placées un peu partout en province et pas uniquement à Paris. Nous avons pu rencontrer le général Michel Prugnat, ancien directeur de l'ANAPI pour la région Rhône-Alpes. Ancien car au début de l'été 2013, il a été décidé de dissoudre les ANAPI régionales pour ne garder que le bureau principal situé à Paris. De la même façon l'ANAI, dont nous avons déjà parlé, a été dissoute entièrement en 2012. Ces dissolutions successives s'expliquent en grande partie par la disparition malheureuse de nombreux anciens combattants d'Indochine ces dernières années. La mémoire de Dien Bien Phu et de l'Indochine en règle générale est portée par ses acteurs. A la différence de la Première Guerre Mondiale ou de la Seconde Guerre Mondiale qui sont des conflits dont les générations actuelles se saisissent volontiers, la guerre d'Indochine n'est vraiment portée que par un certain nombre d'acteurs aux premiers rangs desquels on retrouve les Anciens Combattants et des historiens passionnés. Comme le général Michel Prugnat le dit en entretien : « *l'Indochine passionne ou laisse complètement indifférent* ». L'ANAPI, comme l'ANAI avant elle, est donc une association qui meurt doucement mais sûrement. Les ONAC (Office National des Anciens Combattants) répartis en province ne semblent pas non plus très enclins à parler de l'Indochine<sup>55</sup>. Et 2014 sera placé sous le signe du centenaire de la Première Guerre Mondiale. L'anniversaire commémorant le soixantième anniversaire de la fin de la guerre d'Indochine risque de passer de nouveau aux oubliettes. La mémoire collective est sélective mais on ne peut pas déplorer ce fait. Imposer un événement par le biais d'une hyper-médiatisation ne résoudrait le problème que temporairement, voire pas du tout. Dans notre discussion avec Antoine Grande, historien à l'ONAC, nous avons largement abordé le sujet de la construction de la mémoire autour d'un événement. Il convient de rappeler que pour l'Histoire, un mort est équivalent à un autre mort. Une date en vaut une autre. Pour ce qui est de la mémoire, c'est beaucoup plus complexe. Les conflits ne se valent pas. Le collectif fait son choix. Un des vecteurs qu'il faudrait sans doute creuser est la production cinématographique. Le cinéma est aujourd'hui un vecteur prépondérant de normes et de faits historiques (souvent critiquable certes, mais largement profitables).

Les différentes comparaisons effectuées entre le nombre d'ouvrages publiés pour la guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie révèlent également qu'il y a une faible demande de la part de la population. L'Indochine passionne, mais si le travail est admirable sur

---

<sup>55</sup> A ce sujet, l'entretien complet avec Antoine Grande, historien à l'ONAC Lyon est consultable dans les Annexes.

la qualité (on ne citera jamais assez les formidables ouvrages de Bernard Fall, d'Erwan Bergot, de Pierre Journoud, d'Hugues Tertrais, d'Alain Ruscio ou de Pierre Rocolle) il pêche sur sa quantité. C'est véritablement toute la difficulté autour de la mémoire d'Indochine, elle souffre d'un manque cruel d'intérêt de la part du public. L'ANAPI est pourtant un vecteur favorable mais trop peu écouté. L'association organise souvent des déplacements au Vietnam entre anciens combattants. Certains acceptent, d'autres pas. Cependant, le point noir d'un tel processus reste qu'il n'est ouvert qu'à peu de personnes. Et les anciens combattants rétorquent « de toute façon » peu de gens viennent les interroger sur ce qu'ils ont vécu. Ils sont d'ailleurs souvent surpris de l'intérêt que l'on peut leur témoigner. Les nouvelles générations, bien que peu demandeuses en histoires jugées – et nous le déplorons – rébarbatives, seraient tout à fait surprises de l'énergie et du charisme que peuvent dégager ces anciens combattants. A la lecture du récit de nombre d'entre eux, les rencontrer en personne, entendre leur voix par téléphone, les regarder sourire et se remémorer des souvenirs militaires, le poids de l'histoire sur leurs épaules, est un véritable choc – bénéfique – pour l'intervieweur.

Le renouveau de l'ANAPI ne peut se faire qu'avec la participation de l'Etat à travers notamment l'action des ONAC et des associations d'anciens combattants. Mais si personne ne manifeste une réelle volonté de faire vivre la mémoire de la guerre d'Indochine, celle-ci tombera alors dans un oubli généralisé mais discret. Des sonnettes d'alarme ont pourtant existé. Le mémorial de Fréjus a notamment participé à une certaine renaissance de la mémoire mais encore trop timide. Evidemment, l'histoire du légionnaire Rolf Rodel est célèbre « dans le milieu ». Ce sergent qui a participé à la bataille de Dien Bien Phu a décidé d'ériger un monument aux morts français à Dien Bien Phu. Il a donc entrepris, seul, la construction de ce monument et l'a inauguré également seul le 7 mai 1994. L'Etat français fut mis au courant en 1995 et ce n'est qu'en 1999 qu'on décida d'inaugurer officiellement le monument, mais cette inauguration a été annulée, Rolf Rodel étant décédé le 5 janvier 1999. L'attitude du gouvernement français vis-à-vis de « l'affaire Rodel » est condamnable. D'une part parce que la France n'a jamais cherché à ériger un monument au Vietnam sur le site de Dien Bien Phu (alors que le Vietnam ne se s'y serait pas forcément opposé, en témoigne la construction même du monument de Rolf Rodel). D'autre part parce qu'aucune inauguration officielle n'a été décidée, même après la mort du sergent Rodel. Fait encore plus marquant, Rolf Rodel est Allemand. Et c'est pourtant lui, de son plein gré, qui a décidé la construction d'un monument au Vietnam. Aujourd'hui encore le monument est accessible à Dien Bien Phu. On comprend, à la découverte de ce mémorial, que la mémoire collective a encore de nombreux efforts à faire.

Un des acteurs qui a le plus œuvré pour la mémoire de la guerre d'Indochine est le colonel Robert Bonnafous (1986). Après la soutenance de sa thèse, celle-ci a eu des répercussions immédiates dans le monde politique. On s'est saisi de l'affaire au plus haut niveau. Tardivement, l'Etat français s'est rendu compte que sur 39 980 militaires du CEFEO tombés aux mains du Viêt-minh, 30 046 sont morts ou « exterminés » pour reprendre l'expression de l'ANAPI. Ainsi, la loi n°89-1013 du 31 décembre 1989 crée le statut de prisonnier du Viêt-minh. L'article 1 stipule :

***Le statut de prisonnier du Viet-Minh s'applique aux militaires de l'armée française et aux Français ou ressortissants français qui, capturés par l'organisation dite "Viet-Minh" entre le 16 août 1945 et le 20 juillet 1954, sont décédés en détention ou sont restés détenus pendant au moins trois mois. Toutefois, aucune durée minimum de détention n'est exigée des personnes qui se sont évadées ou qui présentent, du fait d'une blessure ou d'une maladie, une infirmité dont l'origine***

**est reconnue imputable à la captivité par preuve dans les conditions fixées à l'article L. 2 ou au premier alinéa de l'article L. 213 du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre.**

Cet article est une consécration pour les anciens prisonniers français d'Indochine. Il intervient 35 ans après la fin de la guerre d'Indochine.

L'un des vecteurs qui a également participé à la revalorisation de Dien Bien Phu dans la mémoire collective française est, de manière très paradoxale, la guerre du Vietnam. Comme le rappelle Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2004), l'échec américain au Vietnam a réhabilité la mémoire des anciens combattants d'Indochine. On en est même venu à espérer un Dien Bien Phu à l'américaine pour pouvoir se dire que même la première armée au monde avec beaucoup plus d'hommes et beaucoup plus de moyens n'avait pas réussi à défaire un ennemi insaisissable. De plus, les Américains ont l'étiquette de sale guerre qui leur colle à la peau. Alors que les Français, aidés par des supplétifs, ont dû se battre à 1 contre 5 dans des conditions horribles, avec peu de matériel et une logistique catastrophique ; ils avaient aussi bien tenu que les Américains qui arrivaient en Indochine avec une armada impressionnante (il y eu plus de bombes versées sur le Vietnam Nord par les Américains que durant la Seconde Guerre Mondiale, tous pays compris). L'agent orange, l'utilisation massive du napalm, les photographies chocs, les Américains ont subi les conséquences d'une hyper-médiatisation de la guerre. Alors que l'état major français en Indochine contrôlait tout l'appareil administratif (y compris les communications avec l'extérieur), les Américains ont souffert de l'image taillée par la presse.

## **Les oubliés de Dien Bien Phu.**

### **Comme Cambronne à Waterloo ou comme Napoléon 3 à Sedan ?**

---

Du Verdun tropical décrit par les journaux de l'époque à la comparaison à Roncevaux par Jacques Chirac le 7 mai 2004, Dien Bien Phu a été construit comme un mythe, dès l'annonce de la défaite. Héroïsme, cœur battant, courage, honneur devant la mort, on a partout vanté les mérites de cette troupe de 15 000 hommes s'étant battus dans un combat voulu par des politiciens. Mais, l'histoire accomplissant son œuvre, les masques sont tombés peu à peu. Dien Bien Phu est bien loin d'être le mythe vanté par les médias et les politiques de l'époque comme d'aujourd'hui. Les désertions, les prostituées, les querelles entre officiers, l'attentisme de certains, la déshumanisation dans les camps de prisonniers, les vols de repas, la violence entre anciens camarades, enfin les règlements de compte en sous-main, tous ces éléments découverts bien tardivement témoignent d'un profond malaise autour de Dien Bien Phu. Au fond, journalistes et politiques en font un mythe car ils semblent bien embêtés pour définir ce que c'est.

Rappelons-le, à l'issue de Dien Bien Phu, c'est la consternation. La victoire que l'on pensait assurée, le CEF que la presse avait littéralement présenté comme imbattable, insurmontable, avait été défait. Le Viêt-minh tenait sa victoire référence. Celle qui lui ouvrait la voie royale à Genève. L'Oncle Ho allait être écouté et pas par n'importe qui : Américains, Soviétiques, Chinois, Anglais et même Français, allaient devoir écouter, sourire, serrer la main de la délégation officielle viêt-minh. Mais que faire côté français ? Pour Pierre Journoud, auteur d'un article consultable en ligne : *Dien Bien Phu : naissance et destin d'un*

*mythe héroïque* (2012) la « mythologisation<sup>56</sup> » est née à Hanoi et à Paris de manière quasi simultanée. Dès le 7 avril 1954, sur la proposition de Pierre de Chevigné, les troupes de l’Union Française se battant à Dien Bien Phu reçoivent une citation pour rappeler leur sens du sacrifice et un courage exemplaire. La population française quant à elle suit les actions à Dien Bien Phu depuis les débuts de l’opération Castor. Dien Bien Phu est alors un lieu connu des Français car présenté dans la presse, à la radio ou même au cinéma. Les Français vont suivre les péripéties de cette bataille jusque dans les derniers moments du camp retranché. Dien Bien Phu devient la capitale de l’héroïsme, le Verdun tropical et si l’on voulait citer un ouvrage ce serait sans doute celui de Lucien Bornert (1954) au titre élogieux : *Dien Bien Phu : citadelle de la gloire*<sup>57</sup>. L’analogie avec Verdun est pour de nombreux auteurs comme acteurs, de mise. Dans une guerre qui n’avait jamais passionné l’opinion française, comparer la bataille en cours avec le plus haut fait d’armes de la Première Guerre Mondiale sublime le combat et les combattants. La France comme dernier rempart au communisme dans l’Indochine, se lance dans une bataille de tranchées, d’artillerie, où le sacrifice ultime de milliers d’hommes va se faire dans l’indifférence totale. C’est l’image que diffuse alors la presse, ces soldats abandonnés qui se battent plus pour l’amour du drapeau que pour une victoire qu’ils savent chaque jour plus inespérée. Le colonel de Castries est le premier à utiliser l’expression, il est très vite relayé par la presse qui sait pertinemment que les Français répondent présents aux références patriotiques. Faire des héros, et s’ils n’existent pas, les créer. Cela aurait pu être le mot d’ordre de Joseph Laniel le 7 mai 1954 quand il apprend que le camp retranché est tombé. Mais tout ce travail d’héroïsation, la presse va le faire pour lui. Dien Bien Phu devient l’origine du courage. Evidemment, à défaite exceptionnelle, adversaire exceptionnel. Si la presse a, dans un second temps, cherché à déconstruire le courage dont ont fait preuve les combattants vietminh, l’honneur revient aux combattants français eux-mêmes d’avoir relevés avec la plus grande vérité la témérité et l’acharnement des troupes vietminh. Les soldats français savaient que comme eux, les *bô dô* n’avaient d’autres choix que de se lancer dans ce déluge de feu et d’acier.

Pierre Journoud<sup>58</sup> soutient également l’importance de Dien Bien Phu en tant que marqueur de la décolonisation. Le Vietnam avait su se saisir de son indépendance avec peu de moyens. Il avait défait une puissance installée depuis plus d’un siècle en huit ans. Il avait démontré que le colonisateur pouvait être battu. De là, la symbolique du mythe de Dien Bien Phu peut-être double. Pour les Français, Dien Bien Phu est un Verdun perdu, pour le Viêt-Minh c’est un Austerlitz gagné.

Dien Bien Phu est un mythe qui arrange bien. Tout le monde se déculpabilise en relevant l’héroïsme de ces soldats. Le politique cache ses responsabilités. Le militaire oppose ses erreurs au courage de ses hommes. La presse rattrape huit années de « non information » sur l’Indochine. Les civils ont l’impression de participer à une sorte d’union nationale autour de la bataille. Cependant, les politiques subissent rapidement les foudres des généraux et des auteurs qui jugent leur attitude déplorable concernant la guerre d’Indochine. Pierre Journoud reprend d’ailleurs à ce sujet la publication des *Temps Modernes* du mois de mai 1954 où Sartre écrit :

<sup>56</sup> Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) emploient le terme « mythification ».

<sup>57</sup> Lucien Bornert, *Dien Bien Phu : citadelle de la gloire*, Paris, Nouvelles Presses Mondiales, 1954.

<sup>58</sup> Pierre Journoud, « Dien Bien Phu : naissance et destin d’un mythe héroïque », in Claude d’Abzac-Épezy et Jean Martinant de Préneuf (dir.), *Héros militaire, culture et société (XIXe-XXe siècles)*, Villeneuve d’Ascq, IRHiS-Institut de Recherches Historiques du Septentrion (« Histoire et littérature de l’Europe du Nord-Ouest », n° 52), 2012 [En ligne], mis en ligne le 01 juin 2012, consulté le 12 août 2013. URL : <http://hleno.revues.org/251>

***On peut mourir bravement : on meurt en vain. Et l'héroïsme des combattants, loin de la justifier, condamne la politique qui l'a imposée en lui ôtant jusqu'à l'espoir. Il faut faire la paix quand on n'a plus rien à offrir à ses troupes que de mourir en héros pour une cause injuste.***

Dien Bien Phu a également permis de renouer un lien un peu détérioré entre deux populations : les Français et les Américains. Dien Bien Phu fut suivi avec énormément de passion outre atlantique. Le 17 mai 1954, le magazine Life publiait un article sur Dien Bien Phu en parlant des héroïques et désespérés défenseurs du camp retranché<sup>59</sup>. Mais même derrière la mythification orchestrée par les Américains des buts inavoués commencent à surgir. Le gouvernement a tout intérêt à mobiliser sa population dans la lutte contre le communisme. Même Eisenhower qui a été élu pour faire la paix se doute bien qu'un jour ou l'autre les Américains prendront la place des Français au Vietnam dans le but d'éviter une expansion communiste en Asie du Sud-est. De plus le choix délibéré de l'administration américaine de rendre hommage aux combattants français est également un moyen d'apaiser le courroux du coq à l'égard de l'aigle. Les Américains étaient opposés à l'idée même de livrer une bataille importante à la veille de la Conférence de Genève. De plus, Pierre Journoud soutient que l'aviation américaine n'aurait jamais participé à sauver la garnison de Dien Bien Phu car cela aurait été poursuivre une guerre dont les Etats-Unis ignoraient les buts. Or, au moment où les Américains s'approprient à financer 80% de l'effort de guerre français (selon Pierre Journoud) il est évident que ces derniers cherchent à clarifier la situation en Indochine. Un retrait définitif d'Indochine aurait au moins l'avantage de faire place nette et surtout de ne pas associer l'Amérique à une guerre coloniale.

Pour autant, on ne peut pas cacher un réel engouement de la population américaine pour Dien Bien Phu. En témoigne les quelques 250 000 personnes venues accueillir Geneviève de Galard et le succès phénoménal de sa tournée en Amérique. On ne peut néanmoins s'empêcher d'avoir en tête l'utilisation excessive que les Etats-Unis ont fait avec le « mythe » d'Iwo Jima. Les acteurs de la plus célèbre photographie de la Seconde Guerre Mondiale avaient voyagé à travers tous les Etats-Unis dans le but de favoriser l'effort de guerre américain. On avait alors eu la douloureuse impression que la guerre du Pacifique avait été gagnée d'abord dans les portes-monnaies.

Pour les années qui suivent la défaite française en Indochine, il est vrai de constater également que nombre de soldats du rang ne vont pas se reconnaître dans les descriptions qui vont être faites à *posteriori* sur la bataille. L'opinion publique n'avait pas tous les éléments en compte pour juger du caractère réellement mythique. Nul doute qu'elle a révisé son jugement quand certaines vérités ont éclaté. Le rôle des prostituées, les désertions massives qu'on a longtemps attribuées aux seuls soldats de couleur (il est vrai que l'immense majorité des déserteurs étaient Nord Africains ou Vietnamiens mais il y avait également parmi eux des Métropolitains), les faits d'armes qui à l'inverse ont été uniquement attribués aux Métropolitains (on se souvient bien de ces officiers qui quelques jours après le déclenchement de la bataille reçoivent la permission de s'envoler pour Hanoi). Dien Bien Phu regorge de faits moins glorieux venant non pas détruire mais altérer le mythe de la bataille. Il est vrai que ce mythe s'inspire de faits réels, les Bigeard, Langlais, Brunbrouck ne sont pas inventés et leur courage est authentique. Mais on a épargné à la presse et aux civils l'image d'une Union Française détruite par la pluralité des ethnies (Pierre Journoud parle de 17 ethnies représentées dans les rangs de l'Union Française) sans cohésion. Le mythe de la bataille de Dien Bien Phu s'inspire d'ailleurs très peu de l'enfer que les prisonniers vont connaître par la suite. La presse se fonde dans la forme. Citant le taux de mortalité de 70%,

---

<sup>59</sup> Voir Annexes.



ou encore les 8 000 soldats tués en captivité (en témoigne le journal de *France 2* le soir du 7 mai 2004), la presse passe sous silence les apathies des soldats entre eux, la différence de traitement flagrante entre officiers d’un côté et soldats du rang et sous-officiers de l’autre. Le mythe de Dien Bien Phu s’est également construit « grâce » au calvaire des prisonniers, mais un calvaire allégé par la presse.

Bien que les vérités générales aient éclaté sur le mythe de Dien Bien Phu, le processus n’a pas pour autant été inversé, bien au contraire. Les années 1990 et 2000 ont vu naître un florilège de productions cinématographiques, bibliographiques et même de constructions d’ouvrages (celui de Rolf Rodel mais également celui de Fréjus) qui tous ont participé à la diffusion de cette image glorieuse de la bataille de Dien Bien Phu. Le discours de Jacques Chirac du 7 mai 2004 est le symbole même du renouveau du mythe de Dien Bien Phu qui rejoint le panthéon des faits d’armes les plus glorieux de l’histoire de France, aux côtés de Roncevaux. Toutefois et bien malheureusement le chef de l’Etat cinquante ans après Joseph Laniel, participe lui aussi à la diffusion d’un mythe, oui, mais pas du bon :

***Le 7 mai 1954, dans l’après-midi, un silence impressionnant descendit sur Diên Biên Phu. Le grondement sourd, les explosions qui secouaient les points d’appui avaient cessé. Les lance-fusées ne poussaient plus leur hurlement terrifiant. L’artillerie s’était tue. Les combats furieux qui s’étaient poursuivis toute la nuit sur ces pitons qui portaient de gracieux noms de femmes s’étaient arrêtés. Une bataille terrible qui durait depuis cinquante-six jours venait de s’achever. Le camp retranché était tombé, sans capituler.***

Jacques Chirac ignore sans doute, quand il dit cette dernière phrase, que même sur le *bunker* du général de Castries, le Viêt-Minh jure avoir vu des drapeaux blancs se lever en cet après-midi du 7 mai 1954.

## **Apologie de Dien Bien Phu.**

---

Même si de nombreuses vérités ont été tues concernant la bataille de Dien Bien Phu, il convient néanmoins de revenir, une dernière fois, sur les véritables actes de courage réalisés par les soldats du camp retranché, en prenant en compte cette fois-ci l’ensemble des connaissances établies durant ces quelques pages.

Le véritable exploit des défenseurs du camp retranché n’a pas tant été dans l’explosion de courage dont ont fait preuve quelques officiers et soldats. Le véritable exploit, et il a été longtemps souligné mais injustement relégué dans la boîte aux excuses de l’état-major, est le fait que durant cinquante-sept jours, les défenseurs ont réussi à maintenir 60% de l’effectif vietminh autour d’un seul point. Dans le même temps, la garnison représentait un peu plus de 5% de l’effectif du CEFEO. Bien entendu, ces 5% étaient également les unités d’élites de l’Union Française. Mais s’il faut souligner un point c’est que la défaite de Dien Bien Phu ne signifiait pas la défaite d’Indochine. Le général Navarre a insisté longuement sur ce point. D’ailleurs, avant d’être limogé et remplacé par le général Ely, le commandant en chef du CEFEO avait longtemps défendu l’idée que le delta rouge, après Dien Bien Phu, n’était pas menacé à court et moyen terme puisque le Viêt-Minh, même victorieux, venait de subir une véritable saignée dans ces troupes, dont des troupes d’élites. On a donc pendant quelques temps parlé de Dien Bien Phu comme une victoire stratégique mais une défaite tactique. Comme le souligne Joseph Laniel (1957, page 48) :

***C’est un fait que les défenseurs de la place ont réussi à poursuivre, durant cinquante-sept jours, une résistance qui étonna nos adversaires eux-mêmes.***

**Les objectifs que le commandement s'était fixés en livrant la bataille de Dien-Bien-Phu avaient donc été partiellement atteints. Les forces ennemies, plus importantes que les nôtres avaient gravement souffert. Notre potentiel militaire n'avait été entamé que dans des proportions réduites. Grave sur le plan psychologique, l'échec de Dien-Bien-Phu n'était, sur le plan matériel, nullement irréparable.**

Ainsi, pour le président du conseil en exercice au moment de la chute du camp retranché, la défaite de Dien Bien Phu ne signifiait pas la perte de l'Indochine. Ce ne sont d'ailleurs pas que des paroles en l'air puisque la position de la France durant les premières semaines de Genève (lorsque Joseph Laniel était encore président du conseil) va clairement dans le sens d'une France à genoux mais pas abattue. Là où il faut néanmoins nuancer c'est sur les conséquences de la défaite de Dien Bien Phu dans les rangs du CEFEO. Même si militairement la défaite n'était pas totale, l'annonce de la chute du camp retranché a été vécue comme une véritable débâcle. Le coup au moral a été terrible et en l'espace de quelques semaines, les différents fronts ont reculé de plusieurs dizaines voire plusieurs centaines de kilomètres notamment au Laos.

Dien Bien Phu est donc révélateur que le moral des troupes est également un des facteurs de la victoire. A partir du moment de l'annonce de la victoire, le Viêt-Minh à l'inverse du CEFEO enchaîna les succès.

Pour revenir sur Dien Bien Phu, la bataille a été le théâtre d'exploits, d'épopées courageuses (à l'image du lieutenant Brunbrouck) mais s'il faut également insister sur un point c'est le désintérêt de la métropole. Longtemps facteur de culpabilisation, il a pu être également utilisé comme un pilier de la création d'une tragédie grecque. Comme l'écrivent Alain Ruscio et Serge Tignères :

**Dien Bien Phu devient la « capitale de l'héroïsme », et dans une certaine mesure, avec ses points d'appuis aux noms de femmes, le décor allégorique d'un mythe romantique.**

Ces soldats abandonnés, rejetés par la société dont ils sont originaires (sabotages divers, atteintes physiques aux rapatriés d'Indochine), se retrouvent seuls sur leur colline à se battre dans une guerre dont ils ne comprennent pas les objectifs. L'image de ce soldat a pu rappeler à la société française celle de Bonaparte sur l'île d'Elbe, face à la mer et à sa solitude, comme une allégorie du tableau de Caspar David Friedrich, *Le voyageur contemplant une mer de nuages*.

Le soldat de Dien Bien Phu, à différencier de l'officier, se bat pour des raisons atypiques. Les sections de tirailleurs sont bien souvent tenues par un officier charismatique, le seul qui arrive à fédérer ses hommes autour du drapeau français. Ce sont également des soldats du rang qui sauteront sur Dien Bien Phu alors qu'ils ne sont pas brevetés. Ce sont également eux qui chanteront *La Marseillaise* à l'assaut d'Eliane 1. Ce sont eux qui subissent le plus de pertes dans les camps de prisonniers. Mais paradoxalement, ce sont ceux que l'on entend le moins. De manière générale cela se confirme durant toute la guerre d'Indochine. Le soldat du rang ne parle pas, n'écrit pas, il ressemble à de la chair à canon, « *du pain pour les canards* ». Peu d'historiens donneront la parole à ces soldats. C'est sans doute la critique que l'on peut adresser à Pierre Journoud et Hugues Tertrais (2012) : n'avoir pas recueillis assez de témoignages de soldats. Néanmoins, leur travail est admirable quand on le compare à ces trop nombreux auteurs qui bien au contraire ont laissé parler les officiers à défaut de s'intéresser aux hommes de troupes. Mais Dien Bien Phu, ce sont 439 officiers

et 943 sous-officiers sur un peu moins de 16 000 hommes<sup>60</sup>. Et sans taire le courage de ces officiers, il faut rappeler que si les Eliane ont tenu si longtemps c’est en grande partie dû à l’acharnement des soldats. Certes, poussés par leurs sous-officiers et officiers, mais en considération du nombre de déserteurs, on peut penser qu’à un moment donné les soldats du rang se sont « transcendés » et ont participé de manière active à la création du mythe de Dien Bien Phu.

Dien Bien Phu c’est également un homme dont nous avons peu parlé, le général Giap. L’homme n’est pas militaire, il est d’abord professeur d’histoire et a lu quelques classiques mais se considère comme un général autodidacte. Une anecdote révèle toute la profondeur du personnage. Reprise dans le livre *Dien Bien Phu vu d’en face, paroles de bô dôï* :

***En janvier 1954, le colonel de Castries, commandant du GONO, fit semer des tracts à l’attention de son adversaire, le « généralissime Vo Nguyen Giap » : ... « Vous avez promis à vos troupes et à la population de fêter le Têt à Dien Bien Phu. La date approche. Qu’attendez-vous pour déclencher cette bataille que vous considérez comme décisive dans le différend qui nous oppose ? ... Doubteriez-vous de votre succès ? N’avez-vous plus confiance dans la valeur de vos généraux et l’enthousiasme de vos troupes ? ... Ne craignez-vous pas de perdre la face vis-à-vis de vos troupes auxquelles, en tant que soldat, je dois rendre hommage ? Venez, je vous attends ! ».***

Et l’Histoire retiendra certainement qu’à la chute du camp retranché, le général Giap va à la rencontre du général de Castries et, lui tendant un de ces tracts, il lui dit alors : « *Et bien, vous voyez, je suis venu* ».

Longtemps ignoré, le lien entre bô dôï et soldats français est bien plus construit qu’il n’y paraît. La sensation d’avoir fait partie de la même « galère » l’emporte sur les divergences entre les deux camps. De nombreux anciens combattants, longtemps après la bataille, ont fait le déplacement jusqu’au Vietnam et ont même rencontré des anciens bô dôï. Dans un entretien accordé à *L’Est Républicain*, le général Bigeard rappelle un entretien qui a eu lieu quelques années auparavant avec des Vietnamiens :

***« Je pense qu’un jour on se remariera, on est fait pour s’entendre » souhaita Bigeard. Les hôtes acquiescèrent d’une façon polie. « On aimerait travailler avec la France, répondit l’un deux, mais vous avez le « cœur » et pas « l’argent ». » Bigeard rétorqua : « vous savez, les Américains ont « l’argent » mais pas le « cœur » et les Russes, eux, n’ont ni l’un, ni l’autre ».***

## **Malgré la défaite.**

---

Comme un écho aux paroles de Théodore Zeldin (« *There's no nation, no democracy which can write its own History without acknowledging a debt or a direct influence to France*») il convient de terminer ce mémoire en donnant la parole à ces hommes qui ont combattu en Indochine, pour une guerre difficilement compréhensible depuis la Métropole, et qui à Dien Bien Phu, à défaut de gagner la bataille, ont forcé l’admiration de millions de personnes en s’inscrivant dans une longue tradition française d’amour du drapeau. Nous citerons, probablement une dernière fois, l’ouvrage de Pierre Journoud et d’Hugues Tertrais (2012, p. 21) :

<sup>60</sup> Source : CAPM.

***Les morts ont emporté avec eux leurs mystères, leurs secrets, leurs silences. Il est vain de vouloir les ressusciter en leur attribuant des propos qu'ils n'ont pas tenus ou des pensées qui n'ont jamais été les leurs. Quant aux (sur)vivants qui ont accepté de témoigner, aucun d'entre eux ne peut être considéré comme responsable des grandes orientations politico-stratégiques qui plongèrent la France dans une nouvelle et sanglante défaite. Beaucoup sont partis en Indochine avec la fougue, l'idéalisme et la naïveté de leur vingt (ou trente) ans. Ils croyaient servir, tout simplement, leur pays, comme ils l'avaient servi, modestement (ils étaient encore fort jeunes) mais sincèrement, pendant la Seconde Guerre mondiale.***

Dien Bien Phu c'est aussi cela, des jeunes gens de 20, 22 ou 25 ans qui se sont lancés à l'aventure, souvent contre le gré de leur famille, souvent en se faisant plus d'ennemis en France qu'en Indochine, mais c'étaient avant tout des jeunes dans la fleur de l'âge qui rêvaient de la perle de l'Orient. Ils n'avaient aucune idée de ce qu'était le marxisme, le communisme, la guérilla, la jungle, les hivers sans neige, les « paras », la légion, la boue, le sang, la mort. Le général Michel Prugnat dans son ouvrage (2009, p. 11) dit à ce propos :

***Il convient cependant de noter que le jeune Français de métropole débarquant dans ce pays, sur lequel il n'a en général que des notions très succinctes, ne manque pas d'être surpris, voire dérouter. Le paysage, le climat, la végétation, l'habitat, les différentes ethnies, l'agriculture, l'élevage, la cuisine, les langues pratiquées, les mœurs, les coutumes, les comportements, les religions, les moyens de transport urbains et bien d'autres facettes encore de cette Indochine, diffèrent grandement de ce qu'il a pu connaître jusqu'alors.***

Dans ce pays qui lui est étranger, le soldat français va vivre la plus tragique expérience qui soit : une défaite humiliante, la mort de ses compagnons pendant la bataille ou dans les camps vietminh et le retour en Métropole dans la plus grande et terrible des indifférences. On peut fustiger les mensonges et zones d'ombre qui entourent Dien Bien Phu mais on doit également fustiger les détracteurs de cette armée française qui oublient que le courage de ces hommes était bien réel. Ils étaient Français, Vietnamiens, prostituées, PIM, Nord-Africains, Thaïs, Viêt-Minh, tous ont fait preuve d'un courage hors norme. Le mythe de Dien Bien Phu, nous le répétons, aurait tant à gagner en prestige si toute la vérité était faite autour de la bataille. La communion n'en serait que plus belle. Pour reprendre Pierre Journoud, la mythification peut s'en sortir par une historicisation du mythe. Pour reprendre les paroles un peu abruptes d'Eric Deroo (« *Retour sur une bataille* »), propos recueillis par Dominique Foulon en février 2004 pour *Carnets du Vietnam* :

*C'est là, [ndla : au moment de Dien Bien Phu], que naît cette mythologie [...] L'image de ce soldat abandonné des siens. Pathos que développent encore aujourd'hui les anciens qui disent qu'à la fin, ils menaient leur propre guerre, que le gouvernement se foutait d'eux, que la France était peuplée de communistes, que l'on crachait à la gueule des blessés quand ils débarquaient ... Alors, ils menaient leur propre guerre, pour l'honneur, pour venger les camarades morts, pour reprendre le flambeau, pour l'aventure aussi.*

A présent, la question reste de savoir : quel avenir pour la mémoire de Dien Bien Phu ? Si nous avons donné quelques clefs qui permettraient à la mémoire de Dien Bien Phu de se voir grandie, il convient de revenir également sur les problématiques que soulève la mémoire de Dien Bien Phu. Elle semble vivre par les acteurs qui l'ont vécue. Auquel cas, et comme le soulignait Georges Sanlaville, la mémoire de Dien Bien Phu disparaîtra avec les anciens combattants. Le dernier grand rassemblement « national » autour de Dien Bien

Phu sera probablement pour son soixantième anniversaire en mai 2014. Quoi de mieux que de rédiger ces quelques lignes l'année précédant ces célébrations. Une seule option peut encore permettre à la mémoire de Dien Bien Phu de survivre à ses acteurs. Ce serait le réveil de la Nation Vietnam avec l'élaboration d'une mémoire historique objective et juste qui rendrait honneur aux deux camps avec peut-être cette fois-ci un véritable travail de mémoire sur le long terme. Rappelons qu'au Vietnam, le 7 mai de chaque année est fêté comme le jour où le Vietnam a acquis son indépendance. Alain Ruscio et Serge Tignères (2005) évoquent ce constat désolant d'une mémoire en berne, à l'occasion notamment du cinquantième anniversaire de la bataille :

***S'il faut avouer que cet anniversaire fut célébré de façon plutôt discrète c'est surtout parce que Dien Bien Phu « ne fait pas recette », que les ouvrages consacrés à la bataille sont d'abord destinés aux 200 000 anciens d'Indo dont les rangs sont de plus en plus clairsemés. Ils demeurent les oubliés de cette histoire, victimes aujourd'hui de la même indifférence qu'il y a cinquante ans.***

Ainsi, on peut être très sceptique sur le devenir de la mémoire de Dien Bien Phu. La France a tourné la page. Au final, si « l'historien » ne peut que déplorer certains mensonges entourant cette bataille, « le passionné » peut-être doit-il se satisfaire que Dien Bien Phu a au moins le mérite d'être entré dans la légende de l'histoire de France. Elle côtoie désormais Gergovie, Roncevaux, Austerlitz, Waterloo, Verdun, Bir Hakeim, dans l'imaginaire collectif français.

Le général Michel Prugnat dans son ouvrage (2009), cite quelques vers de Saint-Exupéry tirés de son ouvrage *Terre des hommes*<sup>61</sup>, ils semblent les plus justes pour conclure cette dernière partie :

***Le soldat n'est pas un homme de violence Il porte les armes et risque sa vie  
Pour des fautes qui ne sont pas les siennes Son mérite Est d'aller sans faillir au  
bout de sa parole Tout en sachant qu'il est voué à l'oubli.***

---

<sup>61</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, Paris, Gallimard, 1939.

## Conclusion

Au cours de ces pages nous avons abordé de nombreuses interrogations. L'objet de ce mémoire est de répondre à cette question : Dien Bien Phu, comment les visions militaires et civiles ont façonné l'image d'une défaite glorieuse de l'armée française ? A cette interrogation, nous avons introduit deux grandes hypothèses.

La première consistait à dire que les processus physiques qui gravitent autour de la bataille (longue préparation, éloignement du conflit, violence durant le combat, calvaire dans les camps vietminh) ont participé à sa mythification. Comme nous avons pu le constater, cela est vrai. Les Français se sont passionnés tardivement pour la guerre d'Indochine, mais l'image d'un conflit perdu dans une jungle, un Verdun exotique, a énormément marqué la population. Les images de ces soldats, de retour après quatre mois dans des camps de prisonniers, les premières révélations, un sentiment de culpabilité naissant. Le rôle déterminant de la presse qui a construit les bases de la glorification de la bataille, ou encore l'image de politiques responsables de la défaite, de la conférence de Genève trop tôt commencée, trop tard terminée. Autant de facteurs explicatifs à la création d'un mythe. Mais comme également expliqué, ce mythe s'est fondé sur un certain nombre de mensonges, ou plutôt d'omissions. En révélant ces omissions, c'est le voile sur la bataille de Dien Bien Phu que nous avons levé. C'est l'analyse de 56 jours de combat dans des conditions terribles, dans toute sa gloire et son atrocité. C'est l'évocation des camps vietminh, des corvées, des cours de rééducation, des longues marches, des blessés abandonnés en bord de route, de la malnutrition et d'humiliations. Ce sont autant de faits trop longtemps tenus à l'écart des discussions. La gloire ne s'écrit pas quand on a que la peau sur les os. Mais encore une fois, cette image du prisonnier affaibli a pu participer à la création d'un groupe, d'un « club », les anciens de Dien Bien Phu. Et le fait que seuls quelques centaines de combattants ayant pris part à la bataille sont encore en vie participe à cette mythification.

La seconde hypothèse consistait à dire que les fameuses zones d'ombre autour de la bataille ont favorisé l'émergence du mythe de Dien Bien Phu. C'est à la fois vrai et faux. Cette hypothèse est vraie dans le sens où ces omissions sont venues principalement des journalistes et de quelques officiers. Et dans un sens, elles ont pu participer à un sentiment d'appréciation générale. Comme par exemple la croyance que seuls les soldats « étrangers » étaient déserteurs. C'est ce que l'opinion publique voulait entendre mais cette conviction est erronée. Cette hypothèse est également fautive parce que de manière générale la mémoire collective française ne se souvient pas des détails de cette bataille, elle n'en a retenu que les faits glorieux qui eux ne sont ni inventés ni exagérés. Comme le dit si bien Marie-Anne Paveau, nul besoin de connaître Saint-Privas pour savoir que lorsque l'on dit « il pleut comme à Gravelotte » cela signifie qu'il pleut fort.

On peut rebondir sur les écrits de Pierre Journoud qui considère qu'une historicisation du mythe de la bataille lui serait bénéfique. En effet, on ne peut qu'espérer qu'une analyse nouvelle et médiatique de Dien Bien Phu, mettant en avant les dernières révélations (les BMC, le courage de l'armée supplétive, l'attentisme de certains officiers français, le PIM, l'intégration de Dien Bien Phu dans tout le contexte de la guerre d'Indochine ...), ne peut que favoriser la relecture du mythe de la bataille. Sans perdre une once de gloire, Dien Bien Phu se retrouvera grandi dans la vérité.

---

Pour finir, les dernières paroles seront celles d'Hélie de Saint-Marc. Une citation tirée du livre *Les sentinelles du soir* (Paris, Les arènes, 1999). Hélie de Saint-Marc est un ancien combattant d'Indochine et d'Algérie. Il fait parti des officiers ayant tenté un soulèvement contre le pouvoir politique français le vendredi 21 avril 1961. Il a, dans son ouvrage, une attention toute particulière pour les oubliés de l'Histoire. Car ces soldats de Dien Bien Phu, Français, Vietnamiens, Thaïs, Mhong, Algériens, Marocains, Tunisiens, Sénégalais, peu importe d'où ils venaient, on sait où ils se trouvent désormais. Perdus le long d'une route de montagne ou enterrés sur une des collines de l'immense plaine de Dien Bien Phu. Reposant près d'un ancien camp de prisonniers. Peu importe puisque tous sont peu à peu oubliés par le tourbillon de l'Histoire. Espérons alors qu'un jour la mémoire collective française se saisisse entièrement de ces soldats de tous les fronts, de toutes les guerres, morts pour ou à cause de la France, qui croupissent là, attendant qu'on les honore.

***Les témoins sont le sel d'un pays. De près, ils brûlent la peau, car personne n'a envie de les entendre. Mais ils persistent, solitaires et tristes, accrochés à leur mémoire. Ils attendent leur heure. Ils possèdent la résistance du grain de sable. C'est la dernière responsabilité qui nous incombe : éviter que nos enfants aient un jour les dents gâtées par les raisins verts de l'oubli. Ecrire et raconter, inlassablement, non pour juger mais pour expliquer. Ouvrir la porte à ceux qui cherchent une trace du passé et qui refusent le silence, repiquer chaque matin le riz de nos souvenirs ...***

# Bibliographie

## Ouvrages

- Erwan Bergot, *La marche à la mort : le calvaire des survivants de Dien Bien Phu*, Paris, Librairie générale française, 1992.
- Erwan Bergot, *Convoi 42*, Paris, Presses de la Cité, 1986.
- Jean-Jacques Beucler, *Quatre années chez les Viets*, Paris, Les lettres du monde, 1977.
- Pascal Blanchard, Isabelle Veyrat-Masson, Benjamin Stora, *Les guerres de mémoire : la France et son histoire : enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques*, Paris, La Découverte, 2008.
- Robert Bonnafous, *Les prisonniers de guerre du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient dans les camps viêt minh, 1945-1954*, Montpellier, Université Paul Valéry-Montpellier III, Centre d'histoire militaire et d'études de défense nationale (thèse), 1986.
- Paul Boury, *Dien Bien Phu : pourquoi ? comment ? et après ?* Paris, Cléa, 2004.
- Roger Bruge, *Les hommes de Dien Bien Phu*, Paris, Perrin, 2003.
- Ivan Cadeau, *Dien Bien Phu 13 mars – 7 mai 1954*, Paris, Tallandier, 2013.
- Pierre Carles, *Des millions de soldats inconnus : la vie de tous les jours dans les armées de la IV<sup>ème</sup> République*, Paris, Lavauzelle, 1982.
- Laurent Cesari, *L'Indochine en guerres, 1945-1993*, Paris, Belin, 1995.
- Edmond Cheval, *La boue, le sang, la mort, Vietnam – 1954*, Paris, Thélès, 2004.
- Jacques Dalloz et Bernard Droz, *Dictionnaire de la Guerre d'Indochine*, Paris, Armand Collin, 2006.
- Tran Do, *Récits sur Dien Bien Phu*, Hanoi : éditions en langues étrangères, 1962.
- Jacques Doyon, *Les soldats blancs de Hô Chi Minh*, Paris, Fayard, 1973.
- Bernard Fall, *Dien Bien Phu, un coin d'enfer*, Paris, Robert Laffont, 1968.
- Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine : de la conquête française à 1949*, Paris, Tallandier, 2011.
- Philippe Franchini, *Les guerres d'Indochine : de 1949 à la chute de Saigon*, Paris, Tallandier, 2011.
- André Galabru, *La victoire avortée : Dien Bien Phu, printemps 1954*, Paris, Atlante, 2004.
- Hugo Génin, *La mémoire des parachutistes à Dien Bien Phu*, Paris, Panazol, 2004.
- Nguyen Giap Vo, *Dien Bien Phu*, Hanoi : éditions en langues étrangères, 1994
- Nguyen Giap Vo, *Mémoires : 1946-1954. Tome III, Dien Bien Phu : le rendez-vous de l'histoire*, Fontenay-sous-Bois, Anako, 2004.



- Paul Grauwin, *J'étais médecin à Diên-Biên-Phu*, Paris, France-Empire, 1954.
- Alexis Jenni, *L'art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011.
- Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu : les survivants témoignent*, Paris, Tallandier, 2012.
- Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *1954-2004 : la bataille de Dien Bien Phu, entre histoire et mémoire*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 2004.
- Jean-Marie Juteau, *Quand les canons se taisent*, Paris, Sète, 1994.
- Joseph Laniel, *Le drame indochinois, de Dien Bien Phu au pari de Genève*, Paris, Plon, 1957.
- Pierre Langlais, *Dien Bien Phu*, Paris, France-Empire, 1963.
- René Mary, *Les bagnards d'Hô Chi Minh*, Paris, Albin Michel, 1986.
- Henri Navarre, *Agonie de l'Indochine (1953-1954)*, Paris, Plon, 1956
- Jean Pouget, *Nous étions à Dien Bien Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1964.
- Michel Prugnat, *Aspects de la guerre d'Indochine*, Lyon, Commission d'histoire de la guerre, 2009.
- Pierre Rocolle, *Pourquoi Dien Bien Phu ?* Paris, Flammarion, 1968
- Jules Roy, *La bataille de Dien Bien Phu*, Paris, R. Julliard, 1963.
- Alain Ruscio et Serge Tignères, *Dien Bien Phu, mythes et réalités : cinquante ans de passion française, 1954-2004*, Paris, Les Indes Savantes, 2005.
- Amédée Thévenet, *J'ai survécu à l'enfer des camps viêt-minh*, Paris, France-Empire, 2006.
- Amédée Thévenet, *Goulags indochinois : carnets de guerre et de captivité, 1949-1952*, Paris, France-Empire, 1997.
- Dien Bien Phu vu d'en face, paroles de bô dôj*, Paris, Nouveau Monde, 2010.
- Memoirs of War, Dien Bien Phu – history, impressions, memoirs*, Hanoi: The Gioi Publishers. 2004
- Ressources numériques.**

- Pierre Journoud, « Dien Bien Phu : naissance et destin d'un mythe héroïque », in Claude d'Abzac-Épezy et Jean Martinant de Préneuf (dir.), *Héros militaire, culture et société (XIXe-XXe siècles)*, Villeneuve d'Ascq, IRHiS-Institut de Recherches Historiques du Septentrion (« Histoire et littérature de l'Europe du Nord-Ouest », no 52), 2012 [En ligne], mis en ligne le 01 juin 2012, consulté le 12 août 2013. URL : <http://hleno.revues.org/251>
- Alain Ruscio, « Autour d'un anniversaire : Dien-Bien-Phu, en 2004 », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 99 | 2006, mis en ligne le 01 avril 2009, consulté le 21 août 2013. URL : <http://chrhc.revues.org/756>
- Marie-Anne Paveau, « De Gravelotte à Bir Hakeim. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille », *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], 11 | 2009, mis en ligne le 01 mars 2011, consulté le 21 août 2013. URL : <http://cediscor.revues.org/813>

***Ressources audiovisuelles.***

Lean David, *Le pont de la rivière Kwai* [VHS] Columbia Tristar Home Video, 1995

Schoëndœrffer Paul, *Dien Bien Phu* [DVD] France TF1 Vidéo, 2004.

Schoëndœrffer Paul, *La 317<sup>ème</sup> section* [VHS] New York : Interama Video Classics, 1990.

---

# Annexes

- A consulter sur place à la bibliothèque de Sciences Po Lyon -

## ***Frise chronologique et glossaire.***

### **Frise chronologique.**

20 novembre 1953 : début de l'opération Castor.

25 novembre 1953 : l'aérodrome de Dien Bien Phu est fonctionnel.

7 décembre 1953 : fin de l'opération Castor.

Mi-janvier 1954 : le camp retranché est pratiquement opérationnel.

25 janvier 1954 : départ d'une division vietminh vers Luang Prabang.

13 mars 1954 : à 17h30, début de l'attaque vietminh sur les collines Béatrice et Gabrielle.

15 mars 1954 : suicide du commandant Piroth.

16 mars 1954 : Arrivée du lieutenant-colonel Bigeard.

19 mars 1954 : les évacuations de jour sont rendues impossibles.

23 mars 1954 : arrêt des évacuations par hélicoptères.

30 mars – 5 avril 1954 : début de la bataille des cinq collines.

4 avril 1954 : début de la bataille des Huguette.

6 avril 1954 : 50 volontaires non brevetés sont largués sur Dien Bien Phu.

27 avril 1954 : 70% des colis largués sont perdus.

6 mai 1954 : 160 hommes sont encore largués sur le camp retranché.

7 mai 1954 : 17h30 cessez-le-feu général, les hommes d'Isabelle tentent une percée, en vain. Laniel annonce la chute de Dien Bien Phu à l'Assemblée Nationale.

### **Glossaire.**

CEFEO : Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient souvent écrit CEF.

FTVN : Forces Terrestres Nord-Vietnam.

GONO : Groupement Opérationnel du Nord-Ouest.

BMC : Bordel Militaire de Campagne.

APV : Armée Populaire du Vietnam, aussi appelée Armée vietminh.

### ***Recueil d'images.***

Malgré la défaite. Dien Bien Phu, naissance d'un mythe.

